



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

‘ ’Germinal’ ’

(1885)

roman d'Émile ZOLA

(500 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 11)

l'intérêt littéraire (page 18)

l'intérêt documentaire (page 34)

l'intérêt psychologique (page 48)

l'intérêt philosophique (page 63)

la destinée de l'œuvre (page 67)

l'étude d'un passage (page 72)

Bonne lecture !

Résumé

Première partie

Chapitre I : Un lundi de février 1865, vers trois heures du matin, un homme arrivait à Montsou, l'une des mines du nord de la France et, dans la nuit, découvrait une fosse. Il conversait avec un charretier de cinquante-huit ans à qui il confiait qu'il s'appelait Étienne Lantier et qu'il était « *un machineur* » qui, parce qu'il avait giflé son chef, venait d'être renvoyé des ateliers de Lille, qu'il cherchait du travail. Mais le vieux Bonnemort lui dit qu'il n'y en avait pas au Voreux, où il avait passé sa vie entière, étant maintenant envahi par le charbon. Il lui révéla l'importance de la Compagnie qui était « *le dieu repu et accroupi auquel ils donnaient tous leur chair, et qu'ils n'avaient jamais vu.* » (page 16).

Chapitre II : Au coron des Deux-Cent-Quarante se réveillaient ceux qui allaient relever l'équipe de nuit. Dans la maison des Maheu vivaient entassés et manquant de nourriture les parents (Maheu et la Maheude) et leurs sept enfants (Zacharie, Catherine, Jeanlin, Alzire, Henri, Lénore et Estelle). Maheu et les plus grands de ses enfants, Catherine, Zacharie et Jeanlin, se préparaient à aller travailler. Le grand-père était Bonnemort.

Chapitre III : Étienne entra au Voreux et découvrit « *la recette* » où une machine énorme actionnait les câbles qui descendaient dans le puits qui avalait les hommes. Voyant Catherine, il osa lui demander s'il n'y avait pas de travail pour lui. Mais Maheu n'avait besoin de personne dans son équipe. Étienne remarqua alors la Mouquette, une herscheuse de dix-huit ans, grossière et indécente. Une vieille ouvrière de l'équipe de Maheu étant morte, on engagea Étienne. Il découvrit ainsi « *la lampisterie* » où Maheu lui expliqua les choses. La descente dans le puits l'impressionna grandement. Puis ils marchèrent longuement dans le dédale des galeries pour accéder à « *la taille de Maheu* » où était attaquée la veine de charbon. S'y trouvait déjà Chaval qui se montra mécontent de voir Étienne : ils « *échangèrent un regard, allumé d'une de ces haines d'instinct qui flambent subitement* » (page 39). C'est à ce moment-là qu'Étienne découvrit en Catherine une fille.

Chapitre IV : Les quatre « *haveurs* » abattaient le charbon que « *les herscheurs* » déblayaient et qui était transporté dans des berlines poussées par des « *galibots* ». Arriva le moment du déjeuner où Catherine partagea son « *briquet* » avec Étienne auquel elle donnait des conseils, tandis qu'il se disait qu'elle ne lui plaisait pas. Il lui raconta son histoire, lui expliquant qu'il avait été renvoyé de sa compagnie de chemin de fer : « *J'avais giflé mon chef [...] j'avais bu [...] cela me rend fou [...] il avait une haine de l'eau-de-vie, la haine du dernier enfant d'une race d'ivrognes, qui souffrait dans sa chair de toute cette ascendance trempée et détraquée d'alcool.* » (page 47). Il trouva alors à la jeune fille « *un charme singulier* » (page 48), la désira mais ne savait pas « *comment on devait s'y prendre avec une ouvrière encore dans sa famille.* » (page 49). Alors qu'il s'était décidé à la baiser « *sur ses grosses lèvres roses* », Chaval, qui avait remarqué qu'ils s'entendaient bien, ce qui le rendait jaloux, s'approcha soudain et donna à Catherine un baiser qui était « *une prise de possession* » (page 50). Puis le travail reprit.

Chapitre V : Zacharie, qui aurait dû s'employer au boisage de la taille, le négligea. Les membres de l'équipe se plaignaient de ce que ce travail ne soit pas compté lors du « *marchandage* ». Survinrent justement le porion Dansaert et l'ingénieur Négrel qui infligèrent une amende pour « *défait de boisage* ». Chez Étienne monta « *une révolte lente* » (page 55). Au retour, marchant avec Catherine, il regretta le bonheur qu'il aurait pu avoir avec elle. Dans la salle de l'acrochage, il découvrit le palefrenier et les chevaux, Bataille et Trompette. On fit part de « *la menace de l'ingénieur, la berline baissée de prix, le boisage payé à part* » et « *une rébellion germait* » (page 62).

Chapitre VI : De retour à la surface, Étienne hésitait à retourner au fond, d'autant plus qu'au café-concert "le Volcan", il fut encore en butte à la haine de Chaval. Mais il fut invité à rester par Maheu et, acceptant, il vit la joie de Catherine. Traversant « *le criblage* », les deux hommes assistèrent à une bataille des « *cribleuses* ». Ils se retrouvèrent au cabaret de "l'Avantage", tenu par Rasseneur, « *un ancien haleur que la Compagnie avait congédié depuis trois ans à la suite d'une grève* » (page 68) et qui « *éclata* » (page 69) à la nouvelle du boisage payé à part. Il fit allusion à Pluchart, responsable départemental de l'Internationale, qu'Étienne avait connu à Lille. Aussi prit-il chez lui une chambre d'où il contempla le Voreux à qui il trouva « *l'air mauvais* ». Mais, partagé entre « *les yeux clairs de*

Catherine» et «ce dieu repu et accroupi, auquel dix mille affamés donnaient leur chair, sans le connaître», «il voulait redescendre dans la mine pour souffrir et se battre» (page 71).

Deuxième partie

Chapitre I : Dans leur domaine de la Piolaine, les Grégoire, bourgeois «*dormant beaucoup avec passion*» (page 73) vivaient le bonheur des propriétaires. «*La fortune des Grégoire, quarante mille francs de rentes environ, était tout entière dans une action des mines de Montsou*» (page 76), l'arrière-grand-père de Léon, Honoré Grégoire, régisseur de la Piolaine, ayant placé cinquante mille francs d'économie dans la Compagnie. Il «*s'était mis bourgeois*» (page 77) et un million s'était formé petit à petit. Deneulin, un cousin, agissait différemment : il investissait beaucoup et modernisait les installations de sa mine de Vandame. Mais ce choix le privait de revenus, et il vint emprunter auprès des Grégoire qui refusèrent, lui conseillant plutôt de vendre sa mine à la Compagnie, et de ne plus se soucier de rien. Les Grégoire, pleins de sollicitude pour leur fille, Cécile, envisageaient de la marier à Négrel.

Chapitre II : La Maheude, ne réussissant plus à nourrir «*tout son monde*», n'ayant plus de crédit chez l'épicier Maigrat qui se faisait payer par des faveurs sexuelles, décida d'aller quémander chez les Grégoire. Les rentiers, charitables mais inconscients, lui offrirent des vêtements, lui donnèrent des conseils, mais, par principe, refusèrent de donner de l'argent. Elle retourna alors chez l'épicier et le supplia. Il accepta de lui céder de la nourriture, mais à condition que Catherine vienne désormais chercher les provisions.

Chapitre III : La misère de la Maheude n'empêchait pas sa rivalité avec sa voisine, la Levaque, et avec la Pierronne qui vivait avec son mari et un logeur qui était son amant : «*C'était la commune histoire des promiscuités du coron.*» (page 100). Les commérages allaient bon train, les liaisons étant des sujets de discussion très prisés. Mme Hennebeau, la femme du directeur de la fosse du Voreux, fit visiter le coron à des amis parisiens qui montrèrent une admiration hypocrite. Survint M. Hennebeau qui «*inspirait une crainte hiérarchique à ses dix mille ouvriers*» (page 107).

Chapitre IV : Au retour de Maheu chez lui, eut lieu le lavage, tandis qu'on entendait le tapage chez les Levaque. Lorsqu'il mangea, les enfants, affamés, montrèrent leur envie. Quand les parents furent seuls, la Maheude fit le récit de sa visite chez Maigrat. Puis ce fut «*l'heure des bêtises où l'on plantait plus d'enfants qu'on n'en voulait*» (page 114). Tandis que la Maheude s'en alla à Montsou acheter un ruban, Maheu travailla dans son jardin. Les galopins étaient allés «*gourgandiner*» (page 116).

Chapitre V : Étienne, parti se promener après avoir mangé chez Rasseneur, vit des enfants s'amuser, des couples se former dont celui de Chaval et de Catherine dont on apprend qu'à l'âge de seize ans elle n'avait pas encore atteint sa puberté. Il les suivit et la vit subir «*le mâle avant l'âge, avec cette soumission héréditaire qui, dès l'enfance, culbutait en plein vent les filles de sa race*» (page 128). À son dépit amoureux se joignit une volonté de vengeance : «*Cela le rendait fou, il serrait les poings, il aurait mangé cet homme dans un de ces besoins de tuer où il voyait rouge.*» (page 129).

Troisième partie

Chapitre I : Tandis que, du fait de «*la maudite question des bois [...] un sourd mécontentement fermentait dans la fosse*» (page 133), le travail était devenu routinier pour Étienne. Mais il ne cessait de s'opposer à Chaval d'autant plus que le printemps suscitait encore plus de couples. Chez Rasseneur, il fit la connaissance de Souvarine, un anarchiste russe qui s'était «*enfui à la suite d'un attentat manqué contre la vie de l'Empereur*» (page 136), était devenu «*machineur*» au Voreux et qui, «*ni femme, ni ami, ne voulait aucun lien, était libre de son sang et du sang des autres*» (page 137). Tous trois eurent de longues discussions politiques sur l'avenir des ouvriers. Tandis que Souvarine pensait qu'«*il faut détruire ou la faim repoussera [...] la terre doit être lavée par le sang, purifiée par l'incendie !*», Étienne était en faveur de «*l'Association internationale des travailleurs*» (page 138). Dans la perspective d'une grève, il eut l'idée d'«*une caisse de prévoyance*» (page 139) et voyait la nécessité d'«*une autre révolution*» (page 140). Rasseneur, lui, «*demandait seulement le possible aux patrons sans exiger, comme tant d'autres, des choses trop dures à obtenir.*» (page 70).

Chapitre II : «*Le dernier dimanche de juillet est le jour de la ducasse de Montsou*» (page 143). Le coron était «*allumé par la fête*» (page 144). Mais, à «*l'Avantage*», Étienne en profita pour tenter d'endoctriner Maheu. Puis ils firent la tournée des différents estaminets. Tandis qu'il était poursuivi par la Mouquette, Étienne découvrit à la ducasse différents divertissements dont les combats de coqs et les concours de pinsons. Puis eut lieu le bal où il tenta d'endoctriner Pierron alors que se déchaînait une frénésie sensuelle : «*Un souffle ardent sortait des blés mûrs, il dut se faire beaucoup d'enfants, cette nuit-là.*» (page 157). Mais Étienne proclamait : «*Il n'y a qu'une chose qui me chauffe le cœur, c'est l'idée que nous allons balayer les bourgeois.*» (page 157).

Chapitre III : L'aîné des Maheu, Zacharie, se mariant, Étienne s'installa chez eux, éprouvant «*une gêne en face de Catherine*» (page 157), gardant pour elle «*un sentiment fait d'amitié et de rancune*» (page 158). Le trouble était mutuel, le désir réciproque, mais rien ne se passait. Étienne, poursuivant son rêve social, son espoir en la révolution, était animé aussi par la soif de s'instruire. Il commença à exercer une influence sur les Maheu et surtout sur Catherine. La «*caisse de prévoyance*» fut créée et il fut considéré comme un chef.

Chapitre IV : La Compagnie, «*saisie de panique devant la crise industrielle qui s'aggravait*» (page 168) suspendit l'extraction. Avec le mécontentement causé par les boisages, «*un conflit paraissait fatal*» (page 169). Or Pluchart avait écrit à Étienne une lettre où il invitait les ouvriers de Montsou à adhérer à l'Internationale. À la fois Rasseneur et Souvarine y étaient opposés. Or, le jour de la paie, la Compagnie annonça qu'«*elle paierait le boisage à part*» (page 174) : c'était une «*baisse de salaire déguisée*» (page 175) et la paie était très faible. «*Du coron entier, monta bientôt le même cri de misère.*» (page 177) et cette plainte générale fit que «*le soir, à l'Avantage, la grève fut décidée.*» (page 179).

Chapitre V : Cependant, le travail continua. Mais, un jour, survint un éboulement où fut englouti Jeanlin. Il fut retrouvé «*évanoui, les deux jambes brisées*» (page 184). C'était à cause des «*maudits boisages*» (page 186). Le cortège des sauveteurs était attendu par les femmes, «*toutes étranglées de la même terreur*» (page 187). Jeanlin «*resterait boiteux.*» (page 188). Jaloux du rapprochement entre Étienne et Catherine, Chaval «*lui faisait des scènes si abominables, qu'elle s'était décidée à se mettre avec lui*», et «*il avait quitté brusquement le Voreux*» pour la fosse Jean-Bart à Vandame (page 189).

Quatrième partie

Chapitre I : Alors que «*les Hennebeau avaient à déjeuner les Grégoire et leur fille Cécile*», «*la grève venait d'éclater*» (page 191). Mais Mme Hennebeau tenait à cette «*partie*», et M. Hennebeau était plus préoccupé par le désir qu'elle lui inspirait sans qu'il osât la toucher, le mépris qu'elle ressentait pour «*ce mari qui gagnait durement des appointements médiocres*» étant «*aggravé par un de ces singuliers malentendus de la chair qui glacent les plus ardents*» (page 193). Elle a fait de Paul Négrel, le neveu de son mari, son amant, et elle voulait le marier à Cécile. Les Grégoire arrivés, survint Deneulin, qui «*avec son verbe haut et son geste cassant*» (page 197), manifesta la crainte de voir s'étendre la grève à sa mine et expliqua que la crise industrielle provoquait un abaissement du prix de revient. Là-dessus, le maître porion annonça une délégation d'ouvriers. Deneulin était inquiet ; Hennebeau craignait sa disgrâce ; sa femme s'étonna : «*Est-ce qu'ils n'étaient pas très heureux?*» (page 201) ; Négrel mit en garde les Grégoire : «*Vous êtes l'infâme capital*» (page 202). «*M. Grégoire se disait libéral ; et il regrettait Louis-Philippe. Quant à Deneulin, il était pour un gouvernement fort, il déclarait que l'empereur glissait sur la pente des concessions dangereuses.*» (page 203). Hennebeau pensait profiter de la grève pour s'emparer de la mine de Deneulin. Mais se présentèrent les délégués.

Chapitre II : La veille, chez Rasseneur, Maheu avait accepté d'être délégué en dépit du mécontentement de sa femme. La délégation fut reçue avec condescendance : «*Vous vous révoltez, à ce qu'il paraît...*» (page 208) ironisa Hennebeau. Maheu, prenant la parole, proclama : «*Nous voulons seulement la justice [...] du pain tous les jours.*» (page 209). Il se plaignit du nouveau système de paiement, fit part de la volonté de tous les mineurs : le retour à la mine ne s'effectuera que si les choses redeviennent comme avant, avec une hausse des salaires en prime : «*Crever pour crever, nous préférons crever à ne rien faire.*» (page 210). Le directeur promit de faire part de leurs

réclamations à ses supérieurs, mais reprocha l'adhésion à l'Internationale, ce qui fit intervenir Étienne qui précisa qu'elle n'avait pas encore eu lieu. Hennebeau présenta la Compagnie comme une providence, invoqua «*les risques énormes que les capitaux courent dans l'industrie*» (page 212), enfin se retrancha derrière sa condition de salarié, «*de simple instrument d'autorité*» (page 213).

Chapitre III : «*L'obstination de la Régie à ne pas céder exaspéraient les mineurs*» et «*peu à peu, la grève devenait générale*» (page 215). Au Voreux, c'était la «*mort des bâtiments, ensevelis dans leur drap de poussière noire*» (page 216). La caisse de prévoyance étant déjà vide, les mineurs manquaient de tout. Mais «*ces hallucinés de la misère*» conservaient «*une confiance absolue, une foi religieuse*» en «*la cité idéale de leur rêve*» (page 217). Même la Maheude «*était pour la grève, raisonnablement*» (page 220). «*Étienne était le chef incontesté*» ; «*sa popularité croissante le surexcitait chaque jour davantage*» par «*un continuel gonflement de vanité.*» (page 218) et il caressait «*l'idée d'exploiter la grève, de gagner à l'Internationale les mineurs*» (page 219). Quand Catherine vint voir sa mère pour lui apporter des vivres car, à la fosse Jean-Bart, on continuait à travailler, il fut repris par sa tendresse pour elle. Comme Chaval vint la poursuivre, il fut prêt à se battre. «*Pris d'une tristesse noire*», il était rejeté «*à la souffrance de tous, aux abominations de la misère*» (page 224) et, dans «*cette guerre du travail contre l'argent*», «*repris d'une fureur de bataille*» (page 225), il décida de faire venir Pluchart pour faire adhérer les charbonniers de Montsou à l'Internationale.

Chapitre IV : Étienne organisa une réunion d'une centaine de mineurs pour décider de la marche à suivre. Il comptait sur la présence de Pluchart, car il envisageait de demander de l'aide à l'Internationale. Mais survinrent Rasseneur et Souvarine. «*Le possibiliste*» qu'était le premier voulait seulement que «*le mineur soit mieux traité*» (page 228). Étienne lui opposa «*l'idée de Karl Marx*», le «*collectivisme*» (page 230). Souvarine était un nihiliste, un anarchiste qui avait besoin de sang. Arriva enfin Pluchart devant lequel Rasseneur reprit son discours amolissant, provoquant la colère des deux tiers des assistants. Pluchart put montrer «*l'Internationale comme une providence pour les grévistes*», évoquer «*la grande armée des travailleurs*» (page 239). Alors qu'on allait distribuer les cartes, on annonça l'arrivée des gendarmes et ce fut par «*un vote par acclamation*» que «*les dix mille charbonniers de Montsou devinrent membres de l'Internationale.*» (page 241).

Chapitre V : Une quinzaine plus tard au coeur de l'hiver, «*la misère avait empiré encore, les corons agonisaient d'heure en heure, sous la disette croissante.*» (page 242). Étienne, qui céda à la supplication d'amour de la Mouquette et était «*un peu honteux de cette bonne fortune*» (page 245), fut désespéré que «*la caisse de prévoyance n'avait pas eu le temps de s'emplir*» (page 243), mais constata que «*tandis que le travail crevait de faim, le capital se détruisait*» (page 245). Les délégués, pour accélérer les choses, décidèrent de rencontrer M Hennebeau, mais il les reçut avec une «*raideur autoritaire*» (page 246). Les femmes tentèrent d'obtenir de l'épicier Maigrat «*une nouvelle semaine de crédit*» (page 247), mais échouèrent elles aussi. «*Chez les Maheu, la soirée fut affreuse.*» (page 248) : ils étaient en proie à la faim, aux maladies. Étienne pensa à recourir à la Mouquette qui s'était faite blanchisseuse. La Maheude alla chercher un pain chez la Levaque qui en manquait aussi, puis chez la Pierronne, qui semblait dans l'aisance, mais ne lui donna rien. Elle vit le curé qui faisait sa promenade, mais il ne consentit même pas à s'arrêter. Étienne avait rapporté «*une douzaine de pommes de terre, cuites et refroidies*» (page 254) et avait des nouvelles : la Compagnie rendrait «*leurs livrets aux mineurs compromis*» (page 254), les renverrait : une grande assemblée fut décidée.

Chapitre VI : Jeanlin, Lydie et Bébert (fils de Levaque) erraient sur les routes et commettaient différents méfaits (principalement pour se nourrir). Étienne se rendant à Réquillart, un ancien puits, pour y retrouver la Mouquette et rompre avec elle, vit Jeanlin y descendre. Il le suivit, découvrit qu'il s'était créé «*une demeure confortable*» (page 261) et conversa avec «*cette crapule d'enfant*» (page 262) qui s'y empiffrait. Puis, alors qu'il était avec la Mouquette, il fut vu par Catherine. Le lendemain, Zacharie et Mouquet se livrèrent à «*une grande partie de crosse*», poussèrent «*la cholette, le petit oeuf de buis*» sur trois kilomètres (page 265) et arrivèrent ainsi, en même temps que Jeanlin, Lydie et Bébert, à la forêt de Vandame vers laquelle ils virent aller «*une foule en marche*» (page 268).

Chapitre VI : L'assemblée clandestine avait lieu au Plan-des-Dames. Étienne y parla d'abord avec «*le ton froid d'un simple mandataire du peuple qui rend ses comptes*» (page 271) puis s'exalta pour proposer le collectivisme. «*Une acclamation roula jusqu'à lui*», la foule étant animée par «*la fièvre d'espoir des premiers chrétiens de l'Église*» (page 274). «*Il fallait agir révolutionnairement, en*

sauvages, puisqu'on les traquait comme des loups» (page 270). Rasseneur reprit son «*discours d'apaisement*», montra «*l'impossibilité de changer le monde à coups de lois, la nécessité de laisser à l'évolution sociale le temps de s'accomplir*», déclara «*préférer la participation aux bénéfiques*» (page 275). Intervint le père Bonnemort, «*ce vieillard, d'une pâleur de spectre sous la lune*» (page 276), «*crachant de la houille, les jambes enflées par l'eau des tailles*» (page 277), pour qui «*ça n'avait jamais bien marché, et ça ne marcherait jamais bien*» (page 276). Cela excita la violence d'Étienne, d'autant plus qu'il avait vu Chaval dans la foule : il évoqua «*une armée qui poussait des profondeurs des fosses, une moisson de citoyens dont la semence germait et ferait éclater la terre*» (page 277). «*La clameur de la foule fut si haute que les bourgeois de Montsou l'entendirent*» (page 278). Il s'en prit à Chaval qui continuait le travail à Jean-Bart ; aussi celui-ci annonça-t-il qu'il allait le faire cesser. Et un rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Cinquième partie

Chapitre I : Deneulin apprit que les ouvriers de sa fosse se mettaient en grève, Chaval les ayant débauchés. Ses filles, Lucie et Jeanne, lui montrèrent leur sollicitude. Mais il savait que sa fortune était compromise, que la Compagnie avalerait sa mine. Il s'adressa aux mineurs sur un ton paternel, tentant de les convaincre de descendre, faisant part de ses difficultés : «*Il faut que je vive, moi d'abord, pour que vous viviez.*» (page 286). Chaval s'interposa pour empêcher la conciliation, mais Deneulin le prit par la flatterie, eut l'ingénieuse idée de le corrompre en lui proposant un poste de chef si la grève était évitée. Aussi le travail reprit-il. Mme Hennebeau, ayant organisé «*une partie*», vint, avec Cécile et Négrel, prendre Lucie et Jeanne pour une promenade vers la forêt.

Chapitre II : À Jean-Bart, Catherine avait repris le travail, mais, dans la chaleur accablante, elle fut victime d'un étourdissement dû au grisou. Chaval la porta pour la sauver et ils connurent un moment d'attendrissement. Mais on cria : «*Ceux de Montsou coupent les câbles ! Que tout le monde sorte !*» (page 298) et ce fut «*une débandade enragée, une course de fous*» (page 299) vers les échelles de secours. Mais la montée était difficile, des altercations eurent lieu ; il y avait cent deux échelles et, à la trente-deuxième, elle «*sentit ses jambes et ses bras se raidir*» ; puis, «*ivre de ténèbres*», elle eut «*un vertige*», «*la nausée*» (page 301), tomba, mais «*se trouva dans un éblouissement de soleil, au milieu d'une foule hurlante qui la huait*» (page 303).

Chapitre III : Les mineurs de Montsou avaient d'abord eu peur de soldats, mais ils ne faisaient qu'«*une simple promenade militaire*» (page 304). Puis ils étaient partis vers Jean-Bart, conduits par Étienne qui «*but coup sur coup trois petits verres, histoire simplement de combattre le froid ; même il en emporta une gourde pleine*» (page 305). «*Devant ce flot grossissant*» qui proclamait qu'«*il faut que le travail cesse partout*» (page 306), Deneulin dut constater son impuissance mais fit front. La fosse n'en fut pas moins envahie, les câbles coupés, le feu mis, les chaudières ouvertes, les rescapés du fond accueillis par des injures. Étienne, excité à la vue de Chaval, exaspéré à celle de Catherine, les fit prisonniers. Et la foule, quittant Jean-Bart, «*coula de nouveau sur la route en un torrent débordé*» (page 312). Et Deneulin, ruiné, «*sentait la complicité de tous, une faute générale, séculaires. Des brutes sans doute, mais des brutes qui ne savaient pas lire et qui crevaient de faim.*» (page 313).

Chapitre IV : La foule, dont Étienne avait pris la tête en avalant des gorgées de genièvre, traversa la plaine en criant «*Du pain ! du pain ! du pain !*» (page 314), allant de fosse en fosse. Cependant, à Mirou, ils furent arrêtés par le père Quandieu. Étienne voulut libérer Catherine, mais elle préféra rester avec son homme. À d'autres fosses, Madeleine, Crèvecoeur, la Victoire, ils arrivèrent trop tard : les porions avaient fait sortir les mineurs. À Gaston-Marie, on massacra la pompe. Étienne, ivre, voulut satisfaire «*son envie de manger un homme*» (page 323) en se battant au couteau contre Chaval. Mais Catherine prit sa défense et Étienne retrouva la raison.

Chapitre V : À Montsou, M. Hennebeau, qui pensait, en les désapprouvant aux amours de Dansaert et qui méditait une réaction énergique contre les grévistes, découvrit que sa femme avait couché dans la chambre de Négrel et se remémora son «*long passé de souffrance*», regretta «*leur malentendu immédiat de coeur et de chair*» (page 328), sa colère le faisant traiter sa femme de «*salope*» (page 329). Mais on lui fit part de «*la marche des grévistes à travers les fosses*» (page 330) et qui envahissaient Montsou. C'est ainsi que Mme Hennebeau, Cécile, Lucie, Jeanne et Négrel, se

promenant dans la campagne, assistèrent, cachés dans une étable et se sentant en danger, au «défilé de la bande» (page 331), eurent «*la vision rouge de la révolution qui les emporterait tous, fatalement, par une soirée sanglante de cette fin de siècle*» (page 334). Le défilé empêcha de passer la voiture des Grégoire qui le regardèrent, toujours inconscients. M. Hennebeau le vit de son bureau.. Il était en proie à un pessimisme intégral qui lui était inspiré surtout par son malheur personnel qui lui faisait envier le bonheur simple des mineurs, tandis que dominait «*le cri du ventre*» : «*Du pain ! du pain ! du pain !*» (page 339).

Chapitre VI : Étienne, «*dégrisé par les gifles de Catherine*», entendit «*une voix de raison*» et voulut «*protéger les Chantiers de la Compagnie*» (page 339), tandis que Rasseneur se moqua : «*Maintenant, vous pouvez réclamer du pain, c'est du plomb qu'on vous donnera.*» (page 340). La foule, échappant à Étienne, s'en prit aux Grégoire : «*À mort les bourgeois ! vive la sociale !*» (page 341). Ils parvinrent chez Hennebeau, mais furent inquiets de l'absence de Cécile. Maigrat y vint «*réclamer aide et protection*» (page 343). Quand se présenta la voiture des promeneurs, la colère des femmes se déchaîna contre Cécile qui fut saisie par Bonnemort «*sorti brusquement de sa résignation d'un demi-siècle*» (page 346). Elle fut sauvée par Deneulin qui se servit de son cheval «*avec une adresse et une force extraordinaires*» (page 347). Il annonça sa ruine et l'annexion de sa mine à celle de Montsou. Étienne, ayant détourné la foule, «*enfonçait à coups de hache le magasin de Maigrat*» (page 349) qui se réfugia sur la toiture du hangar d'où il tomba, son cadavre étant émasculé par les femmes et «*l'abominable trophée*» (page 352) étant promené. «*C'était comme un assouvissement qui les apaisait tous*» (page 353). Catherine prévint Maheu et Étienne : «*Voilà les gendarmes. [...] C'est Chaval qui est allé les chercher.*» «*Ce fut une débâcle, un sauve-qui-peut*» (page 353), «*la facile victoire des sabres*» (page 354).

Sixième partie

Chapitre I : Alors que l'hiver durait, la troupe occupa Montsou, mais «*le travail n'avait repris nulle part*» (page 355) et «*on rendait les livrets en masse*» (page 356). Le nouveau curé, l'abbé Ranvier, prenait la défense des grévistes. Étienne avait été dénoncé par Chaval et avait disparu. Il se cachait dans «*le terrier de Jeanlin*» (page 357), ressentant des remords mais aussi «*une sensation de supériorité*» (page 359), partagé entre l'espoir, la volonté de continuer la lutte, et le désespoir, le penchant vers le nihilisme. Sortant la nuit, il apprit que la grève de Montsou avait entraîné la ruine des autres industries et d'abord celle de Deneulin. Espérant une défection des troupes, il aborda un soldat qui lui parla de sa Bretagne natale, tandis que lui-même évoqua «*la Provence qu'il avait quittée tout petit*» (page 366). Mais il le trouva voué à l'obéissance et eut alors «*la certitude de la défaite [...] sous la botte militaire*» (page 366).

Chapitre II : Sous la neige, «*le coron des Deux-Cent-Quarante gisait, comme disparu.*» (page 367), réveillé toutefois par les querelles entre femmes. On observait la Pierronne qui recevait Dansaert. Cela entraîna une bagarre entre Pierron et Maheu chez qui «*c'était, maintenant, l'agonie dernière*» (page 372) : pas de nourriture, pas de chauffage ; Alzire se portait mal. L'abbé Ranvier vint les voir : «*il exploitait la grève*», «*disait que l'Église était avec les pauvres*», que «*les riches avaient pris la place de Dieu, en étaient arrivés à gouverner sans Dieu*», qu'«*ils devaient s'en remettre tout de suite aux mains des prêtres*» (page 375). Mais la Maheude «*s'était toujours méfiée des soutanes*» (page 375) et Maheu rétorqua au prêtre : «*Vous auriez mieux fait de commencer par nous apporter du pain*» (page 374). Étienne venait aussi leur rendre visite, leur apprenant que «*le petit Négrel était parti en Belgique chercher des Borains*» (page 375), ce qui provoqua la colère de Maheu qui avait été renvoyé. Étienne voulait se rendre, mais la Maheude se récria, se montra prête aux plus extrêmes situations. Survint le médecin, juste à temps pour constater le décès d'Alzire, qui était morte de faim.

Chapitre III : À «*l'Avantage*», conversaient Rasseneur, Souvarine et Étienne. Pour Rasseneur, qui continuait à trouver la grève absurde et inutile, la reprise du travail au Voreux répondait au déclin de l'Internationale. Étienne lui répliqua avec orgueil : «*Nos carcasses d'affamés serviront plus la cause du peuple que toute ta politique d'homme sage*» (page 382). Souvarine poursuivait sa «*rêverie mystique*» (page 382) ; il avait eu «*l'espoir de voir se fonder enfin cette société nouvelle du travail en commun*» (page 383) mais il était demeuré un étranger pour les ouvriers français, se méfiait de leur

«*besoin enragé d'être des bourgeois à leur place*» (page 384) et annonçait : «*Vous serez tous fauchés, culbutés, jetés à la pourriture.*» (page 384). Tout à coup, entrèrent Catherine et Chaval qui se vanta : «*Je descends demain au Voreux avec douze Belges, qu'on m'a donnés à conduire, parce qu'on m'estime*» (page 385). Et, comme il voulait obliger Catherine à boire, Étienne l'affronta pour un combat à finir où, Chaval ayant été abattu, Catherine, jusque-là partagée, indiqua à Étienne qu'il avait un couteau qu'il brandit en traître. Étienne sentit en lui «*une brusque folie du meurtre, un besoin de goûter au sang*», mais «*finit par se vaincre*» (page 389) et lui laissa la vie sauve.

Chapitre IV : Étienne se retrouva avec Catherine à qui il proposa de s'installer avec lui. Mais elle refusa et ils se séparèrent. Il vit alors, sur «*le terri*», un soldat en sentinelle assailli par Jeanlin qui lui enfonça son couteau dans la gorge parce que, lui dit-il, il en avait «*envie*» (page 395). Étienne reconnut le Breton auquel il avait parlé. Jeanlin était prêt à «*casser les os des Belges*» (page 396), mais il lui fit descendre avec lui le cadavre dans le Réquillart. S'interrogeant sur son incapacité à tuer et sur la facilité qu'avait eue Jeanlin à le faire, il en conclut : «*Puisqu'il n'osait tuer, c'était à lui de mourir*» (page 398). Mais le reprit vite «*l'espoir d'une victoire encore possible.*» (page 399). Pendant ce temps, Catherine, chassée par Chaval, errant sur les routes, vit Lydie et Bébert, délaissés par Jeanlin, s'embrasser, tandis qu'«*une bande d'hommes et de femmes descendaient du coron, avec de grands gestes de colère.*» (page 401).

Chapitre V : Soixante soldats gardaient l'entrée du Voreux, et la foule se tint d'abord à distance. Derrière les soldats, se trouvaient Négrel et Souvarine, qui «*n'avait pas quitté sa machine un seul jour*» (page 404). On remonta un cheval mort : Trompette. Arrivèrent les Borains et la foule cria : «*À mort les étrangers ! [...] Nous voulons être les maîtres chez nous !*» (page 405). Le capitaine déclara : «*J'ai l'ordre de garder le puits, je le garderai.*» (page 405), et il fut impossible de s'entendre avec les soldats dont la position devint critique. La Mouquette leur «*montra son cul. De ses deux mains, elle relevait ses jupes, tendait les reins, élargissait la rondeur énorme*» et «*un rire de tempête s'éleva. Bébert et Lydie se tordaient, Étienne lui-même, malgré son attente sombre, applaudit à cette nudité insultante*» (page 409). Puis les femmes lancèrent des pierres, Catherine se joignant à elles. Étienne sentait bien qu'il ne retenait plus la foule qui ne remarquait guère qu'elle avait à faire à des hommes armés. Il se résigna et craignit le pire. La foule tenta d'avancer, de faire reculer les soldats, tout en les injuriant. Le capitaine hésita longtemps. «*Il allait crier : "Feu !" lorsque les fusils partirent d'eux-mêmes. [...] Il y eut une panique folle, un galop de bétail mitraillé.*» (page 413). Il y eut vingt-cinq blessés, dont Bébert et Lydie, le porion Richomme, la Mouquette, et quatorze morts, dont Maheu. Passa l'abbé Ranvier qui, «*dans une fureur de prophète, appelait sur les assassins la colère de Dieu. Il annonçait l'ère de justice, la prochaine extermination de la bourgeoisie par le feu du ciel, puisqu'elle mettait le comble à ses crimes en faisant massacrer les travailleurs et les déshérités de ce monde.*» (page 415).

Septième partie

Chapitre I : «*Les coups de feu de Montsou avaient retenti jusqu'à Paris en un formidable écho. [...] Tous les journaux de l'opposition s'indignaient. [...] L'empire était atteint en pleine chair...*» (page 417). Vinrent à Montsou trois des régisseurs de la Compagnie qui, cherchant l'apaisement, congédièrent les Borains, firent cesser l'occupation militaire, décidèrent de réouvrir les fosses, incitèrent les mineurs à reprendre le travail en leur promettant des améliorations. La Maheude resta «*noire et muette dans l'accablement de son deuil*» (page 419). Catherine, se disant prête à retourner au Voreux, sa mère menaça : «*Le premier de vous autres qui travaille, je l'étrangle.*» (page 421). Étienne, qui subissait «*le sourd reproche*» (page 420), essaya de la rassurer, mais elle lui assena : «*Si j'étais à ta place, moi, je serais déjà morte de chagrin, d'avoir fait tant de mal aux camarades.*» (page 423). Il était aussi la cible des insultes des travailleurs qui l'accusaient de tous leurs malheurs, et, de son côté, il les méprisait. Attaqué par Chaval, il fut sauvé par Rasseneur qui répéta son message. Il en vint à craindre «*cette masse énorme, aveugle et irrésistible du peuple, passant comme une force de la nature, balayant tout, en dehors des règles et des théories.*» (page 427). Le même jour, on fêta les fiançailles de Négrel et de Cécile, et «*le dîner tournait à la célébration officielle d'une victoire.*» (page 428). Était là Deneulin qui avait vendu «*sa concession de Vandame à la Compagnie de Montsou*» mais y était

gardé «à titre d'ingénieur divisionnaire, résigné à surveiller ainsi, en simple salarié, cette fosse où il avait englouti sa fortune.» (page 428).

Chapitre II : Au cours d'une promenade, Étienne rencontra Souvarine. Ils parlèrent du succès de Pluchart à Paris, des théories de Darwin sur lesquelles ils s'opposaient, du socialisme. Souvarine raconta comment sa femme, Annouchka, à la suite d'un attentat, avait été arrêtée et pendue. Ils parlèrent ensuite de la possibilité de redescendre qu'offrait la Compagnie, Étienne jurant de ne pas le faire. Il voulait savoir s'il était vrai que le cuvelage était dangereux. Mais Souvarine resta silencieux puis annonça son départ. Et ils se séparèrent. Mais l'anarchiste se rendit dans la fosse, et, «avec l'adresse et le sang-froid d'un bon ouvrier qui a longtemps médité sur sa besogne» (page 434), «une besogne d'une témérité folle», accomplie avec «un tranquille mépris de la mort» (page 435), se livra à un sabotage en sciant un des panneaux empêchant l'eau de se répandre dans le puits, animé de fureur contre «cette bête mauvaise du Voreux, à la gueule toujours ouverte, qui avait englouti tant de chair humaine !» (page 436). À la même heure, Étienne, qui ne dormait pas, entendit Catherine se lever pour retourner travailler à la fosse. Lasse de voir sa famille dans le besoin, elle ne craignait pas les reproches. Ils eurent «une étreinte désespérée [...] sans autre désir, avec le passé de leurs amours malheureuses» (page 437). Et il décida d'y aller avec elle. Souvarine, qui regardait les mineurs qui retournaient au travail, lui intima : «Rentre chez toi, je le veux, entends-tu !» (page 439). Mais, le voyant accompagné de Catherine, il le laissa passer : «Quand il y avait une femme dans le coeur d'un homme, l'homme était fini, il pouvait mourir.» (page 440).

Chapitre III : Étienne et Catherine virent Chaval. Dans la descente de la cage, il y eut «un frottement terrible» et elle se continua «sous une pluie d'orage» (page 441). En bas, ils furent «sous une véritable trombe d'eau». «Chaval compléta l'équipe dont Catherine et Étienne faisaient partie» (page 442) et «les deux galants de la herscheuse furent sur le point de s'allonger des gifles.» (page 443). «L'équipe se trouvait comme aux avant-postes, perdue à une extrémité de la mine, sans communication désormais avec les autres chantiers». Quand Catherine leur dit : «Tous ont fichu le camp», «les dix hommes jetèrent leurs outils pour galoper.» (page 443). Mais «un torrent leur barra la route», «un déluge tombait du puits» (page 444). «De chaque galerie, des files d'ouvriers arrivaient au galop, se ruaient à l'assaut des cages» (page 445). Le maître porion Dansaert déclara : «la fosse est perdue» (page 446). Mais Négrel, montrant «une bravoure tranquille» (page 447), descendit, mesura «l'horreur du désastre» (page 448), mais décida de «tenter le sauvetage des hommes en péril» : «Sans doute, devant la crue rapide, les misérables venaient de fuir dans les galeries, si le flot ne leur avait pas déjà empli la bouche». Il se rendit compte qu'avait été effectué «tout un travail abominable de destruction», qu'«on avait voulu cette catastrophe», et «l'idée de l'homme qui avait fait ça dressait ses cheveux, le glaçait de la peur religieuse du mal, comme si, mêlé aux ténèbres, l'homme eût encore été là, énorme, pour son forfait démesuré.» (page 449). Il remonta rapidement, la voie n'étant plus libre. Hennebeau donna «l'ordre d'évacuer la fosse tout de suite» (page 450). Ce fut la consternation dans la foule qui s'était déjà réunie : «L'air s'emplissait d'un gémissement de peuple égorgé», «le puits allait manger la fosse» (page 451). «Alors, l'attente commença.» (page 452) tandis qu'on percevait les signes de l'effondrement jusqu'à «une suprême convulsion du sol» et qu'on assistait à la disparition des bâtiments : «D'abord, une sorte de tourbillon emporta les débris du criblage et la salle des recettes. Le bâtiment des chaudières creva ensuite, disparut. [...] Et l'on vit alors une effrayante chose, on vit la machine, disloquée sur son massif, les membres écartelées, lutter contre la mort : elle marcha, elle détendit sa bielle, son genou de géante, comme pour se lever ; mais elle expirait, broyée, engloutie. [...] Et rien ne dépassait. [...] Le Voreux venait de couler à l'abîme.» (page 454). Enfin, le canal se déversa dans la fosse. Alors Souvarine «s'éloigna sans un regard en arrière» (page 455), allant «à l'extermination, partout où il y aurait de la dynamite, pour faire sauter les villes et les hommes» (page 456).

Chapitre IV : «La Compagnie chancelait sous le coup terrible» (page 456). On prétendit à «une rupture naturelle du cuvelage». On «refoula le canal dans son lit» (page 457). On s'employa au «sauvetage des mineurs engloutis» (page 457) car, «dans ces catastrophes des mines, la règle est de toujours supposer vivants les hommes murés au fond» (page 458). Négrel, «pris d'une fièvre de dévouement» (page 459), se passionna pour la recherche, tandis que la Maheude était entièrement vouée à l'attente. Après trois jours, on était sur le point d'abandonner quand Zacharie dit avoir

entendu des battements, *«la cadence connue du rappel des mineurs»* (page 460). Il tint à être *«parmi les ouvriers d'élite mis à l'abattage»* (page 461) et fit ce travail avec beaucoup d'ardeur. *«Ce qui soutenait les courages, c'était la supplication des misérables.»* (page 462). *«Pour les prisonniers, c'était la douzième journée qui commençait, douze fois vingt-quatre heures sans pain, sans feu, dans ces ténèbres glaciales !»* (page 462). Là-dessus, Zacharie ayant commis *«l'imprudence d'ouvrir sa lampe»* (page 463), éclata un coup de grisou où il mourut. *«Les bourgeois organisaient des excursions»* à la mine dévastée (page 464). Touchés par les malheurs de la Maheude, ils vinrent chez elle où ne se trouvait que Bonnemort *«avec son effrayant visage, d'une froideur et d'une dureté de pierre»*, crachant *«une boue de charbon, tout le charbon de la mine qu'il se tirait de la gorge»* (page 468). Un moment, Cécile demeura seule avec lui, *«elle florissante, grasse et fraîche des longues paresse et du bien-être repu de sa race, lui gonflé d'eau, d'une laideur lamentable de bête fourbue, détruit de père en fils par cent années de travail et de faim»*, et, au retour des Grégoire, *«par terre, leur fille gisait, la face bleue, étranglée»* (page 469). On conclut *«à un coup de brusque démente, à une tentation inexplicable de meurtre devant ce cou blanc de fille»*. Pour les Grégoire, *«c'était l'effondrement même de leur vie, à quoi bon vivre, maintenant qu'ils vivraient sans elle?»* (page 470).

Chapitre V : *«En bas du puits, les misérables abandonnés»* avaient *«de l'eau jusqu'au ventre»*. Constatant le *«galop furieux»* (page 471) de Bataille, hantés par la peur des *«mauvais esprits de la mine»* (page 472), ils fuirent alors que le flot montait. Étienne et Catherine furent séparés des autres par l'effondrement d'un bloc énorme. Ils assistèrent à l'agonie de Bataille. Catherine bégayait les mêmes mots sans relâche : *«Je ne veux pas mourir... Je ne veux pas mourir.»* (page 475), tandis que *«le flot noir et mouvant [...] s'enflait sans cesse pour les atteindre.»* (page 476). Soudain, ils se retrouvèrent avec Chaval, *«tous trois murés»* *«et l'affreuse vie commença»* (page 478). Chaval avait de quoi manger, tandis les deux autres étaient en proie à la faim. *«Étienne serait mort d'inanition plutôt que de mendier à Chaval une bouchée de pain»*, mais celui-ci, *«repris d'une de ses anciennes fureurs de désir»*, en donnait à Catherine qui craignait *«de jeter ces deux hommes l'un sur l'autre, dans cette cave étroite où ils agonisaient»* (page 479). Étienne était *«enragé de ce reste de vie qu'on l'obligeait à vivre là, collé au rival qu'il exécrait.»* *«La révoltante promiscuité s'aggravait, avec l'empoisonnement des haleines, l'ordure des besoins satisfaits en commun»* (page 480). Ils étaient condamnés à une mort lente, mais Étienne *«devint fou»* et, pris par *«le besoin de tuer»*, *«sous la poussée de la lésion héréditaire»*, arracha une feuille de schiste et *«l'abattit sur le crâne de Chaval»* (page 481). *«Et penché, l'œil élargi, Étienne le regardait. C'était donc fait, il avait tué. Confusément, toutes ses luttes lui revenaient à la mémoire, cet inutile combat contre le poison qui dormait dans ces muscles, l'alcool lentement accumulé de sa race. Pourtant, il n'était ivre que de faim, l'ivresse lointaine des parents avait suffi.»* (page 481). Étienne et Catherine eurent alors à lutter contre l'eau qui montait, n'ayant plus *«que la sensation de cette mer, enflant, du fond des galeries, sa marée muette.»* (page 483). Mais ils entendirent des coups, furent soumis aussi à des hallucinations auditives. Ils mangèrent du bois vermoulu, du cuir, de la toile. Le cadavre de Chaval vint les dégoûter de boire de l'eau. Regrettant l'amour qu'ils n'avaient pas vécu, ils eurent enfin *«leur nuit de noces, au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu le bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois. Ils s'aimèrent dans le désespoir de tout, dans la mort.»* (page 489). Mais Catherine en mourut. Quelques jours plus tard, Étienne fut trouvé par Négrel *«et ces deux hommes qui se méprisaient, l'ouvrier révolté, le chef sceptique, se jetèrent au cou l'un de l'autre.»* (page 490). Seul survivant, il apparut à la surface *«décharné, les cheveux tout blancs»*, un *«vieillard»* (page 491).

Chapitre VI Étienne quitta Montsou, appelé à Paris par Pluchart. Il vint *«dire adieu aux camarades»* (page 491) qui, vaincus, avaient repris le travail en ayant *«dû accepter le tarif de boisage»*, *«les dents serrées de colère, le coeur gonflé de haine, l'unique résignation à la nécessité du ventre»* (page 492). Et le Voreux était toujours *«le monstre avalant sa ration de chair humaine»*. Mais Étienne *«recommençait le rêve de les changer en héros, de diriger le peuple, cette force de la nature qui se dévorait elle-même»* (page 493), avait *«l'espoir fiévreux de la revanche»* (page 494). Il aperçut la Maheude qui, *«lamentable dans ses vêtements d'homme»* (page 495), descendait dans la mine et qui, *«revenue à son calme de femme raisonnable»*, *«dans sa résignation séculaire»*, reconnaissait : *«Ce n'est la faute de personne... Non, non, ce n'est pas ta faute, c'est la faute de tout le monde»*

(page 497). Mais, «dans cette poignée de main dernière», il sentit qu'elle «lui donnait rendez-vous pour le jour où l'on recommencerait» (page 498). Et, «le soleil paraissant à l'horizon glorieux», dans «cette gaieté de la nouvelle saison», «il se sentait fort, mûri par sa dure expérience au fond de la mine» (page 499), entrevoyait la victoire du peuple sur la bourgeoisie, grâce à l'Internationale, à la grève générale, à «l'entente entre tous les travailleurs» (page 501), à un combat organisé, sentant que «la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt faire éclater la terre.»

Analyse

(la pagination est celle du Livre de poche)

Alors que Balzac n'avait vu l'argent que circulant d'individu à individu, n'avait pas vu l'argent remuant les collectivités, n'avait guère parlé du peuple et surtout pas du prolétariat qui n'existait pas encore vraiment ; alors qu'Hugo, dans “*Les misérables*”, pensait que la question sociale allait se régler par la charité, Zola eut une vision d'économiste et de sociologue, comprit l'existence de la lutte des classes, fut le premier des grands romanciers à faire d'une grève le centre d'un vaste roman, devint même socialiste en l'écrivant. C'est l'étape qu'il franchit dans “*Germinal*”, roman écrit entre le 2 avril 1884 et le 23 janvier 1885, qui raconte une grève des mineurs dans la France du Second Empire, une grève qui échoue mais qui pourtant laisse présager le succès d'une révolution future, comme le suggère le titre même. Ce roman naturaliste, s'il est un document sur le travail dans les mines et sur la situation sociale à l'époque, s'il donne au personnage principal une évolution significative, est d'ailleurs traversé d'un souffle épique.

Intérêt de l'action

Genre : Ce roman, qui fait une peinture sans concession de la condition des mineurs et qui est l'histoire d'un groupe lié à un lieu, à un milieu, à des circonstances, est un roman social, un roman de l'ouvrier et de la grève. Il est même le modèle du genre.

Le livre est rattaché assez artificiellement à l'ensemble des “*Rougon-Macquart*” par le personnage d'Étienne Lantier, fils de Gervaise Macquart, (dans “*L'assommoir*”), frère de Claude (“*L'œuvre*”), de Jacques (“*La bête humaine*”) et de Nana (“*Nana*”), qui découvre la mine, anime le conflit entre la compagnie capitaliste, représentée par quelques bourgeois, et le monde anonyme des travailleurs, représentés surtout par la famille Maheu et un petit groupe d'ouvriers unis ou séparés par les lois du cœur ou de l'intérêt. Le roman vaut donc d'abord par son action.

Originalité : Le thème de la révolte des opprimés et des conquêtes sociales du mouvement ouvrier était courant à l'époque. Les mineurs, ou «*gueules noires*», étaient les fantassins et les héros de la première révolution industrielle, celle du charbon et de l'acier. Ils avaient déjà été évoqués et célébrés, en 1878, dans le très populaire “*Sans famille*” d'Hector Malot. Zola a pu s'inspirer aussi d'une des nouvelles réunies par Paul Heuzy sous le titre “*Un coin de la vie de misère*” (1878) ; l'ouvrage lui était dédié, ainsi qu'à Flaubert, aux Goncourt et à Daudet. La nouvelle intitulée “*La vie d'Antoine Mathieu*” mettait en scène un jeune révolté, une Catherine qu'il aimait, et une inondation de galeries.

Mais, quand Zola fit paraître son roman en feuilleton dans “*Le Gil Blas*” à la fin de 1884, il était original car il ne se contentait pas d'être réaliste, naturaliste. Il ne s'interdit pas une composition vraiment artistique par la dramatisation du déroulement, par la dualité de l'action, par le souci du rythme, par l'emploi des procédés du roman populaire, surtout, par le souffle épique qui l'anime.

Déroulement : “*Germinal*”, roman divisé en sept parties et quarante chapitres, obéit au schéma classique qui est aussi celui de beaucoup de romans de Zola : un étranger survient dans un milieu, nous le fait découvrir en même temps qu'il le découvre, est le catalyseur d'une action qui commence avec son arrivée, qui bouleverse le milieu et qui se termine avec son départ, après lequel le milieu

trouve un nouvel équilibre. Ses différentes ébauches montrent le souci de la composition romanesque chez Zola. Le texte définitif a été construit autour du personnage d'Étienne.

On peut distinguer nettement : une exposition (première et deuxième parties), un nœud (troisième partie), un développement (quatrième, cinquième et sixième parties), un dénouement (septième partie). Le chapitre final est symétrique du chapitre initial : le livre s'ouvre et se ferme sur le même paysage, l'un de nuit âpre et glaciale, l'autre de jour tout pénétré de la douceur du printemps, le soleil apparaissant enfin ; il s'ouvre sur la descente des mineurs et se ferme sur celle de la Maheude à la fin. Mais, entre-temps, un changement radical s'est produit chez Étienne.

L'action, lente au départ, s'accélère pratiquement jusqu'à la fin, avec un point culminant dans la cinquième partie. Cette dramatisation est encore accrue par le fait que la plupart des chapitres et des parties se terminent sur un temps fort. Le chapitre IV de la première partie se termine sur : «*Eux, au fond de leur trou de taupe, sous le poids de la terre, n'ayant plus de souffle dans leurs poitrines embrasées, tapaient toujours.*» (page 52) : cet adverbe insistant sur l'éternel recommencement de ce travail de Sisyphe. Le chapitre de la ducasse se termine sur «*nous allons balayer les bourgeois*» (page 157). L'accident de Jeanlin clôt la troisième partie. Les derniers mots de la quatrième partie, consacrée au Plan-des-Dames, sont : «*une violence dont le vent allait enfiévrer les coronas aux quatre coins du pays*» (page 242). La cinquième partie se ferme, après le pillage, sur la vision comique du «*pâtissier de Marchiennes*» et de ses «*vol-au-vent*» (page 354). C'est la fusillade qui termine la sixième partie. Cette structure donne à l'ensemble beaucoup de dynamisme.

L'action repose sur l'opposition irréductible de deux blocs : les mineurs et les bourgeois, Zola ayant voulu que les oppositions soient «*poussées au summum de l'intensité possible*». En fait, il y a deux actions : le conflit social et les conflits interpersonnels s'enchevêtrent, le malheur privé se déroule en contrepoint du malheur collectif, Zola ayant voulu «*une double intrigue d'amour et de mort qui doit s'enlacer au drame social*».

Chez les bourgeois, il y a évidemment la rivalité entre le simple administrateur qu'est Hennebeau et le patron paternaliste qu'est Deneulin, entre Montsou et Vandame. Mais, surtout, Zola ayant voulu des femmes, ayant même voulu «*ajouter des tantes, des servantes, s'il en est besoin, pour avoir un effroi de femmes pendant la grève*», a créé Mme Hennebeau dont la relation avec le neveu de son mari, Négrel (page 195), n'est pas seulement un adultère, mais, à ses yeux, un véritable inceste «*entre cette mère et ce fils*» (page 196). Cet élément personnel vient influencer sur le conflit social car Hennebeau le découvre au moment même où les grévistes déferlent dans Montsou (page 327), ce qui le fait pencher vers «*une répression énergique*» (page 331) et crée une tension entre lui et Négrel. Cette dépravation de la bourgeoisie est encore accrue par sa volonté de faire épouser à Négrel Cécile, la fille des Grégoire.

Mais il y a aussi de nombreux conflits chez les ouvriers. Les femmes, la Pierronne, la Levaque, qui sont excitatrices, se livrent à de cruelles rivalités : «*une explication entre deux commères finissait par une tuerie entre les deux hommes*» (page 368). Un conflit oppose Rasseneur et Étienne : «*le froid de leur rivalité [...] jetant l'un à une exagération révolutionnaire, poussant l'autre à une affectation de prudence, les emportant [...] dans ces fatalités des rôles qu'on ne choisit pas soi-même*» (page 231) - «*La querelle venait de Rasseneur [...] qui se flattait de reconquérir son autorité ancienne*» (page 270). Le principal affrontement, celui qui influe fortement sur l'action, est celui qui oppose Étienne et Chaval qui sont animés d'une haine immédiate, «*une de ces haines d'instinct qui flambent subitement*» (page 39), d'une compétition pour la conquête de Catherine, Zola ayant voulu «*mettre au-dessus de l'éternelle injustice des classes l'éternelle douleur des passions*», entrelacer une histoire d'amour à l'histoire sociale, ajouter le malheur privé au malheur collectif, Étienne n'ayant d'abord été conçu que pour soutenir l'intrigue sentimentale. Ce conflit privé conduit à la séparation des mineurs en deux groupes, les uns faisant la grève, les autres s'y refusant : «*il venait de reconnaître Chaval [...] L'idée que Catherine devait être là l'avait soulevé d'une nouvelle flamme, d'un besoin de se faire acclamer devant elle*» (page 277) - «*Mais il voyait toujours Chaval qui affectait de ricaner en haussant les épaules, dévoré de jalousie, prêt à se vendre pour un peu de cette popularité*» (page 278) ; il l'attaqua parce qu'il continuait à travailler à Vandame ; sa fureur éclata à la sortie de Chaval de la mine : «*bougre de mufle ! [...] maquereau !*» (page 311) ; «*la vue de Catherine*» acheva de l'«*exaspérer*» (page 312) ; puis ce furent les voies de fait : «*Étienne venait de l'empoigner par un bras, en menaçant*

de lui casser les reins, s'il méditait quelque traîtrise» (page 316) : il le contraignit à courir, libéra Catherine qui voulut rester avec son homme (page 317). Quand Étienne «a disparu depuis le soir de la bagarre, Chaval, dans sa haine, l'avait dénoncé» (page 356). En conséquence, «l'un des deux doit manger l'autre [...] Il y en a de trop, c'est au plus fort de vivre [...] sacré marlou, j'aurai ton nez ! [...] miroir à putains, que j'en fasse de la bouillie pour les cochons» (386), et ce fut le premier combat (page 387) : «Il tenait Chaval renversé sous son genou [...] une brusque folie du meurtre, un besoin de goûter au sang [...] Il finit par se vaincre.» (page 389). Plus tard, quand le meneur fut méprisé par les mineurs qui l'accusaient de tous les maux, il fut assailli par «Chaval qui se rua sur Étienne, à coups de pierres [...] pour l'éventrer, comme ils avaient voulu éventrer les soldats.» (page 425). Alors qu'ils étaient dans la même équipe, de nouveau ils furent «sur le point de s'allonger des gifles» (page 443). Enfin, lors de l'affreuse vie à trois dans la mine engloutie, il fut «enragé de ce reste de vie qu'on l'obligeait à vivre là, collé au rival qu'il exécrait» (480) et «l'ancienne bataille recommença» : Étienne, «pris du besoin de tuer», «abattit sur le crâne de Chaval» une feuille de schiste (page 481) et le tua. Les deux actions, la collective et l'interpersonnelle, se développent parallèlement selon une structure dramatique classique, un enchaînement de faits inéluctables, dû à une véritable fatalité, l'action progressant de violence en violence, de catastrophe en catastrophe, faisant des victimes innocentes (Cécile, le petit soldat, Bébert et Lydie, Alzire). Mais la progression tragique est rendue vraisemblable par tout un tissu de détails authentiques.

Romancier populaire, Zola ne craint pas d'utiliser les procédés du feuilleton, du mélodrame, pour tenir son lecteur en haleine.

Il a le souci des préparations :

- La «disette qui tuerait beaucoup d'hommes» qu'Étienne perçoit au début (page 11) semble annonciatrice de la grande famine qui, bientôt, suivra.
- Étienne «voulait redescendre dans la mine pour souffrir et se battre» (page 72).
- Une progression est ménagée dans les indications au sujet des boisages : d'abord, la mention d'une affiche (page 169) ; puis une allusion énigmatique : «ils ont fait la saleté» (page 173) dont ne nous ne saurons que plus loin ce dont il s'agit : désormais, la Compagnie «paierait le boisage à part» (page 174) ; enfin, la sécheresse de la décision après le mélodrame : «si elle voulait décidément la grève, la Compagnie aurait la grève» (page 179).
- Dans le cadre du déjeuner chez les Hennebeau est surprenante la nouvelle : «brusquement, ce lundi même, à quatre heures du matin, la grève venait d'éclater» (page 191), après laquelle se place un retour en arrière.
- L'action de Souvarine, véritable «deus ex machina», est annoncée dès la page 137 («Ni femme, ni ami, il ne voulait aucun lien, il était libre de son sang et du sang des autres»).
- Le premier assaut de Bonnemort sur Cécile («des mains froides venaient de la prendre au cou. C'était le vieux Bonnemort [...] ivre de faim, hébété par sa longue misère, sorti brusquement de sa longue résignation d'un demi-siècle, sans qu'il fût possible de savoir sous quelle poussée de rancune [...] il cédait à des choses qu'il n'aurait pu dire, à un besoin de faire ça, à la fascination de ce cou blanc de jeune fille», page 346) annonce le meurtre. De la part des bourgeois, «c'était l'imprévoyance fatale à l'heure du danger, la bêtise naturelle des catastrophes» (page 304). La «férocité croissante» (page 318) est ensuite confirmée.

Il a su ménager des moments comiques, vaudevillesques, comme lorsqu'il évoqua les querelles dans le coron qui sont dues au «continuel bavardage des femmes» : «une explication entre deux commères finissait par une tuerie entre les deux hommes», en particulier entre Levaque et Maheu au sujet de Bouteloup, le logeur du premier qui aurait «donné vingt sous à ma femme pour coucher avec» (page 368), sans qu'on comprenne bien pourquoi le second est pris à partie, la Maheude renchérissant en accusant la Levaque : «tu couchais avec tes deux hommes, l'un dessous et l'autre dessus.» qui elle-même contre-attaqua en évoquant «une saleté prise par Étienne au Volcan» et qui avait pourri toute la famille (page 369).

Zola, qui disait avoir voulu «*un crescendo d'effets terribles*», est habile à ménager, à mesure que gagnent colère et violence, une montée graduelle vers des situations pressenties dont beaucoup sont pathétiques ou cruelles :

- l'amour difficile entre Étienne et Catherine et l'affrontement entre Étienne et Chaval qui va jusqu'au meurtre ;

- l'accumulation des épreuves sur la «*tragique famille des Maheu*» (page 466) qui est dispersée, décimée, écrasée, ses membres étant «*les malheureux*» par excellence, au point qu'on peut se demander si le mot «malheur» ne serait pas à l'origine de leur nom (bien qu'il ait pu aussi avoir été inspiré à Zola par le nom du personnage de la nouvelle de Paul Heuzy, «*La vie d'Antoine Mathieu*») : les pleurs de toute la famille (pages 177, 188, 189) ; le saisisement de la Maheude quand son mari s'écroula sous les balles : «*Stupide, la Maheude se baissa. - Eh ! mon vieux, relève-toi. Ce n'est rien, dis?*» (page 414) ; ce bilan, alors que redescend dans la mine la Maheude : «*cette pauvre femme qui venait de perdre son fils, après avoir perdu son mari et dont la fille n'était peut-être plus qu'un cadavre, sous la terre, sans compter qu'on parlait encore d'un grand-père infirme, d'un enfant boiteux à la suite d'un éboulement, d'une petite fille morte de faim, pendant la grève*» (page 466) ;

- l'insistance sur les extrémités où pousse la faim («*ils vécurent de ce bois vermoulu, ils le dévorèrent tout entier [...] Une ceinture de cuir qui le serrait à la taille les soulagea un peu [...] ils se remirent à la toile, la suçant pendant des heures*» (page 485) ;

- la douleur d'Étienne devant le petit soldat assassiné à qui il avait parlé, le matin, et qui lui avait dit qu'il était de Plogof, en Bretagne : «*Et une grande pitié le saisit, en face de cette douce figure blonde, criblée de taches de rousseur. Les yeux bleus, largement ouverts, regardaient le ciel, de ce regard fixe dont il lui avait vu chercher à l'horizon le pays natal. Où se trouvait-il, ce Plogof? [...]. Ce vent qui passait, si haut, avait peut-être soufflé sur la lande. Deux femmes étaient debout, la mère, la sœur, tenant leurs coiffes [...] regardant, elles aussi, comme si elles avaient pu voir ce que faisait à cette heure le petit, au-delà des lieues qui les séparaient.*» (pages 395-396)

- la réconciliation des adversaires : Étienne, au sortir du gouffre, et Négrel éclatent en sanglots et tombent dans les bras l'un de l'autre, un instant réunis dans la fraternité du malheur ;

- la violence, le goût du sang dans la fureur de la révolte : Zola ne dissimula pas la «*sauvagerie abominable*» de ce que font ses personnages étaient déchaînés, de véritables bêtes fauves. Les scènes de violence de «*Germinal*», qui est travaillé par les souvenirs de la Commune, des attentats anarchistes et des grèves de 1882-1883, renvoient aux codes de représentation de la violence ouvrière dans un certain discours d'époque. Cela culmine dans des scènes d'horreur : l'émasculatation de Maigrat qui a été égorgé, déchiqueté (dans ses notes préparatoires, Zola notait : «*Comme intensité, il faudrait que la bande se livrât à une véritable sauvagerie [...] Mais je voudrais qu'il se tuât lui-même et que les violences n'eussent lieu que sur son cadavre*») ; le meurtre du petit soldat, sentinelle innocente, par ce monstre hideux qu'est Jeanlin ; le meurtre de Cécile par Bonnemort qui est cependant escamoté : au retour des Grégoire, «*par terre, leur fille gisait, la face bleue, étranglée*» (page 469) ; le massacre des grévistes par les soldats ; le meurtre de Chaval par Étienne et le cadavre revenant sans cesse («*il le voyait, gonflé, verdi, avec ses moustaches rouges dans sa face broyée*», page 487).

Le lecteur est saoul de malheurs et de compassion.

Cependant, quand, au terme de son dantesque voyage au bout de la nuit, Étienne quitte la mine, le soleil paraît à l'horizon glorieux, le bleu du ciel est limpide, la terre frissonne de jeunesse, une alouette chante haut dans le ciel.

Mais Zola apporte aussi quelques touches de comique : les facéties trop peu renouvelées de la Mouquette page 409, le ridicule des gendarmes et des soldats tournant à la recherche des grévistes, le vaudeville de Dansaert et de la Pierronne («*La Pierronne, laissant à sa mère Pierron et Lydie, était partie de grand matin pour passer la journée chez une cousine à Marchiennes ; et l'on plaisantait, car on la connaissait, la cousine ; elle avait des moustaches, elle était maître porion au Voreux*» (page 144) - «*Qu'elle se fît bourrer jusqu'à la gorge, les jupes en l'air, c'était drôle [...] On l'aperçut toute rouge, le corsage encore ouvert, la jupe encore remontée [...] Dansaert se reculottait éperdument*», page 370).

On a pu dire de Zola, qui était un passionné de la photographie, qu'il avait déjà la technique d'un cinéaste : superposition sans heurts des intrigues multiples et diverses ; sens des séquences ; montage alterné ; gros plans ; panoramiques ; ellipses. Il a su organiser un ensemble où les intrigues multiples et diverses se superposent sans heurts. Il avait le sens des séquences : Jacques Duquesne a pu écrire que les premières pages sont « construites comme un reportage télévisé : plan d'ensemble de la fosse du Voreux d'abord ; dialogue de deux personnages, ensuite, qui fournissent les informations essentielles pour situer le lieu et l'action ; séquence d'intérieur sur une famille de mineurs qui se prépare à partir au travail ; retour à la fosse, plan rapproché des installations de surface, effet de zoom sur la machine à vapeur ». Le chapitre 1 de la partie 4 est un montage alterné entre le luxe des bourgeois et la misère des mineurs (pages 208, 210, 213). Le romancier isole des gros plans (le crachat de Bonnemort, la hache, le trou noir des bouches chantant "*la Marseillaise*"). Il déploya des panoramiques (la fin de la troisième partie, 130). Il recourut aux ellipses, dont celle qui escamote le meurtre de Cécile par Bonnemort : de « *Attirés, tous deux restaient l'un devant l'autre, elle, florissante, grasse et fraîche des longues paresse du bien-être repu de sa race, lui, gonflé d'eau, d'une laideur lamentable de bête fourbue, détruit de père en fils par cent années de travail et de faim* », on passe à « *un cri terrible. Par terre, leur fille gisait, la face bleue, étranglée. À son cou, les doigts avaient laissé l'empreinte rouge d'une poigne de géant* », le romancier ajoutant ce détail horrible : « *la boue des crachats noirs avait éclaboussé la pièce* ». (page 469).

Ce roman naturaliste est aussi une épopée, est traversé par un souffle épique, comme on le constate avec :

- l'architecture du récit et son dynamisme ;
- le sujet qui n'est pas l'histoire d'individus, mais celle d'un groupe d'humains, le texte abondant en descriptions de foules : « *le long frémissement qui s'enflait, le peuple en marche dont ils auraient entendu le galop, s'ils avaient collé l'oreille contre la terre* » (page 289) ; « *la panique, le galop furieux* » (page 298) ; « *une débandade enragée, une course folle* » (page 299) ; « *cette colonne géante* », « *ce long serpent d'hommes* » dont « *la tête déboucherait au jour, lorsque la queue traînerait encore sur le bognou.* » (page 300) ; le superbe tableau aux pages 332-334 de la foule des mineurs qui parcourt le pays, suscite l'effroi des bourgeois et du lecteur, leur déferlement étant identifié à un cataclysme naturel : « *un vent de tempête semblait souffler, pareil à ces rafales brusques qui précèdent les grands orages [...] le roulement de tonnerre, la terre ébranlée [...] l'ouragan des gestes et des cris* » (page 333) ; « *cette masse énorme, aveugle et irrésistible du peuple, passant comme une force de la nature, balayant tout, en dehors des règles et des théories* » (page 427). Quant à « *l'ogre sans cesse affamé du capital* » (page 428), il dévore les mineurs mais mange aussi « *les petites entreprises personnelles* ». Quand les femmes des mineurs emplissent de terre la bouche de Maigrat, « *cette terre, tassée dans sa bouche, c'était le pain qu'il avait refusé.* » (page 351).
- l'affrontement qui n'est pas seulement contre la Compagnie mais contre la mine, contre les forces naturelles hostiles qui sont des symboles puissants : les mineurs doivent « *se battre contre la terre, comme s'ils avaient une revanche à prendre* » (page 458), contre la fatalité.
- la tendance de Zola à « *l'agrandissement* ». Il avait déclaré que l'ouvrier était « *le véritable héros d'Homère* » de son époque : « *Si l'on veut s'inspirer de l'Antiquité, si l'on veut retrouver la largeur des temps héroïques, il faut étudier et peindre le peuple.* » Ce qui ne signifie pas que le peuple soit toujours héroïque.
- l'entremêlement du burlesque et de l'héroïque.

De grands symboles sont convoqués. Bonnemort tuant Cécile, c'est l'archétype de la classe ouvrière étranglant l'archétype de la classe oisive : « *Attirés, tous deux restaient l'un devant l'autre, elle florissante, grasse et fraîche des longues paresse et du bien-être repu de sa race, lui gonflé d'eau, d'une laideur lamentable de bête fourbue, détruit de père en fils par cent années de travail et de faim* » (page 469). Dans la cinquième partie, passent les souvenirs de la Révolution. Souvarine est l'anarchisme incarné, omniprésent. Les déferlements sont catastrophiques : le Voreux a mérité son nom parce que, dès le début, il avait provoqué « *un éboulement, un aplatissement complet, le sang bu, et les os avalés par les roches* » (page 14), il avait « *un air mauvais de bête goulue, accroupie là*

pour manger le monde» (page 9) - *«Le Voreux, au fond de son trou, avec son tassement de bête méchante, s'écrasait davantage, respirait d'une haleine plus grosse et plus longue, l'air gêné par sa digestion pénible de chair humaine»* (page 17). Il devient «un monstre chtonien» (Maarten van Buren). Il mourut comme un Minotaure mécaniste (page 441 et la suite : *«torrent, déluge, tempête»* (page 444), *«fleuve débordé»* (page 445), *«grondements de volcan en éruption»* (page 453), *«suprême convulsion du sol [...] toute une artillerie monstrueuse canonnant le gouffre»* (page 454), l'*«enragement de la catastrophe»* (page 455) ; puis c'est le coup de grisou et la vision dantesque de *«la trombe de feu, sortie du boyau comme de la gueule d'un canon chargé à mitraille»*, du *«torrent de flamme»*, de l'*«éruption qui crachait des roches»* (page 463), le *«craquement suprême du monde»* (page 471), *«le terrifiant vacarme des cataclysmes intérieurs, un coin de la bataille ancienne, lorsque les déluges retournaient la terre, en abîmant les montagnes sous les plaines»* (page 475), *«la sensation de cette mer, enflant, du fond des galeries, sa marée muette»* (page 483). Enfin, le Voreux est identifié à la société capitaliste qui sera attaqué *«jusqu'à ce que le vieil édifice, ébranlé, s'effondrât, s'engloutit comme le Voreux, coulant à l'abîme»* (page 501).

Enfin, Zola déploie tout un fantastique. Le Voreux est bien une *«apparition fantastique»* (8). *«La salle de l'accrochage»* (page 58) prend *«un air de caverne scélérate, quelque forge de bandits, voisine d'un torrent»*. L'expression *«caverne scélérate»* est reprise pour désigner le refuge de Jeanlin (page 262), *«la caverne scélérate, emplie de rapines»* (page 358). La forêt de Marchiennes, dans la nuit qui déforme et grandit les choses, crée de l'angoisse.

Mais c'est évidemment la mine qui donne à ce fantastique son plein essor. Comme, d'une façon générale, Zola était poursuivi par un cauchemar du labyrinthe ((labyrinthe qu'est la mine mais aussi l'univers mental d'Étienne et des autres mineurs) et du souterrain par lequel il voulait décrire la condition de l'être humain dans un monde moderne complexe, aux multiples rouages, aux conduits et aux boyaux étroits et obscurs, la mine lui offrait un riche domaine dont il exploita à satiété le pittoresque de l'obscurité et de l'effroi. Souvarine était grisé par *«les haleines de l'invisible»* (page 436). Les charbonniers qui fuient la catastrophe qu'il a provoquée se sentent *«comme poursuivis par les craquements du cuvelage»* (page 447). Les chevaux qui sont au fond sont vus comme *«des bêtes vagues au trot de fantômes»* (page 37), Zola reprenant le thème de la légende allemande de *«la chevauchée fantastique»*. Il renouvelle le motif du puits abandonné en lui associant le personnage à demi-fabuleux de Jeanlin. Après son meurtre du petit soldat, pour Étienne, qui est très troublé, *«toute la mine s'emplissait de voix»* (page 398). Il exploite le thème de légende de *«l'Homme noir [...] le vieux mineur qui revient dans la fosse et qui tord le cou aux vilaines filles»* (page 49).

Mais l'imagination fantastique de Zola s'épanouit surtout quand il évoque le Tartaret, *«une lande inculte, d'une stérilité volcanique, sous laquelle, depuis des siècles, brûlait une mine de houille incendiée. Cela se perdait dans la légende, des mineurs du pays racontaient une histoire : le feu du ciel tombant sur cette Sodome des entrailles de la terre, où les herscheuses se souillaient d'abominations ; si bien qu'elles n'avaient pas même eu le temps de remonter et qu'aujourd'hui encore, elles flambaient au fond de cet enfer. Les roches calcinées, rouge sombre, se couvraient d'une efflorescence d'alun, comme d'une lèpre. Du soufre poussait, en une fleur jaune, au bord des fissures. La nuit, les braves qui osaient risquer un oeil à ces trous, juraient y voir des flammes, les âmes criminelles en train de grésiller dans la braise intérieure. Des lueurs errantes couraient au ras du sol, des vapeurs chaudes empoisonnaient l'ordure et la sale cuisine du diable, fumaient continuellement. Et, ainsi qu'un miracle d'éternel printemps, au milieu de cette lande maudite du Tartaret, la Côte-Verte se dressait avec ses gazons toujours verts, ses hêtres dont les feuilles se renouvelaient sans cesse, ses champs où mûrissaient jusqu'à trois récoltes. C'était une serre naturelle, chauffée par l'incendie des couches profondes. Jamais la neige y séjournait. L'énorme bouquet de verdure, à côté des arbres dépouillés de la forêt, s'épanouissait dans cette journée de décembre, sans que la gelée en eût même roussi les bords.»* (page 290).

Aussi Catherine songeait-elle *«aux contes dont on avait bercé son enfance, à ces herscheuses du temps jadis qui brûlaient sous le Tartaret, en punition de choses qu'on n'osait pas répéter»*, s'imagine *«une fille rouge comme un poêle, avec des yeux pareils à des tisons»* (page 292), voit ses

compagnons «à la lueur rougeâtre des lampes, entièrement nus comme des bêtes [...] des échine de singes qui se tendaient, une vision infernale de membres roussis» (page 293).

C'est que Zola nous fait découvrir les fantasmes de ses personnages. L'exaltation de l'espoir suscite des visions. Lors de la réunion chez Rasseneur, les bras d'Étienne «dressaient l'immense cathédrale du monde futur» (page 239). Au Plan-des-Dames, éclairé par la lune, il apparaît «blanc de lumière, distribuant la fortune de ses mains ouvertes» (page 273). Penchant vers le nihilisme, il a «un espoir que le jour se lèverait sur l'extermination du vieux monde, plus une fortune debout, le niveau égalitaire passé comme une faux, au ras du sol» (page 361). Il faut noter surtout la vision finale : «Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.» (page 503).

Lors du défilé de la foule des mineurs (pages 334-335), les bourgeois ont l'hallucination de «la vision rouge de la révolution qui les emporterait tous, fatalement, par une soirée sanglante de cette fin de siècle». Pour Maigrat, «chaque coup de cognée lui entraînait en plein cœur [...] Cela se peignait dans son crâne en images réelles, effrayantes, les brigands qui se ruaient, puis les tiroirs forcés, les sacs éventrés, tout mangé, tout bu, la maison elle-même emportée, plus rien, pas même un bâton pour aller mendier au travers des villages» (page 349). Étienne «rêvait que le régiment [...] passait à la grève, fusillait la Compagnie en bloc et donnait enfin la mine aux mineurs» (page 364). Après le meurtre de Chaval, il «ne se souvenait plus, il ne l'avait pas tué, l'autre nageait et allait le mordre» (page 487). «Tous leurs sens se faussaient.» Quand, au fond de la mine détruite, l'eau menace Étienne et Catherine, elle a l'impression d'une «mer profonde, dont la marée grondait derrière eux» (page 475). «Ce flot noir et mouvant devient une bête dont le dos s'enflait sans cesse pour les atteindre» (page 476). Attendant des secours, ils sont victimes d'hallucinations auditives : «les volées d'un tocsin furieux, le galop d'un troupeau sous une averse de grêle, interminable» (page 485). Devant le retour du cadavre de Chaval, Catherine «croyait qu'elle venait de boire du sang, que toute cette eau profonde, devant elle, était maintenant du sang de cet homme» (page 486). Ils entendaient «des murmures d'eau courante, des chants d'oiseaux ; et elle sentait un violent parfum d'herbes écrasées, et elle voyait clair, de grandes taches jaunes volaient devant ses yeux, si larges, qu'elle se croyait dehors, près du canal, dans les blés, par une journée de beau soleil» (pages 487-488), hallucinations venant de fiches que le romancier a écrites sur la mort par inanition. Il a même toute une imagination géologique : les bruits qu'entendent les captifs au fond de la mine seraient «le terrifiant vacarme des cataclysmes intérieurs, un coin de la bataille ancienne, lorsque les déluges retournaient la terre, en abîmant les montagnes sous les plaines» (page 475).

Ainsi, Zola, qui se voulait naturaliste, révéla dans «*Germinal*» son romantisme foncier, son imagination de visionnaire qui donne à la description réaliste une dimension sensuelle et lyrique, qui confère aux choses une valeur de mythe. Il recourut d'ailleurs aux grands mythes de l'enfer et de ses supplices, ou du minotaure, le monstre dévorant quotidiennement, au fond de son labyrinthe, sa ration de chair humaine.

La même ambivalence se manifeste grâce à son style aussi.

Découpage : Le livre est divisé en sept parties qui comportent toutes à peu près le même nombre de chapitres (six, cinq, cinq, sept, six, six, six) et de pages, les quarante-et-un chapitres ayant en moyenne douze pages, le plus court en ayant neuf et le plus long (l'avant-dernier) vingt.

Chronologie : Ce récit a, en général, une chronologie linéaire, avec quelques retours en arrière (le passé d'Hennebeau, page 193 ; la réunion des camarades, page 206 ; le retour sur le trio enfermé dans la mine engloutie, page 471), souvent dus au changement de focalisation d'un chapitre à l'autre. Le passage du temps est nettement indiqué : le récit débute en mars (page 7), puis «*Et les jours succédaient aux jours, des semaines, des mois s'écoulèrent*» (page 131), ensuite «*le printemps était venu*» (page 134), c'était «*mai*», puis «*juin*» (page 135). Les deux premières parties présentent le récit alterné d'événements qui se passent au même moment : la journée des mineurs, le réveil des bourgeois, la journée des femmes. Par la suite, on observe de nombreuses distorsions entre le temps du récit et celui des événements. Certains moments sont privilégiés, tels la ducasse (troisième partie,

chapitre deux, pages 143-157) ou l'émeute (cinquième partie en entier). Cette dilatation de certains épisodes en «tableaux» donne au récit son relief et sa tension.

Point de vue : Il est objectif, celui d'un narrateur omniscient.

Focalisation : Elle se fait, au début et la plupart du temps, sur Étienne par le regard duquel le lecteur, comme le spectateur du film, s'identifiant à lui, découvre la mine, suit les mineurs. Mais un premier changement de focalisation s'effectue quand, au chapitre deux, on passe au coron (page 17). Plus tard, on quitte évidemment Étienne quand les mineurs lui échappent pour commettre leurs pires violences et, net changement de focalisation en même temps que retour en arrière (page 471), quand il est enfermé au fond de la mine détruite. Mais l'objectif se déplace sur les bourgeois, les Grégoire, puis les Hennebeau, au début et au moment du défilé des mineurs. Jeanlin aussi est l'objet de l'attention. Comme l'est aussi Souvarine.

Intérêt littéraire

Dans ses œuvres de jeunesse, Zola était romantique et soucieux de recherches de style. Devenu romancier réaliste, il y aurait renoncé ; il aurait compris qu'il lui fallait sacrifier la perfection du détail aux effets d'ensemble. Pourtant, dans "*Germinal*", il se révèle bien souvent un véritable poète, une structure poétique se superposant à la structure dramatique.

Se donnant pour but un roman naturaliste, il se devait d'utiliser dans son écriture tout élément susceptible de le rapprocher de la réalité qu'il décrivait. Pour rester fidèle à la langue de ses personnages, il aurait dû employer, en particulier dans ses dialogues, le patois du Nord, le «ch'ti». Mais il y a renoncé, déclarant : «*Je doute que personne ait jamais consenti à me lire*» car cela aurait été incompréhensible. Il aurait ainsi rétréci son sujet, il l'aurait localisé d'une façon trop exiguë. Il n'intégra que quelques-uns de ces mots régionaux :

- «*chichouïeux*», «*batissecouïcs*» (page 151) : noms d'oiseaux ;
- «*béguin*» : bonnet (page 43, 498) ;
- «*bougnou*» (pages 58, 300) : puisard pour absorber le trop-plein des eaux ;
- «*briquet*» (page 24) : mot expliqué par Zola : «*la double tartine emportée chaque matin à la fosse*» (aujourd'hui, ce serait le «submarine» des Américains, le «sous-marin» des Québécois) ;
- «*carin*» (page 98) : mot expliqué par Zola : «*une remise basse*» ;
- «*coron*» : ensemble d'habitations identiques des cités minières, dans le nord de la France et le sud de la Belgique ;
- «*corroi*» (page 293) : mot expliqué par Zola : «*le mur d'argile bâti là*», servant à limiter le champ d'un incendie, dans les galeries de mines ; privé d'air, le feu finit par s'éteindre ;
- «*crosse*» (page 52) : jeu qui consiste à lancer vers un but une bille de bois, «*la cholette*» (page 265, «*le petit œuf de buis*») ; d'où les mots : «*choler*» (page 266), «*décholer*» (page 266), «*tenir la main*» (page 266), «*être manche à manche*» (page 266, «à égalité») ;
- «*ducasse*» (page 143) : fête patronale dans le Nord, le mot étant dérivé de «dédicace» ;
- «*galibot*» : mot picard qui signifie «polisson», mais désignait aussi un jeune manœuvre employé comme aide au boisage et à l'entretien des voies dans les galeries ;
- «*glaiteron*» (page 123) : plante qui pousse dans les terrains vagues et les décombres ;
- «*goyot*» (page 34) : boyau vertical le long du puits pour le passage de l'air, muni d'échelles pour permettre, en cas d'urgence, la remontée des mineurs ;
- «*grisou*» (page 51) : déformation wallonne de «grégeois» pour désigner le gaz combustible formé de méthane, de petites quantités d'anhydride carbonique et d'azote, qui se dégage spontanément dans certaines mines de houille ;
- «*haveur*» (mot wallon) : ouvrier qui pratique des entailles parallèles à la stratification des roches afin d'en faciliter l'abattage ;
- «*herscheur*» (mot wallon) : ouvrier poussant les berlines ;
- «*porion*» (mot picard) : contremaître dans les mines de charbon ;
- «*rivelaine*» (page 40) : pic du mineur (mot wallon).

Zola employa une langue populaire qui lui a d'ailleurs valu, en son temps, l'accusation de vulgarité, sinon de pornographie. On trouve ces mots et expressions :

- «affaire» : «faire son affaire à quelqu'un» (page 152) : le tuer ;
- «allonger» : donner un coup en étendant la main, la jambe : «Chaval [...] lui allongeait une ruade de bête mauvaise» (page 222) ; «s'allonger des gifles» (page 443) ;
- «allumée» (page 274) ;
- «andouilles» (page 405) au sens d'«imbéciles», «niais» ;
- «aristo» (page 42) ;
- «arroser leur paie» (page 173) ;
- «atout sur ta carcasse» (page 387) : menace par laquelle on prétend miser sur le cadavre qu'on fera de son ennemi ;
- «Autant donner une paire de lunettes à un canard» (page 468) pour parler d'une action inutile ;
- «avalé sa langue» (page 411) ;
- «bâfrer leur lapin» (page 252) ;
- «bêtises» au sens de «plaisirs sexuels» : «heure des bêtises où l'on plantait plus d'enfants» (page 114) ;
- «bigre» (page 296) : juron ;
- «blague» : «pas de blague» (page 296) ;
- «boire ses sous» : «c'était un fait connu, dès qu'un pauvre avait deux sous, il les buvait» (page 91) ;
- «bougre» : «bougre de mufle !» (page 311) : insulte ;
- «bouillie pour les cochons» (page 386) ;
- «bourrer» : «être bourrée» : «être pénétrée sexuellement» : «elles aiment être bourrées» (page 125)
- «se bourrer» : «faire l'amour» (page 124) - «se faire bourrer» : «Qu'elle se fît bourrer jusqu'à la gorge, les jupes en l'air, c'était drôle» (page 370) ;
- «boutique» au sens de «compagnie», «société» : «la boutique sauterait seule» (page 497) ;
- «braillards», terme de mépris que Négrel et Hennebeau appliquent aux grévistes : «des menaces de braillards» (page 289) - «est-ce que nos braillards finiraient par se fâcher?» (page 332) - «M. Hennebeau parlait de sortir, de chasser à lui seul les braillards» (page 344) ;
- «brigands» : terme employé par les bourgeois pour qualifier les grévistes : «la défense des abominables brigands en train de déshonorer la région» (page 357) ;
- «bringue» : «fille» (page 66) ;
- «cadeau» par antiphrase : «Ah ! une chance encore, cette blessure ! un beau cadeau, de pouvoir faire des enfants que les gendarmes, ensuite, égorgeraient» (page 419) ;
- «cafard» : «personne qui dénonce sournoisement les autres» : «ce cafard de Pierron» (page 178) - «Pierron et des cafards de son espèce» (page 419) ; l'adjectif «douceur cafarde» (page 132) ;
- «cambuse» (page 309) : mot de la marine (magasin du bord) qui en est venu à désigner un logis pauvre et mal tenu ;
- «canaille» : «Négrel [...] aimait à plaisanter la canaille avec les dames.» (page 333)
- «catins» : prostituées, le mot étant appliqué par les femmes des mineurs aux bourgeoises (page 345) ;
- «causer de quelque chose» : «Bonnemort [...] c'était de sa jeunesse qu'il causait» (page 276) - «causait politique» (page 134) ;
- «causette» (page 497) ;
- «chauffer» au sens d'«échauffer» : «chauffer de gros mots» (page 147) - «chauffer le zèle des grévistes» (page 219) ;
- «chier du poivre» (page 321) : trahir, fuir, abandonner ;
- «chiffe» (page 118) : personne d'un caractère faible ;
- «cochon» : «C'est cochon de t'empiffrer» (page 263) - «boire en vrai cochon» (page 93) - «Il les entendait [...] le traiter de fainéant et de ventru, de sale cochon qui se foutait des indigestions de bonnes choses quand l'ouvrier crevait de faim.» (page 337) - «Est-ce qu'on avait à se gêner avec ces cochons de soldats qui embêtaient les charbonniers chez eux?» (page 395) ;

- «coller» : «donner» : «*je lui colle une brique dans le ventre*» (page 53) - «*Ah ! ces salauds de bourgeois, on leur en collerait du champagne et des truffes*» (page 338) - «*en leur collant un pantalon rouge au derrière*» (page 365) ;
- «se coller» : s'unir sexuellement : «*se coller à seize ans*» (page 221) - «*On se colle, ça soulage...*» (page 251) ;
- «*crainte que...*» (page 84) ;
- «*crâne*» au sens de «brave», «courageux» : «*ce serait crâne de finir ainsi*» (page 382) ;
- «*crevaison*» au sens d'«épuisement», de «mort» : «*la crevaison du pauvre monde*» (page 221), «*la crevaison de tous les salauds*» (page 385) ;
- «*crever quelqu'un*» : le tuer : «*Faut que je le crève*» (page 152) - «*se faire crever*» : se faire tuer (page 207) ;
- «*crever la faim*» (page 400) : «crever de faim» ;
- «*crotte*» au sens de «misère» : «*ils retombaient tout d'un coup dans leur crotte*» (page 165, discours indirect libre) ;
- «*cruche*» : «niais», «bête», «ignorant» : «*Jamais on n'avait vu des enfants si cruches*» (page 263) ;
- «*cul*» : «*celui-là, trois pouces de jambes, et le cul tout de suite !*» (page 310) - «*on va t'en mettre au cul, de la dentelle !*» (page 345) - «*mise à cul sur le carin*» (page 106) - «*se jetant à cul, comme ils disaient*» (page 100, «*comme ils disaient*» marquant bien le discours indirect libre) ;
- «*culbute*» : «faire la culbute» au sens de «perdre sa virginité» : «*Dès dix ans, la Mouquette avait fait la culbute*» (page 123) ;
- «*danse*» pour «une volée de coups», «une correction» : «*La Levaque reçoit sa danse*» (page 110) - «*Tout en grognant qu'il n'en voulait plus de cette traînée [...] le nouveau l'avait menacé d'une danse*» (page 443) ;
- «*dégoiser*» : «parler» : «*elles en dégoisèrent*» (page 103) ;
- «*dégringoler*» : «descendre précipitamment» : «*trois ou quatre enfants dégringolaient du coup*» (page 301) ;
- «*déménager*» : déraisonner : «*ma tête qui déménage*» (page 230) ;
- «*dessert*» au sens de «plaisir sexuel» : «*appelant ça prendre son dessert et un dessert qui ne coûtait rien*» (page 114) ;
- «*diable*» : «*avoir un mal du diable à se débarrasser de quelque chose*» (page 199) ;
- «*doux*» : «*un petit verre de doux*» (page 126), d'alcool doux ;
- «*drôle*» : «*sont-ils drôles de faire les méchants*» (page 196) ;
- «*du coup*» : «par conséquent» : «*trois ou quatre enfants dégringolaient du coup*» (page 301) ;
- «*s'embarquer*» au sens de «se lancer» : «*s'embarquer dans ses idées*» (page 164)
- «*emplir*» («engrosser») : «*emplit deux fois*» (page 100) ;
- «*esquinter*» : «*C'est toi qui l'esquintes*» (page 101) ;
- «*et compagnie*» : «*c'était misère et compagnie*» (page 252) ;
- «*être dans l'assiette de votre père*» (page 111) ;
- «*étrenner*» : subir : «*les jambes qui ont étrenné*» (page 186) ;
- «*faire papa et maman*» : «faire l'amour» dans le langage enfantin (page 122) ;
- «*farce*» : «amusant», burlesque», «cocasse» : «*trouver ça très farce*» (page 156) ;
- «*feignants*» (page 409), par rapport au mot correct «*fainéants*» («*des fainéants qui se servent de leurs bras comme un cochon de sa queue*» [page 64] - «*des millions de travailleurs en face de quelques milliers de fainéants*» [page 502]) ;
- «*ficher*» : «faire» : «*Qu'est-ce que je vais fiche?*» (page 22) - «*Qu'est-ce que tu viens fiche par ici?*» (page 221) ; «donner» «*ils ne m'ont pas fichu un sou*» (page 112) - «*Que fichait-elle là-dessous?*» (page 302) ; «se faire voir ailleurs» : «*Va te faire fiche*» (pages 19, 93) ; «se ficher» : «se moquer» : «*des hommes [...] se fichant de leur bonheur à elles*» (page 297) ;
- «*fichre*» (page 25) : juron ;
- «*flemme*» au sens de «grand paresseux» : «*Dépêche-toi donc, sacrée flemme !*» (page 42)
- «*foutre*» a parfois son sens sexuel, le foutre étant le sperme : «*t'en faire foutre jusqu'au nez*» (page 222), - «*foutre un enfant*» (page 236) ; mais la plupart du temps le mot a le sens de «donner», de «flanquer» : «*Fous-lui donc un renforcement !*» (page 66) - «*C'est foutu*» : «C'est perdu», «C'est

raté» (page 122) - «*Fous-moi la donc toute nue*» (page 345) - «*Je m'en fous*» (page 329) - «*il s'en foutait*» (page 441) ;

- «*une frime*» (page 295) : comportement volontairement trompeur ;
- «*fringale*» (page 319) : faim violente et pressante ;
- «*galvaudeux*» (page 315) : vagabond, propre à rien, vivant d'expédients ;
- «*gambiller*» (pages 260, 413) ;
- «*garces*» : «*le nez mangé par les garces du Volcan !*» (page 311) ;
- «*gober*» : au sens d'«attraper» physiquement : «*gober du plomb*» (page 424) et mentalement : «*gober les bourdes*» (page 263) ;
- «*se goberger*» (pages 140, 262) : «prendre ses aises» : «Ça ne mettait pas du pain dans la huche, de voter pour des gaillards qui se gobergeaient ensuite, sans plus songer aux misérables qu'à leurs vieilles bottes» (page 140) ;
- «*gourgandiner*» (page 116) dont on peut penser qu'il signifie «se baguenauder», «musarder» ;
- «*gueule*» : tête : «*traitant de sale gueule sa tête fracassée*» (page 351) - «*Donne donc ta gueule, miroir à putains*» (page 386) ;
- «*gueuler des mauvaises paroles*» (page 408) ;
- «*histoire de...*» (pages 61, 148, 295, 305) : locution familière qui marque le but, l'intention ;
- «*innocent*» au sens de «simple d'esprit» : «*cet innocent de préfet*» (page 304) ;
- «*jean-foutre*» (pages 175, 176) : individu incapable, pas sérieux, sur lequel on ne peut compter ;
- «*joliment*» utilisé par antiphrase : «*joliment dur*» (page 93) - «*joliment fort*» (page 100) ;
- «*langue*» : «*laisser tomber sa langue*» (page 302) : ne pas parler ;
- «*lichette*» (pages 21, 85) : petit morceau (diminutif de «liche», «bombance») ;
- «*lignards*» (page 405) : soldats appartenant à l'infanterie de ligne dont les régiments sont appelés à combattre en ligne ;
- «*machine*» dans un sens imagé : «*la grande machine est pour demain*» (page 256) : il s'agit de l'assemblée au Plan-des-Dames ;
- «*machineur*» : machiniste, mécanicien ;
- «*magasin*» désignant avec humour l'intérieur du corps : «*j'avais ça en magasin*» (page 14) ;
- «*manger*» au sens de «tuer» : «*je me mangerais et je mangerais les autres*» (page 47) - «*vivant entre les deux hommes qui la mangeaient*» (page 48) - «*s'aplatir comme ça devant un de ces salops qui nous mangent*» (page 118) - «*il aurait mangé cet homme dans un de ces besoins de tuer où il voyait rouge*» (pages 129) - «*leurs regards se mangeaient*» (page 134) - «*en se mangeant les uns les autres*» (page 140) - «*son envie de manger un homme, lorsqu'il buvait*» (page 323) - «*l'un des deux doit manger l'autre*» (page 386) - «*Est-ce qu'il faudra vous manger pour passer?*» (page 405) - «*Encore de la glu pour nous prendre et nous manger*» (page 422) - «*le puits allait manger la fosse*» (page 451) - «*Méfie-toi, gronda Chaval. Cette fois, je te mange.*» (page 481) - «*le peuple [...] mangerait la bourgeoisie*» (page 500) ; mais on trouve aussi l'expression populaire «*ne pas manger de ce pain-là*» (page 380) ;
- «*ma parole !*» (page 423) ;
- «*maquereau !*» (page 311) : homme qui vit de la prostitution des femmes ;
- «*marlou*» (page 386) qui a ici son sens plus ancien de «séducteur de filles» d'où il a pris son sens habituel de «souteneur», de «maquereau» ;
- «*matou*» (page 350), nom du chat mâle qu'il faut castrer donné à l'homme coupable d'abus sexuels : «*Faut le couper comme un matou !*» (page 351) ;
- «*se mettre*» : «*s'était mise blanchisseuse*» (page 244) - «*se mettre en égoïste et en cafard du côté des patrons*» (page 279) - «*se mettre avec lui*» (page 189) - «*te mettre avec moi*» (page 391) ;
- «*meurt-de-faim*» (pages 92, 333) ;
- «*mioches*» (pages 15, 102, 144, 154, 397, 413, 420) ;
- «*monde*» au sens de «les gens» : «*une bête goulue, accroupie là pour manger le monde*» (page 9) - «*la guerre du monde*» (page 187) - «*la queue du monde*» (page 187) - «*la crevaision du pauvre monde*» (page 221) - «*La Maheude [...] était la plus calme, on pouvait exiger son droit, sans faire du dégât chez le monde.*» (page 309) - «*en avant du monde*» (page 452) - «*un nouveau flot de monde*» (page 461)

- « *monsieur* » : bourgeois : « *faire le monsieur* » (page 231) ;
- « *mordu d'envie contre le camarade* » (page 173) ;
- « *mouchards* » (pages 278, 380) ;
- « *mufle* » : « *bougre de mufle !* » (page 311) ;
- « *nippes* » (pages 242, 497) ;
- « *noce* » par antiphrase: « *être à la noce* » (page 113) ;
- « *nom de Dieu* » : « *ce nom de Dieu de souïlard* » (page 251) - « *Quel nom de Dieu de crapaud !* » (page 260) ;
- « *ouiche* » (pages 21, 42) : déformation de « oui » ;
- « *partir en l'air* » (page 423) : s'exalter ;
- « *passer* » : « *passer aux bourgeois* » (page 231) ;
- « *patard* » (page 87) : empreinte de pas ;
- « *une patraque* » : une personne faible et malade (page 391) ;
- « *peau* » : « *avoir la peau de quelqu'un* » : le tuer ; « *j'aurai leur peau* » (page 118) - « *j'aurai ta peau* » (page 223) ;
- « *péter* » : « *éclater avec bruit* » : « *tout ça pèterait un jour* » (page 162) - « *se faire péter les tripes* » (page 338) ;
- « *pétrin* » : « *être dans le pétrin* » (page 93) - « *sortir du pétrin* » (page 189) ;
- « *pisser* » : « *connaissant la bière, dont ils pouvaient s'emplir, sans autre ennui que de la pisser trop vite* » (page 148 : est-ce du discours indirect?) - « *les yeux pissaient de la cire à fournir dix cathédrales* » (page 311) ;
- « *putain* » : « *pendant que ta putain de fille est là-haut, les jambes en l'air !* » (page 223) ;
- « *se faire récurer par les chefs* » ;
- « *reluquer* » (page 147)
- « *rigoler avec sa femme* » (page 114) au sens d'« avoir une relation sexuelle » ;
- « *ripaille* » (page 334)
- « *rosse* » qui a tantôt son sens premier de « mauvais cheval » : « *sacrées rosses !* » (page 45) ; celui aussi de « personne dont on subit les méchancetés, la sévérité, la dureté » : « *cette sale rosse de troupière* » (page 366) ; mais aussi celui de « paresseux », comme l'est Jeanlin (page 249) et aussi Catherine aux yeux de Chaval (page 293) ; -
- « *rouler les cabarets* » (page 201) : en faire la tournée ;
- « *salaud* » : « *ton salaud de logeur* » (page 223) ;
- « *saleté* » qui est employé évidemment au sens de « malpropreté », de « crasse », mais aussi à celui de « substance nocive » (l'alcool dont est victime Étienne : « *ses souïlards de parents lui avaient mis de cette saleté dans le corps* », page 323), de « maladie vénérienne » : « *une saleté prise par Étienne au Volcan* » (page 369) ; enfin à celui « chose immorale » : le refus de payer les boisages par la Compagnie (« *ils ont fait la saleté* », page 173), l'indignité de Mme Hennebeau tandis que son mari « *désirait toujours cette femme dans la saleté où il l'abandonnait* » (page 337) ;
- « *salope* » employé par Chaval (page 222) mais aussi par la Maheude (page 311) à l'égard de Catherine, par les femmes de mineurs à l'égard de Cécile (page 345) ; mais aussi par Hennebeau, au discours indirect libre, qui, dans sa colère, l'applique à sa femme (page 329) ;
- « *sang* » : « *se faire du bon sang* » (page 304) ;
- « *saoulards* » (page 323) ;
- « *la semaine où les enfants ne poussent pas* » (page 126) ;
- « *sonner à la viande* » (pages 29, 62) : appeler les ouvriers qui se désignent ainsi eux-mêmes péjorativement ; « *sonnaient le creux* » (page 252), « *sonnaient le vide* » (page 313) ;
- « *se faire tamponner* » (page 223) : être pénétré sexuellement ;
- « *taper* » : « *taquiner* » (page 133) - « *taper à la veine* » (page 14) : avec humour : s'attaquer au filon de houille - « *taper à la viande* » (page 499) : avec humour, « *la viande* » désignant les mineurs ;
- « *tête de pioche* » : « *sacrée tête de pioche* » (page 300) : insulte ;
- « *tirer une bordée* » (page 179)
- « *tombeur* », terme de la langue du sport : « *le terrible tombeur de Montsou* » (page 440) ;
- « *torcher* » : « *essuyer* » : « *ils ne lui laissaient pas même le fond des plats à torcher* » (page 109) ;

- «se tordre» : «se tordre de rire» : *«Bébert et Lydie se tordaient»* (page 409) ;
- «traînée» : femme de mauvaise vie (qui «traîne» avec tous les hommes) : *«Tout en grognant qu'il n'en voulait plus de cette traînée [...] le nouveau l'avait menacé d'une danse»* (page 443) ;
- «trembler la fièvre» (page 373) : construction transitive qui est populaire ;
- «user la peau» (page 370) ;
- «vie» : *«cette vie en l'air»* (page 120) : cette vie libre, sans règle ;
- «vous autres» (page 421).

Cette langue populaire est d'abord celle des dialogues et est alors justifiée par le souci du réalisme. Elle permet de montrer toute une fantaisie d'inventions langagières : les femmes de mineurs enviant le manteau de fourrure de Cécile reprochent aux bourgeoises : *«Elles se collent du poil sur la peau, lorsque nous crevons de froid»* (page 345). Qui sait si, Zola vivant aujourd'hui, il n'aurait pas eu recours au truchement du magnétophone qui donne, pour la première fois et avec exactitude la parole aux plus humbles que l'écrivain a toujours éloignés, pour faire connaître et sur le vif, la mémoire populaire, indéfiniment ignorée pendant des siècles au profit de la mémoire et de l'interprétation des intellectuels ?

La langue populaire affecte d'ailleurs aussi la narration, car Zola utilisa souvent le discours indirect libre. Parfois, la citation est signalée :

- *«les pattes engourdies, comme il disait»* (page 169) ;
- *«ce nouveau venu dont tout le coron, disait-il, léchait les bottes»* (page 173) ;
- à leur sortie, les mineurs de Jean-Bart furent accueillis par *«des blagues féroces»* (pages 310-311) ;
- *«Des voix l'approuvaient (Rasseneur) : très bien ! on était avec lui ! voilà comment il fallait parler !»* (page 426).

Mais, à d'autres occasions, la narration intègre la parole même des personnages :

- *«c'était un fait connu, dès qu'un pauvre avait deux sous, il les buvait»* (page 91) ;
- *«La Maheude eut un geste vague d'excuse. Que voulez-vous? on n'y songeait point, ça poussait naturellement...»* (page 91) ;
- *«Elle était pressée, une autre fois»* (page 119) où est rendu le caractère elliptique de la parole ;
- *«C'était imbécile d'avoir un si gros désir l'un de l'autre sans jamais se contenter»* (page 167) ;
- *«Filer avec un homme, se coller à seize ans, lorsqu'on avait une famille dans le besoin ! Il fallait être la dernière des filles dénaturées. On pouvait pardonner une bêtise, mais une mère n'oubliait jamais un pareil tour. Et encore si on l'avait tenue à l'attache ! Pas du tout, elle était libre comme l'air, on lui demandait seulement de rentrer coucher.»* (page 221) ;
- *«D'ailleurs, tant mieux si la loi n'était pas contente ! on verrait sa gueule.»* (page 227) ;
- *«ils blaguaient les camarades, les convaincus, qui allaient avaler leur langue d'embêtement»* (page 235) ;
- *«elle courut derrière son galant, elle ne voulait pas le quitter, car on allait le massacrer, bien sûr.»* (page 312) ;
- *«les femmes, dans cette rivalité sauvage»* avec *«cette fille de riches»* qu'était Cécile, se disent : *«Sans doute qu'elle n'avait pas le derrière mieux fait qu'une autre.»* ; quant aux bourgeoises : *«Plus d'une même était pourrie sous ses fanfreluches. Voilà assez longtemps que l'injustice durait, on les forcerait bien toutes à s'habiller comme des ouvrières, ces catins qui osaient dépenser cinquante sous pour le blanchissage d'un jupon !»* (page 345) ;
- il fallait *«s'enrégimenter tranquillement, se connaître, se réunir en syndicats, lorsque les lois le permettaient ; puis, le matin où l'on se sentirait les coudes, où l'on se trouverait des millions de travailleurs en face de quelques milliers de fainéants, prendre le pouvoir, être les maîtres. Ah ! quel réveil de vérité et de justice !»* (page 502).

Le discours de Deneulin (pages 286-287) est d'abord au style direct puis au style indirect et revient brusquement au style direct.

La syntaxe est parfois populaire, elle aussi.

Ainsi, le complément d'appartenance est souvent construit avec «à» : *«Et son intelligence n'allait pas plus loin, au père Quandieu»* (page 316) - *«la baraque à Maigrat»* (page 346) - *«le derrière à la*

dame» (page 346) - «le cheval aux Lepalmec» (page 365) - «miroir à putains» (page 386) - «l'unique porte à son tourment» (page 438).

La Maheude dit : «Comme s'ils n'auraient pas pu attendre d'être mariés, pour aller ensemble !» (page 103).

Parfois est rendue la prononciation populaire : «Je vas» (pages 120, 309) - «v'là un homme qui regarde» (page 122) - «V'là les gendarmes» (page 240) - «Faut que je le crève» (page 152) - «Faut le couper comme un matou !» (page 351).

En fait, la langue parlée n'est pas vraiment respectée et elle est même parfois nettement améliorée. Ainsi, le discours de Maheu (page 209) n'est sûrement pas celui qu'aurait prononcé un mineur dans la réalité. On pourrait, à cet égard, comparer différentes formes d'éloquence :

Maheu a une éloquence naturelle, poignante et profonde (pages 209-210) avec un accent de sincérité simple. Il sait exploiter l'idée de l'adversaire pour la contrecarrer, concéder des points à l'adversaire, montrer l'accord entre les points de vue opposés. Mais, surtout, c'est une éloquence qui recourt à des exemples précis, qui trouve des formules simples mais tranchées («le coup de torchon qui nettoierait vos hommes», page 209 - «crever pour crever, nous préférons crever à ne rien faire» page 210).

L'éloquence d'Étienne est plus subtile, plus allusive. Aux pages 212-213, 270-271, il a d'abord «le ton froid d'un simple mandataire du peuple qui rend ses comptes, en affectant l'éloquence scientifique des faits, rien que des faits». Puis il s'échauffe, son éloquence devient celle du «chef de bande, de l'apôtre apportant la vérité», Zola caractérisant avec beaucoup de psychologie la véritable éloquence populaire, celle qui vient du cœur (page 272 : «il rencontra des images d'une énergie familière, qui empoignait son auditoire», page 277).

L'éloquence de Pluchart «tenait du prône, une façon religieuse de laisser tomber la fin des phrases dont le ronflement monotone finissait par convaincre» (page 237).

Zola emploie évidemment des termes techniques dont certains aussi sont régionaux.

Dans la langue de la narration, on peut lui reprocher :

- des fautes d'orthographe : «verrin» au lieu de «vérin» ;
- des impropriétés : «brassée» (page 302, dont le sens officiel est «ce que les bras peuvent contenir, porter», mais désigne ici le mouvement des bras) - «col» pour «cou» : «travail à col tordu» (page 293, alors qu'il a écrit ailleurs «le cou tordu», page 40) - «se détire» (page 43) pour «s'étirer» - «dévorateur» (page 39) - «se jeter en chœur dans le canal» (page 190) - «plantation» (page 302, au lieu de «position») - «saignants» au lieu de «sanglants» dans «les hommes continuaient à galoper, saignants comme des bouchers en pleine tuerie» (page 334) ;
- des barbarismes : «efflanquer les femmes» (page 334 : si ce verbe existait, il signifierait «creuser les flancs par la maigreur» ; or, ici, il s'agit plutôt de remplir les flancs, d'engrosser) - «émotionner» (pages 88, 342, 433, «un bruit émotionna Étienne et Catherine» [page 479], 495) - «enfaîtée» (page 109) - «légumes pelurés» (page 103) - «loquette» au lieu de «loquet» (page 393) - «maigrie de faim» au lieu d'«amaigrie» (page 460) - «la remonte des victimes» (page 463) - «répugné» (pages 105, 333, 398) ;
- des fautes de grammaire : des participes présents sont accordés (femmes «aboyantes comme des chiennes» [page 341] - «année mourante de faim» [page 374] - «vieille [...] craquante comme un fagot de bois sec» [page 413]) ; des pluriels sont abusifs : «Midi sonnèrent» (page 97) ;
- des fautes de syntaxe : «aidait à ce qu'il ne manquât de rien» (page 109) - «la berline baissée de prix» (page 62) - «le désir qui les pâlassait» (pages 111, 405), «un frisson le pâlit» page 448) - «Cécile faisait la partie de distribuer des bons de pain et de viande» (page 201) - «Il gambillait, d'une adresse de singe, à se rattraper des mains» (page 260) - «s'entrer dans le crâne» (page 286) - «Et il souhaitait aussi crever la faim, d'avoir le ventre vide» (page 60) - «sa foi absolue à une révolution prochaine» (page 500).

Mais «Si on le commandait de tirer» (page 365) est une coquille à corriger ; le texte officiel est «Si on lui commandait de tirer».

On ne peut pas ne pas signaler des faiblesses de style : l'abus des auxiliaires et des verbes faibles ; le recours fréquent aux indéfinis «on» et «ça» ; les adjectifs passe-partout («gros», «petit», «haut») ;

des formulations telles que : «à côté de son bon plaisir» (page 147), «travail à col tordu» (page 293), «des raisons à lui» (page 439).

En fait, Zola n'est pas un écrivain aussi brut que ce qui précède pourrait le laisser croire et, sous le vocable trivial et malgré les incorrections de la syntaxe, on trouve presque toujours une expression véritablement forte. Il passe de mots péjoratifs : «antiquaille» (page 208), «débailait son discours» (page 238), «porter de l'eau à la rivière» (page 252), à des mots recherchés ou dont l'usage s'est perdu aujourd'hui, comme :

- «abîmée» au sens de «tombée dans l'abîme» («une ville abîmée et fondue dans la boue» [page 465], «abîmant les montagnes sous les plaines» [page 475])
- «bellâtre» (page 235)
- «branle» (pages 246, 288)
- «caduc» : «les charpentes caduques du vieux monde» (page 418) - «les vieilles nations caduques» (page 500)
- «canaille» (page 306)
- «candélabres» (page 315)
- «chamarres» (page 208, d'abord vêtements puis, par extension, les galons, passementeries, etc., qui en couvrent les coutures)
- «charbonner» : «se rédure en charbon sans flamber» : «Les lampes *charbonnaient*» (page 57)
- «chlorose» (page 43) : anémie par manque de fer, caractérisée par une pâleur verdâtre ; d'où «chlorotique» (page 18) ;
- «cloaque» (page 465)
- «contador» (page 208, mot espagnol désignant à l'origine un comptoir puis un bureau à compartiments)
- «disette» (page 11)
- «effarement» (page 331)
- «s'ensauvager» employé trois fois pour décrire les yeux de Souvarine (pages 136, 233, 382) et une fois ceux de la Maheude (page 313)
- «entendu» au sens de «qui s'entend bien à», «qui est habile à» («si entendue pour son âge» [page 105])
- «fornication» (page 330), «forniquer» (page 338)
- «furies» (pages 352, 411)
- «gamin» comme adjectif : «il trouvait trop gamine sa tête blafarde de Pierrot, serrée aux tempes par le béguin» (page 43) ;
- «genièvre» (page 314) ;
- «gourme», l'expression «jeter sa gourme» qui se dit des jeunes gens qui font leurs premières frasques : «il avait jeté la gourme de ses rancunes.» (page 501) ;
- «gourme» («il avait jeté la gourme de ses rancunes» [page 501])
- «gueuse» (pages 222, 400) : femme de mauvaise vie, catin, prostituée, ribaude
- «lambrequin» (page 208, découpe de tissu servant d'ornement)
- «laquais» (page 348)
- «liard» (page 220, ancienne monnaie française qui valait trois deniers ou le quart d'un sou)
- «maison publique» (page 400, maison de prostitution)
- «majolique» (page 198, faïence italienne de la Renaissance)
- «partie» au sens de «divertissement concerté à plusieurs» («la partie était remise» [page 192] - «Cécile faisait la partie de distribuer des bons de pain et de viande» [page 201] - «une partie projetée pour le matin» [page 283] - «partie champêtre» [page 332] - «On arrangea une partie» [page 464])
- «pétrifié» au sens propre : «transformé en pierre» (page 60)
- «placard» au sens d'«affiche» (page 432)
- «plaisanter la canaille» (page 333) ;
- «pourceau» (page 278) ;
- «sabbat» (page 309)
- «scrofules» (page 20)

- «société» au sens de «groupe» («Maheu arrivait avec sa société» [page 151])
- «songe-creux» (page 338)
- «Thébaïde, pays de Cocagne» (page 105) : en fait, les deux termes ont plutôt des sens opposés mais Zola voulut évoquer une idée de bonheur et de tranquillité ;
- «tonne» au sens de «tonneau» (page 156) ;
- l'emploi du subjonctif imparfait : «Les grévistes se jetteraient alors dans l'Association des travailleurs, pour que leurs frères de tous les pays leur vinssent en aide» (page 171) - «une sauvagerie qui les soulageât» (page 351) - «il suffisait que l'ouvrier [...] se souvînt de son origine» (page 364). Si l'on trouve l'indicatif dans «Il arrivait parfois que la bête [...] débarquait morte», page 60, ce fut pour insister sur la réalité du fait.

Si, pour les descriptions, Zola fait parfois preuve d'une concision, d'une précision qui sent un peu la fiche naturaliste, le plus souvent, il leur donne un souffle de vie :

- la maison des Maheu (pages 17-24) ;
- la machine (pages 27-28, 312) ;
- la descente dans la mine (pages 34-35 où se remarque le vocabulaire des sensations ; pour l'évocation des galeries, le dosage est habile entre l'impression de mystère et la précision des fiches) ;
- le souci du décor pour le Plan-des-Dames (page 269) ;
- dans le récit de la remontée par les échelles (page 301), se mêlent les constatations objectives et les remarques dues à la panique, Zola montrant une excellente observation physiologique de la fatigue ;
- aux pages 434-436, les termes techniques employés rendent la froide détermination de Souvarine ;
- page 485, la peinture de la faim est plus et mieux qu'une fiche.

Zola sut recourir à des effets littéraires. Le «*toujours*» de la page 52 insiste sur l'éternel recommencement du supplice de Sisyphe que subissent les mineurs et, à de nombreux autres endroits, des notations courtes et répétitives servent à montrer leur peine (la goutte sur le visage [«*la goutte lui tombait sur le front, si obstinée qu'il croyait la sentir lui percer d'un trou les os du crâne*», page 43], la difficulté à pousser la berline dans une galerie étroite [d'autant plus qu'elle déraile facilement], la plongée dans les ténèbres, dans «*cette nuit sans astres*» [page 46]). «*Et les jours succédaient aux jours*» (page 131) parodie le style biblique. La construction transitive de «*dormir*» dans «*cette nuit de la terre qu'ils dormiraient*» (page 482) est expressive. On trouve des ellipses (pages 241, 284, 361). La phrase finale du chapitre deux de la cinquième partie (page 303) a un rythme rapide.

Plus encore, contradiction déjà signalée, le romancier réaliste est aussi un poète qui crée des expressions originales :

- «*l'embrun aveuglant des ténèbres*» (page 7) : habituellement, le mot a un sens maritime, mais désigne ici le ciel couvert de brouillard ;
- «*les lanières du vent*» (page 7) : le vent cingle comme une bande de cuir ;
- «*ce compagnon qui tombait de la terre*» (page 61) : l'expression est calquée sur «tomber du ciel» ;
- «*toute l'âme de cette plaine paraissait être là, dans cette eau géométrique*» (page 72) : cette eau étant celle du canal, le mot «*géométrique*» s'opposant au mot «*âme*» ; plus loin est encore évoqué le canal, «*eau géométrique qui se déroulait pareille à un lingot sans fin d'argent fondu*» (page 429) ;
- la plaine est «*un océan de mottes brunes, sans la mâturation d'un arbre*» (page 88) ; elle est une «*vaste mer de betteraves et de blé où ne luisaient plus, comme des phares, que les feux des hauts fourneaux et les feux rouges des fours à coke*» (page 130) ;
- Souvarine a l'«*air de camper dans la vie*» (page 141) ;
- Mme Hennebeau montre une «*carrure de Cérès dorée par l'automne*» (page 192) ;
- «*trois ou quatre berlines oubliées avaient la tristesse muette des choses*» (page 216) ;
- «*il finissait par savoir des choses qu'il n'avait pas comprises*» (page 218) ;
- «*une gaieté rouge se dégageait de sa crise de noire tristesse*» (page 225) ;
- «*toutes les portes sentaient la famine*» (page 252) ;

- les anciens bois fermentés d'une galerie abandonnée étaient «*d'une pâleur jaunie de marbre, frangés de guipures blanchâtres, de végétations floconneuses qui semblaient les draper d'une passementerie de soie et de perles*» (page 262) ;
- les mineurs se rendant au Plan-des -Dames étaient «*un ruissellement d'ombres silencieuses*» (page 268) ;
- Étienne, adoptant le collectivisme, avait «*le geste du faucheur qui rase la moisson mûre*» (page 273) ;
- Étienne évoquait «*les ventres de la Régie qui suaient l'argent*» (page 277) ;
- «*Catherine suffoquait, ivre de ténèbre*» (page 301) ;
- «*le rugissement du ventre voulant du pain*» (page 318) ;
- «*cette police-là sentait le traversin*» (page 325), le maître porion ayant été renseigné par sa maîtresse à laquelle son mineur de mari avait fait des confidences ;
- Hennebeau voudrait crier à sa femme et à son neveu «*de porter ailleurs le poison de leur accouplement*» (page 330) ;
- l'oxymoron «*belle horreur*» (page 334) ;
- «*C'était en effet, dans le pays entier, un long retentissement de ruines*» (page 360) ;
- Étienne et Chaval se battant, «*leur face rouge se gonflait comme d'un brasier intérieur dont on voyait les flammes par les trous clairs de leurs yeux*» (page 387) ;
- Étienne, devant Jeanlin, était «*épouvanté de cette végétation sourde du crime au fond de ce crâne d'enfant*» (page 395) ;
- chassée par Chaval, «*Catherine battait le dégel des routes*» (page 399) ;
- Souvarine était «*absorbé peu à peu dans une idée fixe dont le clou d'acier semblait luire au fond de ses yeux pâles*» (page 404) ;
- les soldats faisaient face à «*la marée montante des mineurs*», gardant «*le hautain et triste silence de la discipline militaire*» (page 407) ;
- «*le pays noir, très loin du pavé parisien qui faisait l'opinion*» (page 417) ;
- pour Étienne, «*le peu qui restait de sa popularité s'en était allé au vent de la fusillade*» (page 420) ;
- «*la fuite blanche du canal, entre les colonnades bleuies des grands arbres*» (page 431) ;
- «*tous les cœurs du pays battaient là-bas, sous la terre*» (page 463) ;
- «*l'étoile de la lampe*» (page 481) ;
- Étienne eut pour Catherine «*une caresse de chagrin et de pitié*» (page 437) ;
- «*la girouette du beffroi grinçait au vent, d'un petit cri aigu, la seule voix mélancolique de ces vastes bâtiments qui allaient mourir*» (page 452) ;
- «*un groupe de redingotes et de chapeaux noirs*» (page 452) ;
- «*les volées d'un tocsin furieux*» (page 485) ;
- «*il avait jeté la gourme de ses rancunes.*» (page 501).

Zola ne craignait pas de déployer des hyperboles : «*son haleine effarait les fleurs de papier peint*» (page 239) - «*les yeux pissaient de la cire à fournir dix cathédrales*» (page 311).

Il ménagea des hypallages : «*caverne scélérate*» (pages 262, 358, 397) - «*débandade hurlante des femmes*» (page 352) - «*victoire des sabres*» (page 354) - Deneulin est «*égorgé*» (page 428).

Les comparaisons abondent :

- Catherine avait une «*tête blafarde de Pierrot*» (page 43) ;
- les mineurs travaillent «*au fond de leur trou de taupe.*» (page 52) ;
- Négrel a «*un air de furet aimable*» (page 53) ;
- l'abbé Joire avait «*des délicatesses de gros chat, bien nourri*» (page 90) ;
- «*Les vieux mineurs ouvraient déjà les narines comme de bons chiens lancés à la chasse de la houille*» (page 141) ;
- «*les mères sortaient des mamelles longues et blondes comme des sacs d'avoine*» (page 156) ;
- Catherine «*apparaissait d'une blancheur pâle, de cette neige transparente des blondes anémiques*» (page 157) ;
- «*on avait sa pâtée quand même*» (page 161) ;
- «*une nuit l'ensevelissait, comme un linceul tombé du ciel livide*» (page 187) ;

- au cours du repas chez les Hennebeau, «*on salua chaque plat ainsi qu'une épave échappée à un pillage*» (page 198) ;
- «*le repas tournait à un déjeuner militaire, mangé sur un champ de bataille, avant les premiers coups de feu.*» (page 201) ;
- le Voreux déserté est vu comme «*un coin de forteresse abandonnée*» (page 225) ;
- «*les lampes pareilles à des étoiles voyageuses*» (page 300) ;
- «*un morceau de charbon [...] venait de la jeter en bas du puits ainsi qu'un moineau atteint d'un caillou*» (page 303) ;
- «*tous débandés, sans chefs, sans armes, coulant naturellement là, ainsi qu'une eau débordée qui suit les pentes*» (page 305) ;
- «*le grand sans fesses, long comme un carême*» (page 311) ;
- Négrel, séduit par Mme Hennebeau, vu comme «*l'enfant auquel elle avait mordu [...] ainsi qu'on mord au premier fruit vert volé*» (page 329) ;
- Parmi les femmes qui défilaient, «*quelques-unes tenaient leur petit [...] ainsi qu'un drapeau de deuil et de vengeance*» (page 333) ;
- la hache qui est brandie était «*comme l'étendard de la bande*» (page 334) ;
- «*les hommes continuaient à galoper, saignants comme des bouchers en pleine tuerie*» (page 334),
- quand les femmes émasculent Maigrat, «*elles se montraient le lambeau sanglant comme une bête mauvaise [...] le promenant ainsi qu'un drapeau*» (page 352) ;
- «*le coeur*» est «*cette plaie qu'il fallait panser*» (page 364) ;
- lorsque la Maheude affirma sa conviction, «*ses paroles tombaient comme des coups de hache*» (page 377) ;
- Bonnemort garde une «*immobilité de vieil arbre tordu sous la pluie et le vent*» (page 378) ;
- Alzire montrait «*une maigreur d'oiseau agonisant dans la neige*» (page 379) ;
- Étienne proposait de «*raser la vieille humanité comme une moisson mûre*» (page 383) ;
- «*Et il luttait contre le mal héréditaire avec le frisson désespéré d'un furieux d'amour qui se débat au bord du viol*» (page 389) ;
- «*de grands nuages*» sont «*des haillons noirs*» (page 390) ;
- un soldat «*avait vu sa baïonnette tordue comme une paille*» (page 407) ;
- Catherine «*en avait assez [...] de patauger ainsi qu'un chien perdu dans la boue des chemins*» (page 411) ;
- Bonnemort est «*abattu comme un vieil arbre foudroyé*» (page 420) ;
- pour la Maheude, l'affiche de la Compagnie est «*encore de la glu pour nous prendre et nous manger*» (page 422) ;
- elle se reprochait de rêvasser «*comme une bête*» : «*j'étais partie en l'air [...] dans les nuages. Et l'on se casse les reins en retombant dans la crotte [...] toute brisée de sa chute, du haut de l'idéal*» (page 423) ;
- le vieux Mouque étant malheureux, «*une débâcle de gros mots jaillit de sa bouche*» (page 425) ;
- Rasseneur laissait «*couler son éloquence facile, d'une douceur apaisante d'eau tiède*» (page 426) ;
- la concession de Vandame est «*cette proie guettée si longtemps*» ; «*c'était le glas des petites entreprises personnelles*» ; les patrons étaient mangés un par un «*par l'ogre sans cesse affamé du capital*» (page 428) ;
- Souvarine montrait «*la tranquille certitude d'un homme endormi, rêvant le long des gouttières*» (page 430) ;
- s'employant à la destruction du cuvelage, «*il y mettait une férocité comme s'il eût joué du couteau dans la peau d'un être vivant, qu'il exécrait. Il la tuerait à la fin cette bête mauvaise du Voreux, à la gueule toujours ouverte, qui avait englouti tant de chair humaine !*» Il se tenait «*dans un branle continu, un vol d'oiseau nocturne au travers des charpentes d'un clocher. [...] La bête avait sa blessure au ventre, on verrait si elle vivait encore le soir. [...] le monde épouvanté saurait qu'elle n'était pas morte de sa belle mort.*» (page 436) ;
- les dignitaires devant la mine détruite étaient «*comme au chevet d'un moribond*» (page 452) ;
- l'effondrement de la mine, «*C'était la plaie qui s'agrandissait toujours*» (page 452) ;
- «*le Voreux resta ainsi, entamé, comme bombardé par une armée de barbares*» (page 453) ;

- «Des détonations souterraines éclataient, toute une artillerie monstrueuse canonnant le gouffre» (page 454) ;
- «la haute cheminée de trente mètres restait debout, secouée, pareille à un mât dans l'ouragan» (page 454) ;
- «l'épouvante roula des hommes comme un tas de feuilles sèches» (pages 454-455) ;
- le trou du Voreux englouti devint un «cratère de volcan éteint» (page 455) ; «une futaie de perches coupées» furent «avalées comme des pailles» (page 455) ; «Le canal se versa d'un coup [...] comme une cataracte dans une vallée profonde» (page 455) ; «le cratère s'emplit», devint «un lac d'eau boueuse [...] pareil à ces lacs sous lesquels dorment des villes maudites» (page 455) ;
- à la recherche des engloutis, «on marchait à ce bruit cristallin ainsi qu'on marche au canon dans les batailles» (page 462) ;
- lors du coup de grisou, «une trombe de feu sortit du boyau, comme de la gueule d'un canon chargé à mitraille» (page 463) ;
- la terre est vue «comme une marâtre, tuant au hasard ses enfants» (page 463) ;
- la mine est une «ville souterraine» avec ses «rues», ses «carrefours» (page 473) ;
- Chaval était toujours animé de «la flamme de ses crises jalouses» (page 479) ;
- de la révolution «l'incendie embraserait la fin du siècle de cette pourpre de soleil levant» (page 500).

Les métaphores et les symboles vont souvent dans le même sens : la faiblesse impuissante de l'être humain, dans sa lutte contre la nature, l'exagération, l'amplification et la violence, souvent accentuée par la répétition. La foule en marche est un cours d'eau : «la bande ruisselait» (page 336) ; c'est un «torrent qui roule» (page 322), un «flot» (pages 335, 405), «le flot des mineurs» (page 405), un «flot grossissant» (page 306), «un flot noir» (page 332), une «marée montante» (page 407), «un nouveau flot de monde» (page 461). «Cette masse énorme, aveugle et irrésistible du peuple, passe comme une force de la nature» (page 427), «qui se dévorait elle-même» (page 493).

Zola fait un leitmotiv de l'image du capital vu comme un dieu, avec les traits sous lesquels on présente d'ordinaire Moloch ou Mammon :

- «un tabernacle inaccessible, où se cachait le dieu repu et accroupi auquel ils donnaient tous leur chair, et qu'ils n'avaient jamais vu.» (page 16) ;
- «ce dieu repu et accroupi auquel dix mille affamés donnaient leur chair, sans le connaître» (page 72) ;
- «c'était comme une divinité à eux, que leur égoïsme entourait d'un culte» (page 78) ;
- «une contrée inaccessible et religieuse où trônait le dieu inconnu, accroupi au fond de son tabernacle.» (page 214) ;
- «ce dieu impersonnel, inconnu de l'ouvrier, accroupi quelque part dans le mystère de son tabernacle, d'où il suçait la vie des meurt-la-faim qui le nourrissaient. On irait là-bas, on finirait bien par lui voir sa face aux clartés des incendies, on le noierait sous le sang, ce pourceau immonde, cette idole monstrueuse, gorgée de chair humaine.» (pages 277-278) ;
- «trônait au loin dans un tabernacle ignoré» (page 287) ;
- «le monstre, la bête lasse et repue, accroupie là-bas comme une idole dans l'inconnu de son tabernacle» (page 362) ;
- «l'ogre sans cesse affamé du capital» (page 428) ;
- «le dieu repu et accroupi en créverait sur l'heure, l'idole monstrueuse, cachée au fond de son tabernacle, dans cet inconnu lointain où les misérables la nourrissaient de leur chair, sans l'avoir jamais vue» (page 502).

Inversement, pour les bourgeois, le peuple est un «monstre dont on aiguise les dents pour qu'il nous dévore» (page 203).

On peut dire que le poète Zola adhère à l'animisme, qui est l'attribution d'une âme aux choses.. Il écrivit à Jules Lemaitre : «Cette âme que vous ne voyez pas, ou ne voulez pas voir, dans mon oeuvre, mais elle y est partout [...], dans l'être et hors de l'être, dans l'animal [...], dans le caillou même». Le prouvent ces exemples :

- «Dès que la machine d'extraction s'arrêtait, l'âme s'en allait des murs» (page 225) ;
- «le cri du vent» (page 11) ;
- le «glissement d'oiseau» des câbles (page 28) ;
- «le jaillissement doux de bête nocturne» de la cage (page 29 : «sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir» et, quand elle redescendait, elle «tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble») ;
- «les câbles qui filaient d'une aile noire et muette d'oiseau nocturne» (page 131) ;
- «les oreilles de la houille» (page 53),
- «une péniche... comme assoupie» (page 216) ;
- «cette mort des bâtiments, ensevelis dans leur drap de poussière noire» (page 216) ;
- «l'échappement de la pompe lui-même n'était qu'un râle lointain» (page 225) ;
- «le galop des nuages, sous les coups de fouet du grand vent» (page 393) ;
- «le flot comme une bête» (page 476) ;
- «la fosse saignée au cou et râlant» (page 450) ;
- «la terre qui se vengeait, qui lâchait ainsi le sang de la veine, parce qu'on lui avait tranché une artère» (page 472) ;
- l'eau comme une «bête dont le dos s'enflait [...] un serpent souple [...] une échine grouillante, rampante» (page 476).

Le Voreux est une sorte de Minotaure à qui il faut ses rations de chair humaine. C'est «une bête goulue, accroupie là pour manger le monde» (page 9), image déjà annoncée par «avalés par les roches» (page 14), un monstre menaçant qui respire (page 17) et qui est doué d'une vie mystérieuse (pages 12, 14, 17, 29) : «Le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile qu'il semblait ne pas les sentir passer» (pages 30, 34, 39) - «Il la tuerait, à la fin, cette bête mauvaise du Voreux, à la gueule toujours ouverte, qui avait englouti tant de chair humaine [...] la bête avait sa blessure au ventre, on verrait si elle vivait encore le soir» (page 436) - «la fosse saignée au cou et râlant» (page 450) - «le puits allait manger la fosse» (page 451) - «la seule voix mélancolique de ces vastes bâtiments qui allaient mourir» (page 452) - «une première secousse. Le Voreux en frémit, solide, toujours debout» (page 453) - «C'était fini, la bête mauvaise, accroupie dans ce creux gorgée de chair humaine, ne soufflait plus de son haleine grosse et longue» (454) - «l'égorgeement d'un de ses puits» (page 456).

La machine, aux «gros membres d'acier» (pages 131, 454), aux «muscles indestructibles» (page 454), est «comme une personne vivante dont on voulait la vie» (page 322) ; ses «membres arrachés», elle a un «hoquet d'agonie» (page 322) ; «les membres écartelés, on la vit lutter contre la mort : elle marcha, elle détendit sa bielle, son genou de géante, comme pour se lever ; mais elle expirait» (page 454). Celle de Vandame, reçoit «une blessure vive», a «une plaie fraîche», son «membre colossal» est «frappé de paralysie» (page 312). La pompe a une «haleine grosse et longue» (page 216) ; elle est «comme une personne vivante» et a «un gargouillement suprême pareil à un hoquet d'agonie» (page 322). La bielle est «un membre colossal frappé de paralysie» (page 312) ; elle «ressemble au puissant genou d'un géant, couché et tranquille dans sa force» (page 454). Souvarine s'attaque au cuvelage avec «une férocité, comme s'il eût joué du couteau dans la peau d'un être vivant, qu'il exérait» (page 436). L'attentat laisse «la fosse saignée au cou et râlant» (450). «Le puits allait manger la fosse» (page 451). On entend «la seule voix mélancolique de ces vastes bâtiments qui allaient mourir» (page 452). Le Voreux est vu comme «le monstre avalant sa ration de chair humaine [...] avec le coup de gosier facile d'un géant vorace» (page 493).

Les mineurs sont décrits comme des animaux, des bêtes.

D'abord pris individuellement :

- les enfants Maheu sont une «portée de jeunes chiens» (pages 20, 180) ;
- Estelle «ronronnait comme un petit chat» (page 24) ;
- Lydie, avec «ses jambes d'insectes», est «pareille à une maigre fourmi noire en lutte avec un fardeau trop lourd» (page 57) ;
- Jeanlin est un «avorton humain qui retournait à l'animalité d'origine» (page 181), était «repris par l'animalité ancienne» (page 263) ; être taré, il a un «museau» (page 181) ; il montre une «maigreur d'insecte» (page 186) ; guéri, il marche «avec son adresse de bête malfaisante et voleuse» (page

- 255) ; il a «*une adresse de singe*» (page 260), une «*souplesse de serpent*» (page 261) ; il se réfugie dans son «*terrier*» (page 354), avec «*l'air effaré d'une bête de proie dont le terrier va dénoncer les rapines*» (page 459) ; c'est une «*bête rampante et aux aguets*», à l'«*échine de fouine*», qui fait un «*bond énorme de chat sauvage, s'agrippant de ses griffes*», montrant «*le renflement félin de sa maigre échine*» (page 394) ; «*Étienne, épouvanté de cette végétation sourde du crime au fond de ce crâne d'enfant, le chassa encore d'un coup de pied ainsi qu'une bête inconsciente*» (page 395) ;
- Catherine est «*ainsi qu'une de ces bêtes naines qui travaillent dans les cirques*» (page 44) ; elle se déplace de son «*mouvement si souple de couleuvre*» (page 158), est traitée par Chaval de «*sacrée couleuvre*» (page 295) ; ou, au contraire, elle garde «*cette immobilité de chien jeté à la rue*» (page 400) ; plus tard, elle est «*ravalée au trot de la femelle quêtant sa vie par la boue des chemins, la croupe barbouillée de suie avec de la crotte jusqu'au ventre, ainsi qu'une jument de fiacre*» (page 294) ; elle est «*ainsi qu'un moineau atteint d'un caillou*» (page 303) ; «*elle est tolérée chez sa mère comme une bête encombrante et inutile*» (page 421) ;
 - Maheu est «*ainsi qu'un puceron pris entre deux feuillets d'un livre*» (page 41), avec l'«*air stupide d'une bête qui ne voit plus sa cage*» (page 367) ou un «*air de bœuf assommé*» (page 372) ;
 - la Maheude est «*une femelle*», «*une bonne femelle qui produisait trop*» (page 223), qui montrait «*la mamelle d'une vache*» (page 223), a «*une haleine de bête aboyante*» (page 377), «*aboyait*» (page 412) ;
 - Bonnemort montrait sa «*laideur lamentable de bête fourbue*» (page 469) ;
 - Chaval lança «*une ruade de bête mauvaise*» (page 222) ;
 - Souvarine est un «*oiseau nocturne*» (page 436) ;
 - Étienne lui-même montre «*des dents de loup*» (page 320), sort «*ainsi qu'un loup hors de son bois*» (page 360)
 - les filles, «*souris polissonnes*» (page 257), font l'amour «*ainsi que les pies polissonnes qui se débauchent dans les poiriers du jardin*» (page 123) ;
 - les amoureux ont des «*nids d'oiseaux paillards*» ; la mère de Lydie «*la dénichait à chaque instant avec Jeanlin, terrés si profondément ensemble, qu'il fallait mettre le pied sur eux pour les décider à s'envoler ; et, quant à la Mouquette, elle gîtait partout*» ; Étienne vit Catherine et Chaval, «*à son approche, s'abattre au milieu d'une pièce, dont les tiges immobiles restèrent mortes ensuite.*» (page 135) ;
 - lors de la ducasse, les danseurs «*fumaient comme des chevaux*» (page 154).

Pris collectivement, les mineurs sont des «*bêtes*», travaillent «*entièrement nus comme des bêtes*», dans «*leur trou de taupe*» (pages 52, 183), en montrant «*des échines de singe*» (page 293). Ce sont tantôt des «*insectes humains*» (pages 40, 67), des fourmis («*un tumulte de fourmilière en révolte*» [page 108], «*un flot de peuple [...] pareil à une traînée de fourmis*» [page 150]) ; tantôt ils sont «*comme de bons chiens lancés à la chasse de la houille*» (page 141), «*qu'on fait rentrer à la niche*» (page 229), qui crèvent «*comme des chiens galeux*» (page 243). Mme Hennebeau est lasse de «*ce rôle de montreur de bêtes*» (page 105). Ils se voient eux-mêmes ainsi : «*comme des bêtes traquées, résolues à mourir au fond de leur trou plutôt que d'en sortir*» (page 248) - «*on nous attelait comme des chevaux à la besogne*» (page 422)- «*de la salade : on en aurait brouté comme des bêtes*» (page 249). Étienne refuse d'«*être une bête qu'on aveugle et qu'on écrase*» (page 71), s'insurge : «*Est-ce qu'on était des bêtes pour être ainsi parqués*?» (page 161), car «*on les parquait ainsi que du bétail*» (page 277). Il leur «*fallait agir révolutionnairement, en sauvages, puisqu'on les traquait comme des loups*» et on ne pourrait pas les faire taire, «*pas plus qu'on ne faisait taire les oiseaux et les bêtes*» (page 270). Quand ils se révoltent, ils paraissent être des «*bêtes puantes*» (page 330), montrent des «*mâchoires de bêtes fauves*» (page 334), sont des «*loups*», des «*brutes démuselées*» (page 341) puis deviennent des «*fauves en cage, les yeux sur le dompteur, prêts à lui manger la nuque, s'il tournait le dos*» (page 356) ; les femmes sont «*aboyantes comme des chiennes, pareilles à des louves*» (page 341) ; les enfants menés par Jeanlin sont de «*jeunes loups*» (page 257). Leur foule est une «*bête [...] soule d'atrocités*» (page 341), un «*bétail humain*» (page 17), qui descend dans la mine en un «*enfournement confus de bétail*» (page 35), qui est soumis à «*ce destin de bétail qui donne sa laine et qu'on égorge*» (page 164), «*un troupeau frappé d'épidémie*» (page 185) ; ils sont indistincts

dans «*une confusion de troupeau*» (page 313), ont «*un piétinement de troupeau*» (pages 26, 132, 214, 439), qui «*piétinait [...] ainsi que du bétail mené à l'abattoir*» (page 492) ; Mme Hennebeau montre de l'«*indifférence pour ce troupeau*» (page 201) ; l'épicière ne peut «*distinguer ce troupeau qui se perdait dans les ténèbres*» (page 257) ; pour Souvarine, «*le troupeau redescendra*» (page 432) et, plus tard, ayant commis son forfait et observant les mineurs qui allaient en être victimes, il «*les comptait, comme les bouchers comptent les bêtes à l'entrée de l'abattoir*», page 439). Devant le danger, ils courent d'un «*galop d'hommes noirs*» (page 183), «*l'échine pliée comme s'ils eussent galopé à quatre pattes*» (page 181). Quand ils sont révoltés, on assiste au «*galop du peuple*» (page 289), «*un galop furieux*» (page 298), «*un galop de bétail lâché, emporté dans la sonnerie sauvage de Jeanlin*» (page 314) qui «*soufflait, poussait des sons rauques, comme s'il avait rassemblé des bœufs*» (page 312) ; plus tard, ce galop est «*un galop de bétail mitraillé*» (page 413).

Les femmes sont des «*femelles*», montrent «*des nudités de femelles*» (page 333).

Zola, qui est véritablement un poète dionysiaque, qui, avec des épithètes exaltées, frémissantes, constate et chante tous les états inconscients, tous les instincts, tous les tressaillements, dans une sorte d'écriture automatique où il développe des hallucinations dues à la matière, fit du roman, selon P.-H. Simon, «*une espèce de grande fête érotique*». Il manifesta encore un pansexualisme qui lui fait décrire des paysages et des lieux avec le vocabulaire des activités sexuelles : il évoque «*tout un rut de peuple*» (page 274), «*le grand rut*» (page 334), «*la monstruosité des grandes débauches et des grands crimes*» (page 450).

Cela conduit au grand symbole du livre qui est celui de la germination. Contre «*tout le noir du Voreux, toute la poussière volante de la houille [...] ensemençant la terre*» (page 71), au printemps, «*toute une vie germait, jaillissait de cette terre*» (page 135). Plus loin, Étienne exprimait son espoir en la révolution : «*Mais, à présent, le mineur s'éveillait au fond, germait dans la terre ainsi qu'une vraie graine ; et l'on verrait un matin ce qu'il pousserait au milieu des champs : oui, il pousserait une armée d'hommes qui rétabliraient la justice [...] Ah ! ça poussait, ça poussait petit à petit, une rude moisson d'hommes, qui mûrissait au soleil !*» (page 162). Face à Souvarine, Étienne «*se refusait au rêve sombre de cette extermination du monde, fauché comme un champ de seigle, à ras de terre. Ensuite, que ferait-on, comment repousseraient les peuples?*» (page 234). Dans son discours du Plan-des-Dames, il a, mais c'est inquiétant, «*le geste du faucheur qui rase la moisson mûre*» (page 273), tandis que, plus loin, est riche d'espoirs «*une moisson de citoyens dont la semence germait et ferait éclater la terre, un jour de grand soleil*» (page 277). Surtout, à la fin, dans un printemps revenu, Étienne sent «*la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser [...] la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.*»

Cette idée d'une graine enfoncée par une volonté supérieure dans le sol, loin du soleil, est encore plus adéquate dans le cas des mineurs, le sol représentant bien l'oppression des patrons, le soleil représentant bien «*la place au soleil*», la reconnaissance sociale, le bonheur, auxquels aspire le peuple des mineurs.

Ainsi est révélé le sens du titre qui, pourtant, n'est venu à Zola qu'après de nombreuses hésitations : il a pensé à «*La lézarde*», «*La maison craque*», «*Coup de pioche*», «*L'orage qui monte*», «*Le feu qui couve*», «*Le sol qui brûle*», «*Le feu souterrain*», «*Le sang qui germe*», «*Le grain qui germe*», «*Moisson rouge*», etc.. «*C'est un jour, par hasard, que le mot "Germinal" m'est venu aux lèvres. Je n'en voulais pas d'abord, le trouvant trop mystique, trop symbolique ; mais il représentait ce que je cherchais, un avril révolutionnaire, une envolée de la société caduque dans le printemps. Et, peu à peu, je m'y suis habitué, si bien que je n'ai pu en trouver un autre. S'il reste obscur pour certains lecteurs, il est devenu pour moi comme un coup de soleil qui éclaire toute l'oeuvre !*» Son disciple, Paul Alexis, ayant, dans une chronique du «*Cri du peuple*», dévoilé le titre, ce mot, jeté à l'imagination des futurs lecteurs, fut laissé volontairement obscur : résonnant comme la promesse d'un drame à la fois mystérieux et angoissant, il créa autour de l'œuvre à venir une sorte de suspense.

«*Germinal*» se rapporte d'abord à «germe» et «germination». Mais il fait aussi référence à la Révolution française, car c'est le nom d'un mois du calendrier républicain, un mois du printemps, celui de 1795 ayant été marqué par la journée du 12 Germinal an III où le peuple affamé a envahi la Convention en criant : «Du pain !» comme le font les mineurs de Montsou, lors de leur défilé d'une fosse à l'autre (pages 333-335). Zola écrit à un ami : «*Ce titre-là, c'est un coup de soleil qui éclaire toute l'oeuvre*». Son symbolisme est donc très riche.

On a pu dire aussi qu'il a l'art d'un peintre. Le Voreux dans l'obscurité est une «*apparition fantastique*» (pages 7-8). En plein jour, s'il a moins de beauté et plutôt une énormité effrayante, mauvaise, «*le carreau [est] changé en un lac d'encre par les vagues montantes du stock de charbon [...] la provision des bois [est] pareille à la moisson d'une forêt fauchée [...] le terri [est] colossal comme une barricade de géants*» (page 71). La descente de la cage donne «*la vision d'une caverne*» (pages 35-36). La description de la taille, les ténèbres étant éclairées par intermittence, est tout à fait impressionniste : «*les formes spectrales [...] les lueurs perdues*» (page 41). La frénésie du bal (page 156) conduit à une scène véritablement breughélienne. Au Plan-des-Dames, des rapports sont établis entre paysage et sentiments : «*À ce moment, la lune qui montait de l'horizon, glissant des hautes branches, l'éclaira. Lorsque la foule, encore dans l'ombre, l'aperçut ainsi blanc de lumière, distribuant la fortune de ses mains ouvertes, elle applaudit de nouveau d'un battement prolongé.*» (page 273) - «*La lune, maintenant, blanchissait toute la clairière découpait en arêtes vives la houle des têtes, jusqu'aux lointains confus des taillis, entre les grands troncs grisâtres.*» (page 274) Lors de la descente dans le Réquillart derrière Jeanlin, «*l'ombre du petit, colossale et inquiétante, dansait avec le déhanchement de ses jambes infirmes*» (page 260). Dans la taille, Catherine a la «*vision infernale de membres roussis*» (page 293). Victime d'étourdissement par l'asphyxie, «*une meule tournait dans sa tête*» (page 295). Dans la vapeur, «*les femmes n'étaient plus que des ombres aux gestes cassés*» (page 310). Le défilé de la foule est un magnifique tableau (pages 333-334), «*la même uniformité terreuse*» (page 333) puis, le soleil se couchant, «*les derniers rayons d'un pourpre sombre, [qui] ensanglantaient la plaine*» (page 334), accentuant le caractère pictural de l'ensemble. Le coron sous la neige (pages 367-368) n'est plus qu'«*une carrière de dalles blanches dans la plaine blanche, une vision de village mort drapé de son linceul, le reflet de la neige, au-dehors, restait si blanc qu'il éclairait vaguement la pièce*» : Zola utilise toute une gamme de procédés pour exprimer le calme de la mort, s'appuie sur un jeu d'oppositions ; ainsi, la tragique beauté du paysage sous la neige rend plus poignante la misère du foyer dévasté. Au moment de l'affrontement entre les soldats et les mineurs qui leur jettent des pierres, «*en haut de la pente, à l'entrée du coron, le vieux Bonnemort venait de paraître, se traînant sur une canne, immobile maintenant, droit dans le ciel couleur de rouille*» (page 411). Après la fusillade, «*les morts se refroidissaient dans des postures cassées, boueux de la boue liquide du dégel, çà et là envasés parmi les taches d'encre du charbon, qui reparaissaient sous les lambeaux salis de la neige*» (page 414). Au cours de l'attente, après la catastrophe, «*un groupe de redingotes et de chapeaux noirs se tient en avant du monde*» (page 452).

«*Germinal*» est un roman en noir et blanc : noir de la nuit, de l'hiver, de la mine. Seuls quelques rares moments échappent aux ténèbres : la ducasse, par exemple, ou le départ d'Étienne, passage lyrique ; il quitte les ténèbres et la mort de la mine pour marcher vers la vie, symbole de l'espoir renaissant, preuve de l'optimisme de fond de Zola. Pourtant, le rouge éclate à certains moments : dans l'incendie, les femmes sont «*toutes sanglantes, suantes et échevelées de cette cuisine de sabbat*» (page 309) ; lors du défilé, le soleil se couchant, «*les derniers rayons d'un pourpre sombre, ensanglantaient la plaine*» (page 334).

On peut en conclure que son livre qui est tout autant fantastique, épique, lyrique, que naturaliste, est peut-être «la dernière œuvre romantique» (Duquesne). Pour Thomas Mann, «le symbolisme et le penchant au mythe haussent son univers jusqu'au surnaturel».

Intérêt documentaire

Comme Balzac, comme Flaubert, comme les Goncourt, Zola était animé de la passion de l'authentique, d'une avidité du vrai. Il avait une formation de journaliste, et chacun de ses romans fut d'abord «un immense reportage» (Kessel), même si, romancier habile, il sut, comme à chaque occasion précédente, mêler l'information aux aventures de ses héros. La conception qu'il avait du «roman expérimental» l'amena à adopter une méthode de travail très rigoureuse. Chez lui, l'écriture d'un roman était toujours précédée d'une phase de recherche et de documentation très importante : lectures d'ouvrages théoriques et enquête sur le terrain (un «modèle d'enquête», selon Duquesne). Ne se fiant qu'à son observation, il voulait s'imprégner de l'ambiance. Il était animé non seulement du souci de tout voir, mais de la nécessité d'être un observateur participant. Il était convaincu de l'importance de l'environnement physique et des structures sociales pour la germination d'une pensée. En méditant sur le sens du lieu et sa vérité géologique, il a sondé cette terre qu'il voulait passionnément humaine : «*Je ne vois pas l'homme sans la terre*», aimait-il dire, «*d'où il sort et où il rentre.*» Il pratiquait, disait-il, «*l'hypertrophie du détail vrai*».

Aussi, comme tous les autres romans de la série des «*Rougon-Macquart*», «*Germinal*» est-il un document, à la fois sur la région du Nord de la France, sur la mine, sur la société française sous le Second Empire, sur les crises industrielles de l'époque, sur le socialisme.

Le document sur le Nord de la France : Le Nord est bien le département de ce nom, car Chaval est considéré comme un étranger : «*il n'est pas d'ici, voilà six mois qu'il est arrivé du Pas-de-Calais*» (page 50), le département voisin !

Le romancier fait voir l'«*océan de mottes brunes sans la mûture d'un arbre*» (page 90), la «*plaine rase où l'on comptait les grands arbres*» (page 73), la «*vaste mer de betteraves et de blé*» (page 130). Les routes sont toutes droites «*tirées au cordeau entre les villes manufacturières*» (page 87), «*la rivière de la Scarpe canalisée*» (page 71) est devenue une «*eau géométrique*» (page 72). Le paysage est sombre et désolé.

Il a situé l'action près de Marchiennes qui est un chef-lieu de canton du département du Nord, Montsou (en réalité Anzin) étant un nom imaginaire formé d'après le nom de Mont-sur-Marchiennes (Belgique). Sont à proximité les villes de Lille (les allusions aux «*filles publiques*» et à leur «*décolletage de monstres*» [page 148], au préfet de Lille), de Douai (d'où viennent «*les dragons et les gendarmes*», page 303), la Belgique (l'usage du wallon pendant la ducasse, page 151, les mineurs du Borinage qui sont les briseurs de grève, page 356).

On est dans la province de la Flandre. Le nom, «*Vanderhaghen*», du médecin est flamand, page 188). On découvre quelques éléments du caractère flamand : «*Tout le vieux sang flamand était là, lourd et placide, mettant des mois à s'échauffer, se jetant aux sauvageries abominables, sans rien entendre, jusqu'à ce que la bête fût soule d'atrocités*» (page 341). Les gens du pays ont le culte du café (page 98) qui est «*joliment fort*» (page 100) et celui de la bière, vidant des «*chopes*» (page 23), car «*le seul plaisir, c'était de se souler*» (page 161). À l'occasion de la ducasse, fête chaleureuse et joyeuse, véritablement rabelaisienne, affranchissement, l'espace d'une journée, de l'esclavage, les hommes boivent «*une mer montante de bière, les tonne de la veuve Désir éventrées, la bière arrondissant les panses, coulant de partout, du nez, des yeux et d'ailleurs. On gonflait si fort, dans le tas, que chacun avait une épaule ou un genou qui entraît chez le voisin, tous égayés de se sentir ainsi les coudes*» (page 156). Et la fête se clot sur cette beuverie désespérée.

À l'occasion de la ducasse (page 143), kermesse dont Zola se plaît à évoquer l'atmosphère truculente (qui culmine dans une véritable scène à la Breughel, page 156), on découvre les divertissements régionaux : tir à l'arc, jeux de boules, combats de coqs, concours de pinsons, pigeons voyageurs (page 150), mais aussi le bal (page 153), la beuverie désespérée, la frénésie sexuelle (page 156). Plus tard, on voit Jeanlin jouer à la crosse (pages 265-267).

Zola se plaît à montrer le goût du plaisir charnel, l'ardeur sexuelle des mineurs : l'amour dans les maisons (page 114) et, aux beaux jours, sur les terrils, dans les bois, les prés qui fourmillent d'accouplements, les filles s'offrant aux vigoureuses secousses des mâles ; «*le libre amour qui sous le coup de fouet de l'instinct, plantait des enfants dans le ventre de ces filles à peine femmes*» (page

123), «*cette soumission héréditaire qui, dès l'enfance, culbutait en plein vent les filles de sa race*» (page 128), «*la résignation passive des filles qui subissent le mâle de bonne heure*» (page 222). Cette frénésie sexuelle entraîne la multiplication des naissances, les maternités nombreuses (la Maheude déformée par sept maternités, accablée par la tâche de nourrir et d'élever ses enfants, véritable bête de somme. Zola insiste sur l'allaitement (page 156), sur les seins : la veuve Désir a «*une paire de seins dont un seul réclamait un homme pour être embrassé*» (page 228) ; «*les mères [...] sortaient des mamelles longues et blondes comme des sacs d'avoine*».

La conséquence est cette calamité que sont les enfants, nouvelles bouches à nourrir qui pullulent, que Zola peint sans complaisance dans leur aspect physique disgracié, scrofuleux, difformes, anémiques, victimes de l'hérédité et des maladies, condamnés à l'avance à n'être que des bêtes, soit domestiques, comme les chevaux de la mine, soit redevenues sauvages et semblables aux bêtes de la forêt, comme Jeanlin. Ils rendent la vie plus difficile. Mais il ne s'agissait pas pour Zola de le regretter : pour lui, les enfants étaient la preuve de la fécondité naturelle à laquelle il donnait beaucoup d'importance ; le but de l'amour est de faire des enfants, la maternité est sacrée ; par principe, il était contre le malthusianisme, aujourd'hui, il serait «Pro-Vie». Aussi la ducasse se terminant dans une véritable frénésie sensuelle, il se réjouit : «*Un souffle ardent sortait des blés mûrs, il dut se faire beaucoup d'enfants cette nuit-là.*» (page 157)

Poursuivant ce qu'il avait fait dans «*L'assommoir*», il dénonça le fléau qu'est l'alcoolisme qui est entretenu par toute une série de débits de boisson : le cabaret de l'Avantage (page 67), les différents estaminets (page 148), l'estaminet Piquette (page 226, dont le nom est un clin d'oeil sarcastique), le Volcan, «*café-concert*» (page 63) «*où il y a ces sales femmes de chanteuses*» (page 119). «*Sur mille maisons, il y avait plus de cinq cents cabarets.*» (page 87). La Maheude révéla qu'avant leur mariage, Maheu «*buvait en vrai cochon*» (page 93).

Elles seraient donc des prostituées : au Volcan, on trouverait «*le rebut des filles publiques de Lille*» (page 148). Et les filles des mineurs peuvent craindre d'être ainsi happées : Catherine a «*peur d'une maison publique de Marchiennes, où finissaient les herscheuses sans pain et sans gîte*» (page 284) ; elle est «*tremblante d'être ramassée et conduite comme une gueuse, à cette maison publique de Marchiennes, dont la menace la hantait d'un cauchemar depuis des mois*» (page 400).

Le document sur la mine, sur les charbonnages : Le dossier préparatoire, qui se constitua parallèlement à l'ébauche et où, peu à peu, il précisa son projet, qui lui permit d'établir de nombreuses fiches (apparentes dans la précision des détails de la description des opérations dans la mine, pages 27-28), est plus volumineux que le roman. Zola s'était aussi rendu sur place. Jamais avant lui, romancier n'avait observé d'aussi près la condition ouvrière.

On découvre la mine peu à peu par le regard d'Étienne, Zola la décrivant avec une précision des détails qui sent un peu la fiche.

Il a acquis toute une science du charbon. Il nous apprend son origine végétale : il est la «*moisson d'une forêt fauchée*» (page 71). Il est appelé «*charbon gras*» quand il est d'un éclat onctueux et se révèle plus riche en valeur combustible (page 14). Il nous explique sa disposition en veines, qui peuvent se perdre ; c'est «*la faille*», le «*brouillage*» (état d'une couche où tous les éléments du gisement sont mêlés d'une manière confuse, en blocs anguleux) : le «*brouillage, toute une perturbation dans la couche qui annonçait certainement l'approche d'une faille*», page 141).

La fermentation des houilles, en activité depuis des siècles, produit le «*grisou, cette terrible chose qui faisait tout sauter*», (page 51), «*ce mauvais air, cet air mort comme disent les mineurs, en bas de lourds gaz d'asphyxie, en haut des gaz légers qui s'allument et foudroient tous les chantiers d'une fosse, des centaines d'hommes, dans un seul coup de tonnerre*» (page 294) - «*On vivait dans le grisou, sans même en sentir la pesanteur sur les paupières, l'envoilement de toile d'araignée qu'il laissait aux cils. Parfois quand la flamme des lampes pâlisait et bleuissait davantage, on songeait à lui, un mineur mettait la tête contre la veine, pour écouter le petit bruit du gaz, un bruit de bulle d'air bouillonnant à chaque fente*» (page 180). «*L'incendie des couches profondes*» (page 290) a produit le Tartaret, et des incendies spontanés sont toujours provoqués par le grisou : «*un coup de foudre éclata, une trombe de feu sortit du boyau, comme de la gueule d'un canon chargé à mitraille. Tout flambait, l'air s'enflammait ainsi que de la poudre, d'un bout à l'autre des galeries. Ce torrent de*

flamme emporta le porion et les trois ouvriers, remonta le puits, jaillit au grand jour en une éruption qui crachait des roches et des débris.» (page 463).

On a creusé des fosses (mais on parle du «*fonçage d'un puits*») jusqu'à près de sept cents mètres. Elles atteignent des «*masses d'eaux séjournant sous terre, en nappes immenses, au niveau des vallées les plus basses*», des «*sources affluentes*», «*des lacs dont les vagues profondes et obscures battaient les parois*», «*le Torrent, cette mer souterraine*», «*avec ses tempêtes et ses naufrages, une mer ignorée, insondable, roulant ses flots noirs, à plus de trois cents mètres du soleil*» (pages 434-435, 448).

Les fosses ponctuent le bassin minier, leur liste (page 15) étant l'utilisation par Zola d'une de ses fiches, car un simple mineur, surtout le vieux et sénile Bonnemort, n'aurait pas pu donner toutes ces précisions. Sont surtout évoquées dans le roman le Voreux, Jean-Bart, la fosse de Deneulin (page 283), la «*fosse morte*» qu'est Réquillart (page 259), l'ensemble faisant travailler dix mille «*charbonniers*».

Le puits, dans lequel descendent et montent les cages qui glissent sur les «*guides*» (page 27), est maintenu par «*le cuvelage*» (page 35), revêtement étanche dans un puits de mine, au moyen de pièces de bois, de maçonnerie ou d'anneaux métalliques. À différents niveaux s'ouvrent des galeries qui constituent un réseau souterrain dans lequel on peut se perdre. Elles conduisent aux «*tailles*» (page 38), petites galeries dans une veine de houille. Chacune a été achetée aux enchères, lors du «*marchandage*» (page 142), par une «*équipe*», pour un salaire que ses membres se partagent.

Zola décrit avec précision leur travail pénible, «*travail de brute, mortel, mal payé*» de trente sous par jour (page 500), travail «*qui était la punition des galériens d'autrefois*» (page 161) : l'«*abattage*» (page 40), l'action de détacher le charbon de la veine faite par «*les haveurs*» qui «*tout nus avec la peau salie de poussière noire*», «*devaient, pour attaquer la houille, rester couchés sur le flanc, le cou tordu, les bras levés et brandissant de biais la rivelaïne, le pic à manche court.*» (page 40, «*travail à col tordu*», page 293), pour pratiquer une entaille parallèle aux strates pour en provoquer le décollement. La priorité est donnée à l'abattage du charbon pour remplir le plus grand nombre possible de berlines. C'est donc au détriment du «*boisage*» (d'où le verbe «*boiser*», page 52) qui assure la sécurité (page 52), Et est essentiel pour la sécurité le «*boisage*», la consolidation des parois des galeries avec du bois de menuiserie, l'installation d'un «*chapeau*», pièce de bois horizontale, soutenue par d'autres pièces verticales, travail des «*raccommodeurs*» qui est imposé mais n'est pas payé, le bois devant même être acheté. «*Les herscheuses*» chargent les blocs dans des berlines et les poussent dans d'étroits boyaux à l'atmosphère asphyxiante, sur des voies (entretenu par les jeunes «*galibots*», soutenues par des «*tréteaux*», page 15), jusqu'aux galeries où elles sont déversées dans des charrettes tirées par des chevaux conduits par des charretiers qui vont jusqu'à «*la salle de l'accrochage*» (page 58), palier du puits où les «*chargeurs*» ou «*moulineurs*» les placent dans des «*cuffats*» (page 447), grandes bennes servant à remonter le charbon dans l'ascenseur, puis les en sortent, quand ils sont vides. Les «*remblayeurs*» sont chargés de combler les veines qu'on a cessé d'exploiter.

La qualité du travail est surveillée par «*les porions*» ou contremaîtres et par l'ingénieur. Tous ceux qui descendent dans la fosse portent la «*barrette*» (page 33), le casque en cuir bouilli, et tiennent la lampe. Tous ces ouvriers restent au fond pour une «*coupe*», journée de travail dans la mine où ils subissent à la fois la chaleur et l'humidité. C'est la profondeur qui entraîne la chaleur (vingt-huit degrés), d'où l'importance de l'«*aérage*», système de renouvellement de l'air qu'on évacue par «*le goyot*» (page 260). On subit aussi «*la pluie qui commence à une certaine profondeur, d'abord faible puis augmentant, devenant un ruissellement d'averse*». Aussi faut-il renforcer l'étanchéité du «*cuvelage*» par le «*brandissage*» (page 435) des «*pichoux*» (page 435), fuites d'eau par des joints. On travaille sans cesse à l'«*épuisement*», la mise à sec des galeries, par pompage des eaux d'infiltration.

Les installations de la surface, dont l'ensemble s'appelle le «*carreau*», sont dominés par le «*beffroi*» (ou «*chevalement*»), charpente destinée à supporter les «*molettes*» (page 28), grosses poulies des câbles d'acier des cages. Ces câbles sont actionnés par la machine à vapeur, «*reine et cœur de la mine, d'où tout part, où tout s'ordonne*» (Jacques Duquesne) et par sa grande roue actionnée par la bielle. Les berlines arrivent dans la «*recette*» où le «*culbuteur*» permet de les faire basculer sur un

plan incliné pour les vider. Le minerai est trié sur le «*banc*» (page 37), «*le banc de cassage*» : c'est «*le criblage*» effectué par «*les cribleuses*». «*La lampisterie*» est le lieu où l'on entrepose et entretient les lampes des mineurs. Autour de la mine, la terre est «*noire comme de la suie délayée*» et s'élèvent des «*terris*» ou «*terrils*», monticules formés par les déblais et les scories amoncelés.

Les mineurs sont logés par la Compagnie dans un coron (pages 17, 95), aux maisons trop petites dont les murs sont «*gluants d'une humidité verdâtre*». Ainsi, le malheur est déjà inscrit dans la réalité du logement des Maheu. Dans ce voisinage, on subit des mesquineries, des vulgarités et des «*promiscuités*» (page 100), la présence équivoque du logeur qui, «*quand on sait s'y prendre, devenait une excellente affaire. Seulement, il ne fallait pas coucher avec*» (page 99), ce que n'a pas fait la Levaque, d'où «*le ménage à trois des voisins*» (page 21). La Compagnie fournit aux mineurs l'«*escaillage, charbon dur ramassé dans les voies*» (page 24), le mot étant dérivé d'«*escailles*», nom donné aux argiles schisteuses présentant des surfaces lisses. Zola ressent un frisson d'indignation quand il raconte la visite des élégants bourgeois, touristes un peu sadiques, qui viennent contempler de près les pauvres dans leur enclos zoologique : comme ils sont curieux, ces prolétaires mâles et femelles avec leurs portées de chiots ! Ravis de cette distraction épicée, beaux messieurs et belles dames rapportent de leur amusant circuit en fer cet «*air enchanté*» qu'on voit aux gens qui, dans les foires, sortent de «*la baraque de phénomènes*».

Chaque mineur avait un «*livret*» (page 163) sur lequel étaient portées les indications relatives à son identité et à sa vie professionnelle ; il devait le faire viser par les autorités municipales lors de ses déplacements et le remettre à chacun de ses employeurs successifs ; le lui rendre (pages 254, 356), c'est le renvoyer, le reprendre, c'est le réintégrer (page 432).

Les femmes et les enfants, dès l'âge de huit ou dix ans, sont condamnés au travail dans la fosse.

Les mineurs sont atteints de maladies diverses : les «*rhumatismes qui se tournaient en hydropisie [...] le scrofule [...] l'anémie héréditaire*» (page 249), «*la bronchite noire, l'asthme qui étouffe, les rhumatismes qui paralysent*» (page 277), la silicose de Bonnemort (son crachat noir montre que le charbon dans lequel il vit a pénétré en lui, qu'il est devenu charbon), alors que la Maheude se porte bien depuis qu'elle a quitté la fosse.

L'extraction du charbon permet d'autres industries, comme la sidérurgie à Marchiennes : «*les feux bleus des hauts fourneaux et les feux rouges des fours à coke*» (page 130), «*les batteries des fours à coke et les tours des hauts fourneaux*» (page 291).

La misère des mineurs, ces «*hallucinés de la misère*», qui avait leur «*pâtée*» («*on mangeait, mais si peu, juste de quoi souffrir sans crever*», page 161), qui étaient enchaînés au «*bagne de la faim*», qui lâchaient «*le rugissement du ventre voulant du pain*» (page 318), les oblige à solliciter du crédit auprès de l'épicier Maigrat, qui a, thème que Zola avait déjà traité dans «*Au bonheur des dames*», tué le commerce de détail (page 88) ; l'endettement de ses clients lui permet de se payer en nature sur les filles ou les femmes qui se vengeront en l'émasculant. De sa femme, «*on racontait qu'elle cédait le lit conjugal aux herscheuses de la clientèle.*» (page 89)

Zola a constaté sur place que la messe est à peu près désertée, même des femmes, que «*les prêtres ne vont guère dans les corons, on va les chercher seulement pour les agonies*», qu'il y a pourtant beaucoup d'«*images de piété*» dans les maisons (page 163). L'indifférence sinon l'opposition à la religion sont à peu près générales : «*Encore si ce que les curés racontent était vrai, si les pauvres gens de ce monde étaient les riches dans l'autre ! Un éclat de rire l'interrompit, les enfants eux-mêmes haussaient les épaules, tous devenus incrédules [...] s'égayant du ciel vide.*» (page 163) - «*Est-ce que vous avez besoin d'un bon Dieu et de son paradis pour être heureux? est-ce que vous ne pouvez pas vous faire à vous-mêmes le bonheur sur la terre?*» Cela entraîne «*la démolition des églises*» (page 280).

Et les superstitions subsistent : ils «*gardent la peur secrète des revenants de la fosse*» (page 163), des «*mauvais esprits de la mine*» (page 472) ; revivent «*des croyances endormies [...] ils invoquaient la terre qui se vengeait, qui lâchait ainsi le sang de la veine, parce qu'on lui avait tranché une artère*» (page 472) ; «*les superstitions de son enfance*» reviennent à Catherine : «*elle vit l'Homme noir, le vieux mineur trépassé qui revenait dans la fosse tordre le cou aux vilaines filles*» (page 489). Même Négrel, à la pensée de Souvarine, est glacé de «*la peur religieuse du mal, comme si, mêlé aux ténèbres, l'homme eût encore été là, énorme, pour son forfait démesuré.*» (page 449).

Et les espoirs créés par Étienne («*l'ère de la justice*», «*la conquête du bonheur universel*», «*la cité idéale de leur rêve*») suscitent une «*foi religieuse, le don aveugle d'une population de croyants*» (page 217). «*Une exaltation religieuse les soulevait de terre, la fièvre d'espoir des premiers chrétiens de l'Église*» (page 274) ; ils connaissent «*le coup de folie de la foi, l'impatience d'une secte religieuse, qui, lasse d'espérer le miracle attendu, se décidait à le provoquer enfin [...] une gloire d'apothéose où montait le bonheur universel*» (page 279). Une «*légende*» se crée à son propos : «*On continuait à croire en lui, des bruits mystérieux couraient : il allait reparaître avec une armée, avec des caisses pleines d'or ; et c'était toujours l'attente religieuse d'un miracle, l'idéal réalisé, l'entrée brusque dans la cité de justice qu'il leur avait promise*» (page 375).

On pourrait croire que Zola en a rajouté sur le malheur, la noirceur, par les descriptions qu'il fait des femmes, de la famille Maheu, par l'accumulation de ses malheurs, par les atrocités qui sont commises (l'émasculature de Maigrat). Mais il se défendit d'avoir calomnié les ouvriers. Il assure même : «*Hélas ! j'ai atténué [...] À chaque accusation, je pourrais répondre par un document*». Pour lui, montrer que le peuple vit dans la saleté, la promiscuité, l'alcoolisme, la veulerie, ce n'est pas l'insulter, car il souligne sans équivoque les causes économiques et sociales de ces tares, rend responsables de sa misère le régime et les classes dirigeantes. La bourgeoisie a cessé de donner l'exemple du travail et de la dignité aux classes laborieuses.

Le document sur la société française sous le Second Empire : «*Les Rougon-Macquart*», avec lesquels Zola se proposait de peindre l'ensemble de la société française, de poser un diagnostic sociologique, de montrer ce développement de l'économie moderne auquel Balzac n'avait pu assister, sont «*l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*».

On relève quelques traits propres à la société du XIXe siècle : le pétrole des lampes (page 161) qui «*charbonnaient*» (page 57), la calèche à cheval (page 289), le flacon d'éther de Mme Hennebeau (page 327), le caractère exceptionnel du tutoiement (la Maheude à Étienne, pages 376, 495), l'habitude de chiquer (page 425). Les renseignements sur la vie quotidienne : salaires, prix des articles de consommation, montant des loyers, mécanisme du crédit, sont généralement exacts.

Plus directement propres au Second Empire, on voit, dans la maison des Maheu, «*collés contre le mur*», «*les portraits de l'empereur et de l'impératrice dont les lèvres roses souriaient avec une bienveillance officielle*» (page 467). Cela explique, plus tard, la colère contre «*ces jean-foutre qui nous regardent crever*» (page 248). Il y a aussi «*un portrait du prince impérial*» (page 144). Les événements sont nettement datés par cette question au sujet de l'action de Napoléon III : «*Pourquoi va-t-il se battre en Amérique?*» (page 10), allusion à l'expédition du Mexique qui situe donc l'action entre 1862 et 1866. Plus loin, on s'insurge : «*Est-ce que nous sommes des Cosaques?*» (page 409), ce qui rappelle la campagne de Crimée. Le Second Empire, qui était un régime autoritaire qui faisait la promotion du libéralisme économique, s'était construit sur un ordre intérieur sévère, mais, en 1865, il a été obligé de se libéraliser, il n'est plus aussi autoritaire qu'à ses débuts. Aussi Deneulin, qui «*était pour un gouvernement fort, déclarait que l'empereur glissait sur la pente des concessions dangereuses*» (page 203). Mais sa mauvaise politique financière et sa mégalomanie entraîne une crise industrielle.

Dans cette fresque de la société française que sont «*Les Rougon-Macquart*», il fallait que Zola fasse entrer les ouvriers. Il l'avait déjà fait avec «*L'assommoir*», mais il s'y attachait à la vie privée des individus, n'y avait pas dit un mot de la lutte des classes. Or il avait toujours montré beaucoup d'intérêt pour les questions économiques et sociales, il voulait donc faire de «*Germinal*» le roman de l'exploité, faire apparaître, pour la première fois dans la littérature romanesque, les ouvriers comme une classe sociale, comme des victimes de la condition qui leur était imposée, traiter des crises industrielles de l'époque, de l'affrontement entre le Travail et le Capital, des grèves du Second Empire, du socialisme. Dans «*Germinal*», ce n'est plus un individu ni une condition sociale qui sont au centre du roman, c'est la foule. Si les personnages sont mobilisés par leurs passions personnelles, ils appartiennent à une catégorie et, face à la crise économique, ils sont avant tout membres d'un groupe et réagissent en tant que tel. Leurs intérêts particuliers s'effacent devant l'opposition plus fondamentale de la

bourgeoisie et de la classe ouvrière. Zola a, dans ce roman, rendu les rapports sociaux avec exactitude, le travail et le métier étant vraiment déterminants. Le drame s'y joue entre le Capital et le Travail : «*Ces misérables, on les jetait en pâture aux machines, on les parquait ainsi que du bétail dans les corons, les grandes compagnies les absorbaient peu à peu, réglémentant l'esclavage, menaçant d'enrégimenter tous les travailleurs d'une nation, des millions de bras, pour la fortune d'un millier de paresseux*».

Le document sur la grève : Les structures de la société capitaliste conduisaient les prolétaires à une révolte qui annonçait le grand effondrement de la société bourgeoise. Zola étudia sérieusement la question sociale, et on a pu dire qu'il a mis toute sa politique dans "*Germinal*".

D'ailleurs, mettre en scène des mineurs en grève s'imposait car ils étaient à la pointe de la première révolution industrielle : celle du charbon et de l'acier, et avaient beaucoup fait parler d'eux dans les vingt années précédentes où de multiples grèves très dures avaient eu lieu, non seulement dans le Nord mais aussi dans le bassin de la Loire et dans le Midi. Vers 1880, des livres furent publiés sur leurs conditions de vie pénibles.

Les circonstances étaient favorables. Dans les années 1880, la question sociale s'imposait, les idées socialistes commençaient à se répandre, l'Europe était le théâtre d'attentats anarchistes ; en France, le régime se libéralisait donnant, en 1881, le droit de tenir des réunions et, en 1884, celui de former des syndicats. La mine, la grève, la misère, le socialisme, la révolte, tous les éléments du roman étaient dans l'air.

Suivant encore une fois la méthode de travail très rigoureuse que sa formation de journaliste et sa conception du «*roman expérimental*» lui imposaient, il réunit consciencieusement une vaste documentation écrite constituée d'ouvrages théoriques (sur les crises industrielles, sur le socialisme). Il s'est informé de son mieux : l'amas de ses notes (aujourd'hui conservées à la Bibliothèque nationale) en témoigne. Il étudia les grèves du Second Empire, celle de La Ricamarie (Loire) où la troupe avait tiré, le 16 juin 1869, faisant treize morts dont deux femmes ; celle d'Aubin (Aveyron), le 7 octobre de la même année, où il y eut quatorze tués ; celle du Creusot ; celle de Montceau-les-Mines ; celle de Denain en 1880 ; surtout, la grande grève d'Anzin, qui éclata le 19 février 1884 et, pendant cinquante-six jours, immobilisa douze mille mineurs.

Il s'est renseigné dans un ouvrage portant sur les crises économiques ("*La science économique*", 1881) composé par un ami, l'économiste Yves Guyot, qui était aussi l'auteur d'un roman sur la vie des mineurs ("*Scènes de l'enfer social. La famille Pichot*", 1882). Sur les «*crises houillères*» de 1864 et 1878, il lut Ducarre et Burat.

Pendant l'été 1883, il fit la connaissance, à Bénodet, d'Alfred Giard, le député d'extrême gauche de Valenciennes. Alors qu'il n'avait pas choisi a priori le nord de la France pour mener son enquête, qu'il pensait même se rendre dans la région de Saint-Étienne où avaient eu lieu, en 1869, à la fin du Second Empire, de grandes grèves de mineurs durement réprimées par l'armée (à La Ricamarie, et à Aubin, dans l'Aveyron), il reçut, le 21 février 1884, une lettre d'Alfred Giard qui l'invitait à découvrir en sa compagnie «*le pays noir*». Comme l'occasion se présentait ; il la saisit. Le voilà donc quittant Paris par le train et arrivant, le 23 février, à Valenciennes, d'où il se rendit dans le bassin houiller d'Anzin. Au même moment, les mineurs venaient de se mettre en grève. Quelle chance que d'être sur place quand l'événement se produisait ! Cependant, les mineurs étaient méfiants ; Giard dut le présenter comme son secrétaire. Le conflit dura jusqu'au 17 avril : il fut l'un des plus longs et des plus durs du XIXe siècle. Or la Compagnie d'Anzin, fondée au XVIIIe siècle, qui était rapidement devenue la première société industrielle française, comptait parmi les très rares sociétés minières à capitaux non régionaux, mais parisiens ; ce que les mineurs ressentaient vivement, eux qui s'étaient révoltés des années auparavant sur le thème : «*À bas les Parisiens, vivent les Matthieu d'Anzin !*» Or Zola voulait montrer le capital comme un monstre anonyme éloigné des travailleurs.

À la suite de ce voyage, le canevas, le rôle dévolu à Étienne et le sens du roman ont été bouleversés. C'est ainsi qu'Étienne, longtemps conçu comme un meurtrier et l'amant de Catherine, devient le porte-parole de Zola et un héros révolutionnaire.

Fin février-début mars 1884, tel un ethnographe contemporain, Zola fit ce que rien ne remplace. Il resta une semaine dans la région de Valenciennes, visita méthodiquement les installations minières d'Anzin, de Bruay-sur-Escaut et de Denain («*Je veux voir l'enfer*»), en particulier celle d'Anzin. Le moment le plus important de son voyage se situa le 27 février, quand il descendit dans le puits de l'une des mines les plus modernes de l'endroit, la fosse Renard, accompagné de l'ingénieur Dubus ; qu'à cinq cents mètres sous terre, bedonnant et soufflant, il rampa «à quatre pattes» dans les tailles et, taupe hallucinée, retrouva l'univers de ses angoisses. Le directeur de la Compagnie, M. de Forcade, attentif à son bien-être, s'efforça de l'orienter uniquement vers «les galeries sèches» ; et c'est précisément pourquoi il a tenu à ne pas écouter le conseil, découvrant alors cette «pluie» sinistre du dedans de la terre qui «*commence à une certaine profondeur*» et qui, «*d'abord faible, puis augmentant*», devient un «*ruissellement d'averse*». Il a regardé ces forçats enduits d'une poussière noire, «*les yeux et les dents blancs ; quand ils rient, des nègres*» ; par une chaleur de vingt-huit degrés, quelques-uns, pour attaquer de biais la veine de houille, doivent travailler couchés, maniant ainsi le pic ; «*j'en ai vu un tout nu*».

Il alla dans les corons, entra dans les tanières des mineurs. À Denain, on a laissé, exprès, dans l'état où elle était la petite section du quartier populaire qu'il a visitée. On pouvait être sûr, avec lui, qu'il n'omettrait pas de s'informer, chez les mineurs, de ce qui touche à «*la religion*» : «*les prêtres ne vont guère dans les corons ; on va seulement les chercher pour les agonies*»; la messe est à peu près désertée, même des femmes ; il y a pourtant beaucoup d'«*images de piété*», dans les maisons. Il fréquenta les estaminets, en particulier, à Denain, en face des corons Jean-Bart, celui d'Émile Basly, mineur évolué que la compagnie avait chassé, qui s'était mis dans la limonade et avec lequel il parla longuement, qui lui révéla la mécanique de baisse des salaires camouflée par le boisage. Zola s'informa aussi du côté du patronat.

Il consigna ses observations sur un carnet de bord (ces centaines de pages de notes furent conservées sous le titre de «*Mes notes sur Anzin*»). Il prit des photos, esquissa des croquis, emmagasina impressions, images, sensations. À son retour du Nord, deux fois, les 7 et 12 mars 1884, il alla écouter Guesde et Longuet, salle de la Redoute, à des réunions du Parti Ouvrier.

Très ignorant en économie politique, affaire sérieuse qui réclame des compétences qu'il n'avait point, de retour à Paris, il se rendit sous la conduite de Paul Alexis, le 7 mars, à un meeting du parti ouvrier : Jules Guesde et Paul Lafargue, les grands dirigeants socialistes de l'époque, y prirent la parole, ainsi qu'un délégué des grévistes d'Anzin. Il a humblement étudié la doctrine du Parti Ouvrier ; il a lu «*La question ouvrière*» de Leroy-Beaulieu, «*Le socialisme contemporain*» de Laveleye....

Il lut «*La vie souterraine*» de l'ingénieur Simonin (ouvrage richement illustré qui lui fournit, en particulier, les images de la catastrophe finale), le «*Traité pratique des maladies, des accidents et des difformités des houilleurs*» du Dr Boëns-Boisseau (qui lui permit de décrire physiquement ses personnages).

Il remonta jusqu'aux prémisses de l'évolution politique qui a permis l'apparition du mouvement social. Les références à la Révolution de 1789 rappellent que «*la noblesse l'a rendue possible par sa complicité, par son goût des nouveautés philosophiques*» (page 203), que, si le Tiers-État avait alors conquis «*Liberté, Égalité, Fraternité*», en fait, elles n'avaient été accordées qu'aux bourgeois «*qui s'engraissaient depuis 89, la révolution n'ayant fait qu'aggraver les misères*» (page 139). L'abbé Ranvier veut démolir «*la société bourgeoise de 89*» (page 357). Contre les bourgeois ont pourtant encore eu lieu la révolution de 1830 et surtout celle de 1848 qui a établi la Seconde République. Mais 1848 a été «*une année de chien qui les avait laissés nus comme des vers, elle et son homme*», se souvient la Maheude (page 220). La république, à laquelle croit Étienne, a été renversée par le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte qui a établi le Second Empire. Dans «*La fortune des Rougon*», ce coup d'État a été dénoncé comme un crime, car du sang a été versé par cet appétit pour l'or qui va animer cette famille. Dans «*Le ventre de Paris*», «*La curée*», «*Son Excellence Eugène Rougon*», «*L'argent*», on assiste à l'expansion industrielle et financière que connut alors la France (construction du réseau ferré, création de complexes sidérurgiques, urbanisme, investissements considérables de capitaux, constitution de grandes banques, activité fiévreuse des agents de change), à «*la royauté triomphante de l'argent*», à la soumission des classe laborieuses qui ont été, défaits en tant que

force politique, à la démission et à la dépravation de la bourgeoisie : «*Devais-je me taire, pouvais-je laisser dans l'ombre cet éclat de débauche qui éclaire le Second Empire d'un jour suspect de mauvais lieu?*» demanda Zola. Donc, à l'intérieur d'un cadre historique et sociologique (les grèves des mineurs), il développa l'aventure de cette nouvelle catégorie sociale, celle des prolétaires, qui voulait améliorer ses conditions de vie sans pour autant changer d'état, «*cette guerre du travail contre l'argent*» (page 225) qui les broyait. L'empereur a toujours montré un grand souci pour l'économie du pays, a favorisé l'industrialisation, la puissance des patrons, de la bourgeoisie, tandis que les classes laborieuses, défaites en tant que force politique, privées de guide, abandonnées à leur misère, s'enfonçaient dans la déchéance physique et morale et, victimes de l'absence de lois sociales et de la paupérisation, étaient plus pauvres à la fin de l'Empire qu'à son début, ravalées au niveau de «*bêtes humaines*».

Face aux ouvriers, se trouvaient évidemment les bourgeois. Mais qu'ils jouissent paisiblement de leurs revenus, ou qu'ils exercent l'autorité, ils ne sont pas entièrement mauvais, Zola ne traça pas d'eux des caricatures grimaçantes d'exploiteurs. Ils participaient à cet élan que Balzac avait déjà rendu sensible, mais ils le faisaient avec plus d'âpreté et de frénésie. Ils étaient aussi plus exposés aux menaces qui pesaient sur eux et qui tenaient non seulement aux crises économiques et à la montée d'une force neuve, celle du peuple, mais aussi à la corruption de leurs mœurs, à leurs vices. Surtout, existent entre eux des différences qui sont bien montrées, le capitalisme étant formé de différentes composantes, de différentes forces qui sont même en opposition.

On peut distinguer d'abord le petit patron indépendant qu'est Deneulin : «*ingénieur entreprenant*» qui exploite «*la petite concession de Vandame*» (page 80), qui ne gagne «*pas des millions sur ses ouvriers*» (page 286). «*Homme de courage*» (page 285), il s'implique directement au milieu de ses mineurs, «*paternel pour ses hommes*» (page 285), à la fois «*autoritaire*» et «*bonhomme*» (d'où la question de la vraisemblance psychologique de «*sa poigne d'homme amoureux des gouvernements forts*» qui, pourtant «*préféra discuter, parler raison*» (page 286). Il est en difficulté, mais comme le personnage de la pièce de François de Curel, «*Le repas du lion*», rappelle cette nécessité : «*il faut que je vive, moi, d'abord, pour que vous viviez*» (page 286). Il explique «*sa lutte contre Montsou [...] la concurrence sauvage*» (page 287) qui fait que sa «*fortune est compromise*» (page 283), qui «*risquait autre chose que son argent ; il risquait son intelligence, sa santé, sa vie*» (page 287). Face aux manifestants, il répond par «*le droit au travail*» mais constate son impuissance (page 306), sans haine toutefois : «*des brutes sans doute mais des brutes qui ne savaient pas lire et qui crevaient de faim*» (page 313). Il essaya de résister à la grande entreprise mais dut finalement lui vendre sa mine («*il avait signé la vente de sa concession de Vandame à la Compagnie de Montsou. Acculé, égorgé, il s'était soumis aux exigences des régisseurs, leur lâchant enfin cette proie guettée si longtemps*», page 428), restant «*à titre d'ingénieur divisionnaire, résigné à surveiller ainsi, en simple salarié, cette fosse où il avait englouti sa fortune. C'était le glas des petites entreprises personnelles, la disparition prochaine des patrons, mangés un par un par l'ogre sans cesse affamé du capital*». Représentant du capitalisme traditionnel, il est victime de «*la puissance invincible des gros capitaux, si forts dans la bataille, qu'ils s'engraissaient de la défaite en mangeant les cadavres des petits, tombés à leur côté*» (page 363). Aussi, même s'il est «*amoureux des gouvernements forts*» (page 286), a-t-il droit à la sympathie de Zola.

La Compagnie des Mines de Montsou a été conçue par Zola sur le modèle de la réelle Compagnie d'Anzin qui, fondée au XVIII^e siècle, était rapidement devenue la première société industrielle française. Elle existe «*depuis plus d'un siècle*» (page 16). Son histoire est exposée (page 76), Zola parlant avec objectivité du pionnier du capitalisme que fut le baron Desrumaux. Elle est formée de capitaux non régionaux mais parisiens, ce que les mineurs ressentaient vivement, s'étant révoltés au cri de «*À bas les Parisiens !*». C'est la grande entreprise capitaliste dont les maîtres réels sont des actionnaires anonymes qui se partagent «*les deniers de Montsou*» (les actions de la Compagnie) : «*toute la bande des actionnaires entretenus comme des filles*», qui ont nommé quelques administrateurs, la Régie, les régisseurs, qui se trouvent à Paris, dans «*un lointain terrifiant, dans une contrée inaccessible et religieuse, où trônait le dieu inconnu, accroupi au fond de son tabernacle, une*

force qui, de loin, pesait sur les dix mille charbonniers de Montsou. Et, quand le directeur parlait, c'était cette force qu'il avait derrière lui, cachée et rendant des oracles.»

Les seuls des actionnaires à ne pas être anonymes sont les Grégoire, dont *«la fortune, quarante mille francs de rente, était tout entière dans une action des mines de Montsou»* (page 76). Leurs millions sont nés des *«cinquante mille francs d'économies»* (page 77) placés par l'arrière-grand-père dans l'achat d'un *«denier de Montsou»* qui a centuplé de valeur en un siècle (page 77). Grâce au travail de troupeaux d'esclaves, ces rentiers mènent à la Piolaine une vie douillette et inconsciemment égoïste : ces monstres se croient charitables (90), *«font la part des pauvres»* (page 203), avec *«leurs braves mineurs, dont la résignation les nourrissait depuis un siècle»* ; mais ils sont *«étonnés qu'il n'y eût pas de loi pour interdire aux ouvriers de quitter leur travail»* (page 215). D'ailleurs, *«M. Grégoire se disait libéral ; et il regrettait Louis-Philippe.»* (page 203). Deneulin leur assène : *«L'argent que vous gagnent les autres est celui dont on engraisse le plus sûrement»* (page 81). Grégoire ne comprend pas que *«ces mineurs pouvaient leur en vouloir parce qu'il vivait en brave homme de leur travail»*.

L'inconscience des bourgeois, qui apparaît lorsque la Maheude demande la charité aux Grégoire, lorsque d'autres visitent le coron, considérant les ouvriers comme des *«phénomènes»* (pages 104-105), surtout au moment de la grève où ils *«organisaient des excursions à la mine dévastée»* (page 464), est poussée à l'extrême chez Mme Hennebeau qui s'indigne : *«Ces sales ouvriers ont encore choisi un jour où j'ai du monde»*, tandis que l'arrivée des gendarmes dans Montsou affamé et révolté est suivie de celle de la voiture du pâtissier qui vient lui livrer ses vol-au-vent.

La Compagnie est représentée à Montsou par un cadre supérieur, le directeur qu'est Hennebeau qui *«avait eu les commencements difficiles d'un garçon pauvre, jeté orphelin sur le pavé de Paris»*, était devenu ingénieur, avait épousé *«par un coup de fortune» «la fille d'un riche filateur d'Arras»* (page 193). Devenu administrateur, il est *«un homme de discipline, dur, sans être mauvais pourtant»* : aux protestations des employés, il répond qu'il n'agit pas ainsi par méchanceté, qu'il est lui-même soumis aux contraintes s'exerçant sur la firme, qu'il est lui-même salarié, *«simple instrument d'autorité»* : *«On me donne des ordres, et mon seul rôle est de veiller à leur bonne exécution»* (page 213). Il présente la Compagnie comme *«une providence pour ses hommes»* (page 211), invoque *«les risques énormes que les capitaux courent dans l'industrie»* (page 212), affirme que *«La Compagnie n'est pas la maîtresse du salaire, elle obéit à la concurrence, sous peine de ruine. Prenez-vous-en aux faits, non à elle»*. Mais, passant à la rigueur militaire, il médite une réaction énergique contre les grévistes (page 326).

Il est vrai que la lutte économique règne aussi au sein du capitalisme. La Compagnie est elle-même soumise à la loi de l'offre et de la demande (page 199), à la concurrence qui est internationale comme l'indiquent ces phrases prophétiques : *«Si l'on songe que, dans notre monde actuel, tout est lié à l'économie internationale»* (page 200) - *«Tout se tient, une secousse lointaine suffit à ébranler le monde»*. Le manque de charbon ruine d'autres industries et le capital est lui aussi victime de la grève : *«dans la lutte engagée, la mine souffrait plus encore que les mineurs...tandis que le travail crevait de faim, le capital se détruisait»* (page 245). Et se crée une spirale : *«La grève des charbonniers de Montsou, née de la crise industrielle qui empirait depuis deux ans, l'avait accrue en précipitant la débâcle»* (page 361).

Ainsi, des difficultés économiques survinrent. Ce fut la crise de 1866-1867 dont la mention revient comme un refrain : *«la crise industrielle qui s'aggravait»* (page 168) - *«la crise industrielle qui s'aggravait depuis dix-huit mois»* (page 199) - *«la crise industrielle qui empirait depuis deux ans»* (page 361). *«Devant la réduction croissante des demandes»* (page 199), la Compagnie est en surproduction depuis deux ans et cherche donc à provoquer la grève pour *«se débarrasser de son stock»* et réduire ses frais généraux : abaissement du prix de revient (page 199). Les employés subissent donc les conséquences de l'essor d'une force abstraite : celle du capitalisme.

En cas de crise, les mineurs sont nécessairement sacrifiés à la logique du profit, comme les réflexions de Deneulin en témoignent nettement : *«Le pire, dit-il entre poire et fromage, au milieu de ses pairs et amis, est que, pour abaisser le prix de revient, il faudrait logiquement produire davantage ; autrement, la baisse se porte sur les salaires et l'ouvrier a raison de dire qu'il paie les pots cassés»*.

En fait, en temps de crise, il ne s'agit pas de produire plus mais moins, de réduire les dépenses. D'où les baisses de prix par berline de charbon extraite, qui vont contribuer à faire baisser la productivité, le boisage «*payé à part*» (page 174), condition plus draconienne encore, étant une pure et simple provocation. Ce ne sont pas là des inventions du romancier puisque les travaux historiques sur les charbonnages du Nord au XIXe siècle en retrouvent les mécanismes. Plus radicalement encore, ils sont, comme le montre Souvarine, soumis à une «*loi d'airain*» qui ne leur accorde que «*la plus petite somme indispensable, juste nécessaire pour que les ouvriers mangent du pain sec et fabriquent des enfants.. S'ils tombe trop bas, les ouvriers crèvent, et la demande de nouveaux hommes le fait remonter. S'il monte trop haut, l'offre trop grande le fait baisser... C'est l'équilibre des ventres vides, la condamnation perpétuelle au bagne de la faim.*» (page 140), la loi de Ricardo qui veut qu'ils ne reçoivent que le salaire minimum qui leur permette de subsister, d'avoir assez de force pour continuer à travailler et à se reproduire, la loi appliquée dans les camps de concentration nazis.

Les mineurs ne peuvent donc pas s'en sortir car ils sont payés selon le nombre de berlines, c'est-à-dire en fonction du charbon arraché (d'où la tendance à négliger le boisage, qui n'est pas payé, et cela au détriment de la sécurité). Les salaires, déjà dérisoires, sont encore diminués, et il n'y a pas du tout de protection en cas d'accident ou de maladie. D'où la misère, la faim qui dominent tout le livre, l'obsession de la nourriture étant présente à de nombreux moments cruciaux de l'action : le cri «*Du pain ! du pain ! du pain !*» revient tout au long du chapitre IV de la cinquième partie, résumant à lui seul les raisons du comportement des mineurs qui ne veulent pas d'une révolution, le cri dominant d'ailleurs «*La Marseillaise*». La Compagnie attend que la grève «*pourrisse*» sur place, sachant bien que la faim mettra les ouvriers à sa merci.

L'absence de lois sociales a permis la toute-puissance du capitalisme, le développement du machinisme : «*Les grandes Compagnies, avec leur machines, écrasaient tout et l'on n'avait même plus contre eux les garanties de l'ancien temps, lorsque les gens du même métier, réunis en corps, savaient se défendre*» (page 162) et l'accroissement du prolétariat. Zola voyait déjà l'aspect apocalyptique de l'industrialisation et, pour lui, il fallait détruire ce système, le «*Dieu Capital*» anonyme, sans âme et sans visage, qui dévore, sans les voir, les multitudes vouées à son «*assouvissement*».

Face au capitalisme, peut-on se contenter d'un simple changement de régime politique, d'un passage à la république (page 404) et, en particulier, à «*la sociale*», c'est-à-dire la république socialiste que revendiquent les mineurs (page 341)? Non : les quelques républicains que Zola met en scène (Négre, page 202) sont des idéalistes dépourvus de formation sérieuse, des charlatans (comme Lantier), des ivrognes rêvant d'universelle ripaille. Ce qu'il faut, c'est que les ouvriers s'unissent pour pouvoir lutter, c'est qu'un mouvement ouvrier s'organise. Il est né mais il n'est pas unifié. Cependant, pour la destruction du système capitaliste, pour l'instauration de l'équité, Zola ne saurait quel est le chemin à prendre ; il se persuadait que ce n'était pas son rôle de rechercher les voies et les moyens du grand changement nécessaire. Il rappela qu'autrefois, les travailleurs étaient protégés par le corporatisme, évoqua «*les garanties de l'ancien temps, lorsque les gens du même métier [...] savaient se défendre*» (page 162).

Mais il reste que le conflit social conduisait à des grèves, comme celle d'Anzin. Aussi a-t-il fait de la grève de Montsou le résumé des conflits ouvriers qui avaient éclaté en France de 1869 à 1884 et qui furent réprimés odieusement grâce à la collusion de la bourgeoisie et de l'armée qui tire au nom du droit sacré de la propriété et de l'ordre (pages 364-365), la lâcheté de la population persuadant le régime qu'il peut frapper, se transforme en une lutte légitime, promesse d'un avenir plus juste.

Sous le Second Empire encore plus que sous aucun régime, le capitalisme exploiteur pouvait compter sur l'appui de l'armée : «*dragons et gendarmes*» (page 303) ; «*lignards*» (page 405), c'est-à-dire les soldats de ligne aux «*pantalons rouges*» (page 406). Depuis que la conscription avait été instituée, l'armée était formée de jeunes hommes du peuple. Étienne songeait à ces «*soldats pris dans le peuple et qu'on armait contre le peuple. Comme le triomphe de la révolution serait devenu facile si l'armée s'était brusquement déclarée pour elle !*» (page 364) ; il se disait : «*Quelle abominable chose,*

de se tuer entre pauvres diables, pour les riches !» (page 396) ; «il leur rappelait qu'ils étaient du peuple, eux aussi, ils devaient être avec le peuple, contre les exploiters de la misère» (page 406). Pour que le système s'effondre, «il suffisait que l'ouvrier, le paysan, dans les casernes, se souvînt de son origine.» Cependant, Zola, s'il est antimilitariste, montre tout de même que l'officier qui doit commander le feu contre les grévistes est ravagé par l'acte qu'il lui faut accomplir.

La grève de Montsou aboutit donc à une fusillade contre les grévistes. Elle s'est terminée dans la boue, les larmes et le sang. Mais la volonté d'expansion économique pourrait être compromise par les événements qui surviennent au Voreux : «L'Empire qui était si fier de cette fièvre chaude de l'industrie» (page 200) allait être «atteint en pleine chair par ces quelques balles» - «Paris n'oublierait pas les coups de feu du Voreux, le sang de l'empire coulerait par cette blessure inguérissable» (page 501). Cependant, il «affectait le calme de la toute-puissance, sans se rendre compte lui-même de la gravité de sa blessure» (page 417).

Il fit de quelques personnages les représentants de différentes conceptions de la protestation contre la situation sociale :

L'abbé Ranvier (page 357), le nouveau curé, est un idéaliste. Il est «maigre aux yeux de braise rouge» (page 357), tandis que le curé précédent, l'abbé Joire, était un «homme gras et doux, désireux de vivre en paix avec tout le monde» (page 253), avait «des délicatesses de gros chat, bien nourri [...] affectait de ne s'occuper de rien, pour ne fâcher ni les ouvriers ni les patrons» (page 90). À la stupeur indignée des gens de bien, l'abbé Ranvier prend le parti des misérables. C'est un socialiste évangélique : «en chef de bande, en révolutionnaire de l'Évangile», il prend «la défense des abominables brigands en train de déshonorer la région» (page 357), il «démolissait la société bourgeoise de 89», il «racolait des hommes de bonne volonté» (page 372), avec «sa voix fiévreuse de sectaire [...] il exploitait la grève [...] avec l'ardeur d'un missionnaire qui prêche des sauvages pour la gloire de sa religion. Il disait que l'Église était avec les pauvres [...] les riches avaient pris la place de Dieu, en étaient arrivés à gouverner sans Dieu [...] les ouvriers devaient s'en remettre tout de suite aux mains des prêtres [...] La délivrance viendrait des prêtres de campagne» (page 373). Il «appelle sur les assassins la colère de Dieu [...] annonce l'ère de justice, la prochaine extermination de la bourgeoisie par le feu du ciel» (page 415). Il est déplacé par l'évêque (page 428). Ce prêtre était l'annonciateur de ceux qui, naguère, étaient les prêtres-ouvriers, de ceux qui, aujourd'hui, en Amérique latine prêchent la théologie de la libération. Mais, malgré l'évidente sincérité qu'il lui prête, Zola ne peut s'empêcher d'éprouver la même défiance que la Maheude à l'égard des «soutanes».

Rasseneur, «un ancien haleur que la Compagnie avait congédié depuis trois ans à la suite d'une grève», est devenu «le chef des mécontents» (page 68), grâce à sa «facilité de parole, à sa bonhomie» (page 237), à «son éloquence facile, d'une douceur apaisante d'eau tiède» (page 426). Il est scandalisé par la condition des ouvriers qui fut la sienne auparavant : «ça ne pouvait pas continuer ainsi [...] La misère était trop grande» (page 69). Mais sa «nature d'homme raisonnable et patient» (page 229), «pratique et d'un bon sens d'homme établi» (page 139), l'amène à n'«exiger que les réformes possibles» (page 229), à demander «seulement le possible aux patrons, sans exiger, comme tant d'autres, des choses trop dures à obtenir» (page 70), à n'avoir que des «revendications pratiques» (page 160), des «revendications raisonnables» (page 170). Mais, à cause d'Étienne, il outrait «ce système du progrès possible», prônait «la participation aux bénéfiques» (page 237). Même si, aux yeux d'Hennebeau, c'est un socialiste, il est plutôt, selon l'expression de Zola, un «possibiliste» (on dirait aujourd'hui un «réformiste») pour qui «Le mieux est de s'entendre. Une bêtise, cette grève». Il est contre un syndicalisme national et surtout contre l'Internationale : «Je trouve que nous devons faire nos affaires nous-mêmes, sans nous adresser aux étrangers [...] La politique, le gouvernement, tout ça, je m'en fous ! Ce que je désire, c'est que le mineur soit mieux traité.» (page 228) - «Vous allez rendre le sort de l'ouvrier encore plus misérable [...] Est-ce que ce n'était pas stupide de croire qu'on pouvait d'un coup changer le monde, mettre les ouvriers à la place des patrons, partager l'argent comme on partage une pomme? Il faudrait des mille ans et des mille ans pour ça se réalisât peut-être. Alors qu'on lui fichât la paix avec les miracles ! Le parti le plus sage, quand on ne voulait pas se

casser le nez, c'était de marcher droit, d'exiger les réformes possibles, d'améliorer enfin le sort des travailleurs dans toutes les occasions. Ainsi, lui se faisait fort, s'il s'en occupait, d'amener la Compagnie à des conditions meilleures ; au lieu que, va te faire fiche ! on y crèverait tous, en s'obstinant» (page 229). «*Sans se prononcer pour la soumission, il amollissait les courages.*» (page 237). Il revient encore sur «*l'impossibilité de changer le monde à coups de lois, la nécessité de laisser à l'évolution sociale le temps de s'accomplir*» (page 275). «*Idole renversée dont la vue seule fâchait ses anciens fidèles*» (page 275), il cherche à «*reconquérir son autorité ancienne*» (page 270). Il se moque de l'extrémisme d'Étienne et de ses conséquences : «*Maintenant, vous pouvez réclamer du pain, c'est du plomb qu'on vous donnera*» (page 340). Il va jusqu'à «*applaudir à la facile victoire des sabres*» (page 354). Il sait que la grève sera vaincue et craint que la défaite ne porte le prolétariat vers l'Internationale. Par contre, il accueille Étienne lorsque tout le monde le rejette, non sans lui faire la leçon : «*Jamais la violence n'a réussi, on ne peut pas refaire le monde en un jour*» (page 426).

Pluchart est, lui aussi, un ancien ouvrier devenu homme politique, et ainsi bourgeois, d'où le mépris de Zola qui le caricature : «*mince, bellâtre, la tête carrée et trop grosse, ayant sous sa redingote de drap noir l'endimanchement d'un ouvrier cossu*» (page 235) - «*il a une éloquence qui tenait du prône, une façon religieuse de laisser tomber la fin des phrases dont le ronflement monotone finissait par convaincre*» (page 238) - «*il mugissait, son haleine effarait les fleurs de papier peint*» (page 239). Il est ce qu'Étienne pourrait devenir. Il a le même paternalisme qu'Hennebeau : l'Internationale, à laquelle il fait adhérer les mineurs, est présentée «*comme une providence*» (page 239). Il est, en effet, le commis-voyageur de l'Association Internationale des travailleurs, dont Karl Marx a rédigé le manifeste : «*l'idée de Karl Marx : le capital était le résultat de la spoliation, le travail avait le devoir et le droit de reconquérir cette richesse volée*» (page 230), qui est effectivement née à Londres, le 28 septembre 1864 (ses statuts, qu'il lit, n'ayant, cependant, été diffusés en France qu'à partir de 1866) : «*les grévistes se jetteraient alors dans l'Association des travailleurs, pour que leurs frères de tous les pays leur vinssent en aide*» (page 171) ; elle doit être «*la grande armée des travailleurs décidés à mourir les uns pour les autres plutôt que de rester les esclaves de la société capitaliste*». Selon Rasseneur, elle connaîtrait déjà son déclin à cause de «*la bataille intérieure des vanités et des ambitions*», la lutte entre «*anarchistes et évolutionnistes*» (page 381). En fait, dans les seize feuillets où Zola a résumé «*la quintessence du socialisme*», un seul concerne Marx : il n'a donc pas vraiment assimilé le socialisme scientifique, et il ironise : «*Jamais religion naissante n'avait fait tant de fidèles*» (page 239).

Étienne est le porte-parole de Zola et de ce qu'il connaît du socialisme à l'époque. Pourtant, d'une façon quelque ambiguë, il se moque de son personnage comme s'il se moquait de lui-même : «*Toute une prédisposition de révolte le jetait à la lutte du travail contre le capital, dans les illusions premières de son ignorance*» (page 138). Le jeune homme, «*dévoré surtout du besoin de savoir*» (page 141), acquiert d'abord une instruction dont il célèbre les bienfaits et qui, si elle était gratuite, serait un moyen d'émancipation : «*tout péterait un jour, grâce à l'instruction*» (page 162). Ingurgitant avec une rapidité invraisemblable une énorme quantité de connaissances et d'idées, il fait son éducation socialiste, mais récite souvent une leçon plus ou moins bien assimilée. Il envisage d'abord une «*caisse de prévoyance*» qui deviendrait «*à l'occasion une caisse de résistance*» (page 139), «*une association mutuelle de secours*» (pages 147, 149), et il la crée (page 166). Quand «*la grève fut décidée*» (page 179), il a «*l'idée d'exploiter la grève pour gagner à l'Internationale les mineurs*» (page 219), l'Association Internationale des travailleurs de Karl Marx. Il exprime «*sa foi, ouvrant l'avenir enchanté de son rêve social*» (page 163), son espoir en la révolution, en la justice sociale : «*à chacun suivant son mérite, et à chaque mérite suivant ses oeuvres*» (page 164). «*Ce rêve s'élargissait, s'embellissait, d'autant plus séducteur, qu'il montait plus haut dans l'impossible.*» (page 164) Il ébauche un système mais l'explique mal : «*Au sommet, restait debout l'idée de Karl Marx : le capital était le résultat de la spoliation, le travail avait le devoir et le droit de reconquérir cette richesse volée. Dans la pratique, il s'était d'abord, avec Proudhon, laissé prendre par la chimère du crédit mutuel, d'une vaste banque d'échange, qui supprimerait les intermédiaires ; puis les sociétés coopératives de Lasalle, dotées par l'État, transformant peu à peu la Terre en une seule ville industrielle, l'avaient*

passionné jusqu'au jour où le dégoût lui en était venu devant la difficulté du contrôle ; et il en arrivait depuis peu au collectivisme, il demandait que tous les instruments du travail fussent rendus à la collectivité. Mais cela demeurait vague, il ne savait comment réaliser ce nouveau rêve, empêché encore par les scrupules de sa sensibilité et de sa raison, n'osant risquer les affirmations absolues des sectaires» (page 230). Il est considéré comme un chef (page 218). Au Plan-des-Dames, prenant d'abord «le ton froid d'un simple mandataire du peuple qui rend des comptes, affectant l'éloquence scientifique : des faits, rien que des faits», pour faire accepter l'Internationale, puis, «d'une voix changée», devenant «l'apôtre apportant la vérité» (page 271), «il rencontrait des images d'une énergie familière qui empoignaient son auditoire», il s'exaltait pour délivrer solennellement son message collectiviste qui est l'appropriation des biens de production par les prolétaires : «La mine doit être au mineur» (page 272) ; «le peuple des mineurs n'avait donc qu'à reconquérir son bien, il faut attribuer les instruments de travail à la collectivité, réformer le salariat» (page 273).

Ce collectiviste «encore humanitaire» (page 273) devient un collectiviste autoritaire qui voudrait une refonte totale de la société et de la famille : «Rien ne devenait plus facile que la réalisation de ce monde nouveau : il avait tout prévu, il en parlait comme d'une machine qu'il monterait en deux heures, et ni le feu, ni le sang ne lui coûtaient». (page 274). Il oppose aux «ventres de la Régie, qui suaient l'argent», aux «actionnaires entretenus comme des filles», «les maladies des mineurs [...] qu'on parquait ainsi que du bétail [...] Le travail demanderait des comptes au capital, à ce dieu impersonnel, inconnu de l'ouvrier, accroupi quelque part, dans le mystère de son tabernacle» (page 277). Il lance même l'idée de la grève générale : «Le grand coup, ce serait que le travail s'arrêtât dans le pays entier» (page 279). Elle lui est apparue comme l'unique arme des charbonniers contre les bas salaires, la faim et la souffrance, comme le nécessaire sursaut de révolte contre l'injustice capitaliste. «Ces misérables, on les jetait en pâture aux machines, on les parquait ainsi que du bétail dans les corons, les grandes compagnies les absorbaient peu à peu, réglémentant l'esclavage, menaçant d'enrégimenter tous les travailleurs d'une nation, des millions de bras, pour la fortune d'un millier de paresseux».

Mais son collectivisme n'est pas assuré et Zola le fait tendre plutôt vers l'anarchisme, des idées de Bakounine étant greffées sur celles de Marx. «Il fallait agir révolutionnairement, en sauvages, puisqu'on les traquait comme des loups» (page 270). De «l'attribution des instruments de travail à la collectivité», il passe à «la destruction de l'État» (page 273). Il imagine que «la sainte et salutaire ignorance devait être le bain où se retremperaient les hommes» (page 275). «Il espère que le jour se lèverait sur l'extermination du vieux monde» (page 361).

Plus tard, de la «lecture mal comprise» de Darwin, «il se faisait une idée révolutionnaire du combat pour l'existence, les maigres mangeant les gras, le peuple fort dévorant la blême bourgeoisie» (page 430). «Darwin avait-il donc raison, le monde ne serait-il qu'une bataille, les forts mangeant les faibles, pour la beauté et la continuité de l'espèce?» (page 500). Il mêle donc à l'idée de la lutte des classes de Marx celle de la lutte pour la vie de Darwin, alors que Souvarine est hostile à «cet apôtre de l'inégalité scientifique» (page 430).

Zola le juge dédaigneusement : «Toute une prédisposition de révolte le jetait à la lutte du travail contre le capital, dans les illusions premières de son ignorance, illusions de néophyte, rêve religieux d'une pitié où la justice allait régner bientôt entre les hommes devenus frères» et il fait dire au même Étienne, caché dans le terrier de Jeanlin, se nourrissant des «rapines» du gamin : «Voilà qu'il vivait de vols ! Malgré ses théories communistes, les vieux scrupules d'éducation se soulevaient».

Son itinéraire philosophique est donc sinueux, d'autant plus qu'il se laisse très vite emporter par sa tendance au mysticisme et que le lyrisme remplace chez lui la réflexion et l'argumentation : au Plan-des-Dames, il apparaît comme un chef mystique plutôt que comme un leader syndical ou politique ; ses visions sont belles et exaltantes mais chimériques.

À la fin, cependant, il est devenu un «soldat raisonneur de la révolution», qui pensait que ce qui allait triompher, c'était «la légalité» des syndicats où l'on «trouverait des millions de travailleurs en face de quelques milliers de fainéants» (page 502). Le livre se termine par l'évocation de la solidarité des «camarades» (page 502) unis dans un travail de sape contre une société capitaliste vouée à la ruine et à l'éclatement : «Le mineur n'était plus l'ignorant, la brute écrasée dans les entrailles du sol. Une armée poussait des profondeurs des fosses, une moisson de citoyens dont la semence ferait éclater

la terre, un jour de grand soleil». Cependant, il ne faut pas supprimer tel patron, tel chef, mais détruire le système capitaliste, le «*Dieu Capital*» anonyme, qui dévore sans les voir les multitudes vouées à son assouvissement, Et, pour cela, il faut s'organiser.

Au réformisme de Raseneur et au collectivisme d'Étienne, s'oppose le nihilisme de Souvarine, personnage dont Zola avait besoin pour l'apocalypse finale, mais dont il a fait le nihiliste russe type, alors que ces extrémistes ne se manifestèrent pas avant 1870. «*Dernier-né d'une famille noble de Toula*», «*à Saint-Petersbourg, où il faisait sa médecine, la passion socialiste qui emportait alors toute la jeunesse russe l'avait décidé à apprendre un métier manuel, celui de mécanicien, pour se mêler au peuple*» (page 136), il a commis un «*attentat manqué contre la vie de l'Empereur*». Ses actes sont encore rapidement résumés : «*des mines chargées sous les palais du tzar, des chefs de la police abattus à coups de couteau ainsi que des sangliers, une maîtresse à lui, la seule femme qu'il eût aimée, pendue*» (page 234) - «*ce n'est pas le train impérial, c'est un train de voyageurs qui a sauté*» (page 431) - «*Ma femme là-bas, en Russie [...] pendue, à Moscou*» (page 431) - «*sa maîtresse pendue, ce dernier lien de sa chair coupé, qui l'avait rendu libre de la la vie des autres et de la sienne*» (page 383). Libre de toute attache, il en est venu à un «*détachement stoïque des autres et de lui-même*» (page 431) : «*rien, ni parents, ni femme, ni ami ! rien qui fasse trembler la main, le jour où il faudra prendre la vie des autres ou donner la sienne !*» (page 432).

Zola fait de lui un portrait assez conventionnel par la contradiction qu'il veut établir entre le physique et le moral : «*Il devait avoir une trentaine d'années, mince, blond, avec une figure fine, encadrée de grands cheveux et d'une barbe légère. Ses dents blanches et pointues, sa bouche et son nez minces, le rose de son teint, lui donnaient un air de fille, un air de douceur entêtée, que le reflet gris de ses yeux d'acier ensauvageait par éclairs*» (page 136). Mais «*ses yeux rêveurs s'ensauvageaient parfois d'une clarté rouge*» (page 233) - «*sa face blonde de fille, au nez mince, aux petites dents pointues, s'ensauvageait dans une rêverie mystique où passaient des visions sanglantes*» (page 382).

«*Réfugié politique*» (page 136) en France, il est, comme Étienne, un «*survenant*». Ils ont la même délicatesse physique, mais le Russe, poursuivi par son lourd passé qui lui a fait perdre toute pitié, est un solitaire, tandis que le Français, plus jeune, s'intègre au coron et vit un amour.

À Montsou, Souvarine prône des «*violences destructives*» (page 160). Raidi dans son rôle d'apôtre, il est inquiétant par «*son mépris habituel*» (page 172), son intelligence («*Lui seul avait l'intelligence assez déliée pour analyser la situation*», page 170), sa clairvoyance («*il avait le mépris des beaux parleurs, des gaillards qui entrent dans la politique comme on entre au barreau pour y gagner des rentes, à coups de phrases*»), son imperturbabilité («*la tranquille certitude d'un homme endormi, rêvant le long des gouttières*» (page 430). Avec «*l'écrasant mépris de l'homme prêt à donner sa vie, obscurément, sans même en tirer l'éclat du martyr*» (page 231), mais peut-être aussi celui de l'aristocrate, il voit un fond bourgeois aux ouvriers français : «*C'est votre idée à vous tous, les ouvriers français, déterrer un trésor, pour le manger seul ensuite dans un coin d'égoïsme et de fainéantise [...] Jamais vous ne serez dignes du bonheur tant que vous aurez quelque chose à vous et que votre haine des bourgeois viendra uniquement de votre besoin enragé d'être des bourgeois à leur place*» (pages 383-384). De socialiste (page 136), il est devenu un disciple de «*Bakounine l'exterminateur*» (page 233) : il lit «*Ni Dieu ni maître*», organe de la fédération communiste-anarchiste ; il partage son «*culte de la destruction [...] Tout détruire... Plus de nations, plus de gouvernements, plus de propriété, plus de Dieu ni de culte [...] la commune primitive et sans forme*» (page 233) - «*Votre Karl Marx en est encore à vouloir laisser agir les forces naturelles [...] Fichez-moi donc la paix avec votre évolution ! Allumez le feu aux quatre coins des villes, fauchez les peuples, rasez tout, et, quand il ne restera plus rien de ce monde pourri, peut-être en repoussera-t-il un meilleur*» (page 138) - «*Il faut tout détruire ou la faim repoussera. Oui ! l'anarchie, plus rien, la terre lavée par le sang, purifiée par l'incendie ! On verra ensuite.*» (page 140) - «*Commencez donc par me faire sauter ce baignoire où vous crevez tous !*» (page 172) - «*Oh ! du sang, qu'est-ce que ça fait ? la terre en a besoin.*» (page 232) - «*Tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et entravent la marche de la révolution.*» (page 234) - «*raser la vieille humanité comme une moisson mûre*» (page 383) - «*si la justice n'était pas possible avec l'homme, il fallait que l'homme disparût.*» (page 430). Il est hostile à Darwin, «*cet apôtre de l'inégalité scientifique*» (page 430). Il veut «*anéantir la race des*

jouisseurs» (page 384), «avec une de ces colères religieuses qui exterminent les peuples» (page 384) mais «souriant du mépris goguenard dont il enveloppait les hommes et les choses» (page 404), «l'écrasant mépris de l'homme prêt à donner sa vie, obscurément, sans même en tirer l'éclat du martyr» . «Si la justice n'est pas possible avec l'homme, il fallait que l'homme disparût». Il pense que «dix gaillards résolus faisaient plus de besogne qu'une foule» (page 305). Aussi, «absorbé peu à peu dans une idée fixe, dont le clou d'acier semblait luire au fond de ses yeux pâles» (page 404), passe-t-il méthodiquement à l'acte, sabotant le cuvelage «avec l'adresse et le sang-froid d'un bon ouvrier qui a longtemps médité sur sa besogne» (page 434), cette «besogne d'une témérité folle» étant accomplie «dans un tranquille mépris de la mort» (page 435). Mais il s'anime, traversé par une «fureur de destruction» (page 436), «une férocité, comme s'il eût joué du couteau dans la peau d'un être vivant, qu'il exérait. Il la tuerait, à la fin, cette bête mauvaise du Voreux, à la gueule toujours ouverte, qui avait englouti tant de chair humaine» (page 436). Son méfait accompli, la ruine constatée, «il s'éloigna sans un regard en arrière... il allait, à l'inconnu... à l'extermination, partout où il y aurait de la dynamite [alors qu'elle n'a été inventée qu'en 1868, soit un an après l'action de la fin de ce chapitre] pour faire sauter les villes et les hommes» (pages 455-456).

“*Germinal*” donne donc un tableau très complet et très fouillé d'un coin de la société française sous le Second Empire, du monde des mineurs, de la lutte des travailleurs contre le Capital. On constate cependant qu'il n'avait à cette époque qu'une connaissance parcellaire du socialisme. Il n'y voyait que «des élucubrations de songe-creux, de cerveaux échauffés par le malheur», d'où ses moqueries à l'égard d'Étienne auquel il souffle un exposé des théories socialistes, en les ridiculisant. Il ne croyait pas que le socialisme puisse imaginer plus merveilleux progrès que «le retour à la commune primitive». Il posa bien, lui qu'on a précisément qualifié de sectaire et d'utopiste, le grand problème de toutes les révolutions : celui du réalisme des moyens d'action. Il découvrit intuitivement le rôle révolutionnaire de la violence, le livre étant marqué (pages 334-335) par l'allusion au «*Grand Soir*» de la révolution sociale. Mais, quand elle surviendra, il ne comprendra rien à la Commune de 1870.

Intérêt psychologique

D'une part, écrivain soumis au naturalisme, qui réduit la psychologie au physiologique et, en particulier, à l'hérédité ; d'autre part, écrivain social pour qui la classe sociale, l'habitat, devaient donner des explications suffisantes, qui s'intéressait à la foule, dont il fut un incomparable évocateur, à laquelle il donna une âme collective, la plupart des romans des “*Rougon-Macquart*” étant des histoires de groupes, qui montrent des êtres traversés par de grandes forces qui agissent en eux et les dépassent, Zola semblait devoir n'avoir qu'une psychologie assez courte. Henri Guillemin signala sarcastiquement qu'«il est bien entendu, chez les romanciers et critiques de bon ton, que ses héros ne sont que des marionnettes». Cependant, s'il a peu de goût pour «peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée» (critique que Voltaire fit à Marivaux), ses personnages, même marginaux, ne sont jamais des caricatures car il refusait le grossissement des héros qu'il reprochait à Balzac. Ce sont des êtres de chair qui ont de la densité, qui ont leur mouvement propre, leur profond itinéraire. Même s'ils sont souvent symboliques, s'ils représentent des idées, il évita le piège du manichéisme. De fortes individualités se détachent, la plus importante, celle d'Étienne, présentant même une évolution intéressante.

On a même pu lui reprocher d'accorder trop d'importance à cette chair. Le naturalisme imposait la réduction des personnages à leur physique, à leur physiologie. Ainsi, Zola fit une excellente observation des réactions physiologiques à la fatigue, en particulier chez Catherine : «D'abord, elle avait éprouvé à la peau des picotements légers. Maintenant, elle perdait la sensation du fer et du bois, sous les pieds et dans les mains. Une douleur vague, peu à peu cuisante, lui chauffait les muscles. Et, dans l'étourdissement qui l'envahissait [...] un vertige [...] la nausée» (page 301). Les femmes des mineurs, s'attaquant au cadavre de Maigrat, «se précipitaient, prises de l'ivresse du sang» (page 351). La folie meurtrière d'Étienne est comparée à «l'excitation sanguine d'une muqueuse qui détermine un violent accès de toux» (page 481). Il soumet ses personnages à leurs instincts, évoquant «le tremblement délicieux de l'instinct» (page 122), «la ruée des instincts», «cet instinct

débridé de la défense personnelle» (page 411), «la monstruosité des grandes débauches et des grands crimes» (page 450).

Le premier de ces instincts est sexuel. Zola avait écrit en 1868 : «Les caractères de nos personnages sont déterminés par leurs organes génitaux» et il fit une grande place à la sexualité dans «Les Rougon-Macquart». Mais il n'y avait pas là, de sa part, complaisance et complicité. Il était quelqu'un que la sexualité inquiétait, gênait, terrifiait. Il croyait y discerner la présence menaçante du Mal. Aussi, lui qui était descendu dans la mine pour parler des mineurs, qui était monté sur une locomotive pour parler des mécaniciens, a peu couché pour parler de l'amour, a été peu «*expérimental*» dans ce domaine !

Les mineurs sont montrés en proie à la frénésie sexuelle, à la ruée des instincts. Autour de Montsou, les bois, les prés, aux beaux jours, fourmillent d'accouplements. Les filles s'offrent à la joie des mâles, aux secousses ardentes du plaisir. Pour une Catherine, que de Mouquettes ! Les parents ferment les yeux ; ils se souviennent avoir fait de même.

Il n'a pas manqué de donner des détails crus sur Catherine, sur sa puberté. Le travail la faisait ressembler à une bête : elle était «*ainsi qu'une de ces bêtes naines qui travaillent dans les cirques*» (page 44) - «*nue maintenant, pitoyable, ravalée au trot de la femelle quête sa vie par la boue des chemins, elle besognait, la croupe barbouillée de suie, avec de la crotte jusqu'au ventre, ainsi qu'une jument de fiacre*» (pages 294-295).

Il a dépeint «*le coup de bestialité qui soufflait dans la fosse, le désir subit du mâle lorsqu'un mineur rencontrait une de ces filles à quatre pattes, les reins en l'air, crevant de ses hanches sa culotte de garçon*» (page 45). Avec un côté vaudevillesque sinon burlesque, il s'est attardé sur la promiscuité dans le coron, sur la «*goïnfrerie des amours libres*» (page 256) ou sur les réactions inattendues et choquantes de la Mouquette «*montrant l'éloquence de son derrière*» (Dezalay). Avec une vigueur épique, il a imaginé «*le grand rut*» où «*les pauvres, en une nuit, efflanqueraient les femmes*» (pages 334-335). Mais l'amour physique, presque simplement animal, presque partout présent, est vécu comme la seule compensation à une existence sans issue, chez les bourgeois comme chez les mineurs. Et l'union finale d'Étienne et de Catherine est une «*nuite de noces*» où est bien affirmé «*le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu le bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois*» (page 489).

À son époque, on a voulu voir en lui un pornographe, on a dénoncé un «*étalage de sensualité et de bestialité*», «*une fanfaronnade de cochonnerie*», un «*hors-d'œuvre grivois*», une «*sensualité débordante*», des «*crudités salées*». Il répondit : «*Pourquoi retrancher de la vie, par convenance, le grand instinct génésique qui est la vie même?*», qui s'arroge une part énorme dans presque toutes les destinées. Et, selon Henri Guillemin, «*un des plus sûrs mérites de Zola est précisément, avant Freud, d'avoir osé dire, là aussi, la vérité et d'avoir remis la sexualité à sa place, capitale autant qu'inavouée, dans une image enfin véridique de l'humanité telle quelle*»

Parmi ces histoires de groupes que sont «*Les Rougon-Macquart*», «*Germinal*» est celle qui présente le plus vaste éventail de personnages. On y trouve même des animaux qui ont même une psychologie : les chevaux Bataille et Trompette :

- Bataille, «*le doyen de la mine, un cheval blanc qui avait dix ans de fond [...] sans avoir jamais revu le jour*», auquel Zola prêta des souvenirs de sa jeunesse : «*le moulin où il était né, près de Marchiennes, un moulin planté sur le bord de la Scarpe, entouré de larges verdure, toujours éventé par le vent. Quelque chose brûlait en l'air, une lampe énorme, dont le souvenir exact échappait à sa mémoire de bête.*» (page 60) - «*rêve du jour, des visions d'herbes vertes, de routes blanches, de clartés jaunes à l'infini*» (page 403) - «*cette vision de sa jeunesse, au moulin où il était né, sur le bord de la Scarpe, au souvenir confus du soleil, brûlant en l'air comme une grosse lampe*» (page 473) ; de l'émotion à l'arrivée de Trompette : «*il éclata tout à coup d'un hennissement sonore, d'une musique d'allégresse, où il semblait y avoir l'attendrissement d'un sanglot*» (page 61) ; une révolte qui, lors de l'engloutissement, «*emportait sa révolte ancienne, cette fosse l'assassinait, après l'avoir aveuglé.*» (page 474).

- Trompette qui n'avait «*jamais pu s'acclimater*» et qui, mort, fut remonté (page 402).

Ces chevaux, dotés de caractères humains, sont donc des symboles plus poussés encore que les mineurs de l'exploitation dont sont victimes les êtres inférieurs, de l'utilisation coupable de la nature par l'être humain.

Comme dans ses autres romans, il travailla par oppositions :

- entre les bourgeois et les ouvriers : entre Cécile et Catherine, entre la famille Grégoire et la famille Maheu ;
- à l'intérieur de chaque groupe : entre les femmes et les hommes du coron, entre Chaval et Étienne, entre Catherine et la Mouquette ; entre Rasseneur, Étienne et Souvarine ; entre Grégoire, Hennebeau et Deneulin.

On peut examiner les bourgeois, en allant des pires aux meilleurs, car ils ne sont pas entièrement mauvais, ne sont pas des caricatures grimaçantes d'exploiteurs :

Les Grégoire sont de placides rentiers qui jouissent des millions que des troupeaux d'esclaves ont procurés à leurs ancêtres. Ils sont assis dans la sérénité de leur bonne conscience, et on a déjà vu qu'ils sont bons à leur manière (ils font la charité, mais ne donnent jamais d'argent car *«c'était un fait connu, dès qu'un pauvre avait deux sous, il les buvait»* (page 91). Ils sont effrayés sinon scandalisés par les sept enfants qu'a la Maheude : *«Sept enfants ! mais pourquoi? bon Dieu !»* - *«C'est imprudent»* (page 91). Mais, dans leur béatitude, ce sont des monstres inconscients : *«ils souriaient [...] certains, disaient-ils, que tout finirait à l'amiable»* (page 336). Pour Zola, ils commettaient le péché irrémissible : ils ne faisaient absolument rien, *«dormant beaucoup, avec passion»* (page 73). M. Grégoire ne prit conscience du conflit que page 347 : *«les idées de M. Grégoire furent bouleversées : on égorgeait sa fille, on rasait sa maison, c'était donc vrai que ces mineurs pouvaient lui en vouloir, parce qu'il vivait en brave homme de leur travail?»*. Les parents ne vivent que pour leur fille, Cécile, dont le nom renvoie étymologiquement à la cécité. D'ailleurs, lors du défilé des grévistes, elle se cacha les yeux : *«Non, non, je ne veux pas regarder, dit Cécile en allant se blottir dans le foin.»* (page 333). Elle excita la colère des femmes : *«c'étaient sa robe de soie, son manteau de fourrure, jusqu'à la plume blanche de son chapeau, qui exaspéraient. Elle sentait le parfum, elle avait une montre, elle avait une peau fine de fainéante qui ne touchait pas au charbon.»* (page 345). Elle fut assaillie une première fois par Bonnemort. Pourtant, quand ils furent une deuxième fois en présence l'un de l'autre, elle qui était aux antipodes du mineur par l'âge, la santé, la condition sociale, puisque *«florissante, grasse et fraîche des longues paresseuses et du bien-être repu de sa race»*, elle, qui reconnut son agresseur, se montra *«attirée»* (page 469). Pour Zola, qui avait une conception psychanalytique avant la lettre, cette attirance révélerait une sorte de culpabilité inconsciente et une sorte de pulsion de mort pour échapper au mariage qu'on lui impose, car elle est une victime elle aussi. Si elle avait vécu ne serait-elle pas devenue une autre Mme Hennebeau?

Mme Hennebeau, femme *«déjà trop mûre mais éclatante et désirable encore, avec sa carrure de Cérès dorée par l'automne»* (page 192), montre un *«air de maternité complaisante»* (page 332). Elle est une nouvelle Madame Bovary qui, *«dédaigneuse de ce mari qui gagnait durement des appointements médiocres et dont elle ne tirait aucune des satisfactions vaniteuses, rêvées en pension»* (page 193), avec une *«tranquille inconscience»*, *«prenait son bonheur où elle le trouvait»* (page 193-194). *«Le désaccord»* n'ayant fait que grandir, *«aggravé par un de ces singuliers malentendus de la chair qui glacent les plus ardents, depuis dix années le ménage faisait chambre à part»* (page 193) et elle fornique avec son neveu, Négrel, (désigné non sans exagération comme *«l'enfant auquel elle avait mordu»* [page 329], Zola voulant ainsi faire de cette relation un inceste), le fiançant à Cécile afin de pouvoir préserver cette relation. Le romancier entendait montrer *«la classe dirigeante pourrie, donnant le mauvais exemple»*. Socialement, cette bourgeoisie hautaine et insensible, est tout à fait aveugle : elle faisait visiter le coron en considérant ses habitants comme des *«phénomènes»* (pages 104-105) - *«elle s'indignait de l'ingratitude du peuple»* (page 202) et, soucieuse de ses vol-au-vent, s'offusquait : *«Ces sales ouvriers ont encore choisi un jour où j'ai du monde. Allez donc faire du bien à ça !»* (page 335).

Hennebeau, bien qu'un patron, a droit à la sympathie de Zola du fait d'abord de son passé (page 193). Mais c'est surtout le drame qu'il a dans sa vie privée, son malheur conjugal, sa grande frustration sexuelle sinon sentimentale, qui touchent Zola : sa femme se refusait à lui ; il «*était ravagé par le désir de cette créature*» (page 194), d'où son émotion quand, «*de ses mains maladroitement, il la dégrafait, troublé par l'odeur de musc qu'exhalait le corsage ouvert*» (page 471). Il souffrit surtout quand il découvrit la fornication, l'adultère, l'inceste de sa femme avec son neveu (page 327-331), qu'il préférerait garder dans la crainte qu'elle le remplaçât par son cocher (page 471). Il en est venu à souhaiter vivre les amours des mineurs : «*son cœur se gonflait d'un besoin inassouvi, à travers cette goinfretrie des amours libres*» (page 256) - «*s'il avait pu recommencer l'existence avec une femme qui se serait donnée à lui sur des cailloux, de tous ses reins et de tout son cœur*» (page 268) - il voudrait «*l'accouplement facile et sans regret [...] fornicuer derrière les haies, culbuter des filles, en se moquant de ceux qui les avaient culbutées avant lui ! Il aurait tout donné, son éducation, son bien-être, son luxe, sa puissance de directeur, s'il avait pu être, une journée, le dernier des misérables qui lui obéissaient, libre de sa chair, assez goujat pour gifler sa femme et prendre du plaisir sur les voisines. Et il souhaitait aussi crever la faim, d'avoir le ventre vide, l'estomac tordu de crampe ébranlant le cerveau d'un vertige : peut-être cela aurait-il tué l'éternelle douleur. Ah ! vivre en brute, ne rien posséder à soi, battre les blés avec la herscheuse la plus laide, la plus sale, et être capable de s'en contenter*» (page 338). La richesse ne protège personne des détresses et des déchirements. Enfin, le «*courage tranquille*» qu'il mettait «*à s'assurer en personne de l'état du pays*», «*voyageant seul au milieu des corons révoltés*» (page 255) sont aussi à mettre à son actif.

Mais ce patron passe du paternalisme («*Comment va Jeanlin?*») à la rigueur, méditant une réaction énergique contre les grévistes, «*un coup d'éclat, un plan de conquête : faire occuper militairement les fosses*» (page 326). En fait, c'était sa frustration qui le conduisait à se montrer «*d'une sévérité implacable d'homme pur dès qu'un employé se passait le régal d'une jolie fille*» (page 325). Il devint, de ce fait, plus radical (page 330) : il «*râle sa souffrance humaine en face de la souffrance sociale qui hurle*», aboutit à un pessimisme intégral («*Une amertume affreuse lui empoisonnait la bouche, l'inutilité de tout, l'éternelle douleur de l'existence, la honte de lui-même, qui adorait et désirait toujours cette femme dans la saleté où il l'abandonnait*», page 337). Mais il se reprend, reprend «*son air habituel, froid et poli... L'homme était dompté, il ne restait en lui que l'administrateur correct, résolu à remplir son devoir*» (page 342), car, «*à chaque désastre de son existence, il se réfugiait dans la stricte exécution des ordres reçus, il faisait de la discipline militaire où il vivait, sa part réduite de bonheur*» (page 348).

Négre, «*petit, profil aigu*» (page 408), «*un air de furet aimable*» (page 53), couche avec la femme du directeur, mais Zola l'admire parce que cet ingénieur travaille avec ardeur, est proche des mineurs et soucieux d'eux («*Est-ce qu'on lâche ses hommes?*» page 446). Quand il descendit dans le puits pour inspecter le cuvelage, «*cette chasse l'enflammait*», et il fit preuve d'«*une bravoure tranquille*» (page 447), «*pris d'une fièvre de dévouement, malgré son ironique insouciance des hommes et des choses*» (page 459). En plus, il était républicain.

Deneulin était autoritaire : avec «*son verbe haut et son geste cassant*» (page 197), il avait une grossièreté gênante, «*cette franchise qui vidait son cœur d'autoritaire*» (page 307). Mais il était sympathique à Zola, parce qu'il était le petit patron indépendant qui avait engagé seul la lutte contre la Compagnie et qui avait été vaincu. Il prouva son courage en affrontant les grévistes, en délivrant Cécile de l'emprise de Bonnemort (page 347). Veuf, il n'avait pas de problèmes sentimentaux, ses filles étant pleines de sollicitude pour lui (page 282). Elles se montraient raisonnables (page 334), tout en étant artistes, «*l'aînée parlait d'entrer au théâtre [...] la cadette s'était déjà fait refuser trois paysages au Salon.*» (page 81), trouvant «*épatant*» le spectacle du défilé des mineurs (page 465).

De la même façon, les mineurs ne sont pas entièrement bons. De façon générale, Zola attribue aux gens du peuple, peut-être avec trop de complaisance, une laideur, une indécence, une vulgarité et une cruauté appuyées. Elles sont souvent la conséquence des conditions d'existence et de travail qui leur sont imposées : ainsi pour Catherine et Étienne, «*au milieu des abandons de leur vie devenue*

commune, à la toilette, aux repas, pendant le travail, sans que rien d'eux ne leur restât secret, pas même les besoins intimes» (page 158)

L'impudeur est justifiée : *«L'habitude tuait la honte d'être nu»* (page 158). La vulgarité est en particulier :

- lors du bal de la ducasse, *«une fille se levait de temps à autre, allait au fond, près de la pompe, se troussait puis revenait [...] lorsqu'une gaillarde tombait avec un homme par-dessus elle, le piston couvrait leur chute de sa sonnerie enragée, le branle des pieds les roulait, comme si le bal se fût éboulé sur eux.»* (page 156) ;

- entre Étienne et Catherine : *«une sorte d'obsession le faisait, malgré lui, guetter de l'oeil l'instant où elle se couchait»* (page 158) - celle de Chaval à l'égard de Catherine : *«tu revenais ici t'en faire foutre jusqu'au nez !»* (page 222) - *«ta putain de fille est là-haut, les jambes en l'air !»* (page 223) - *«Quelle idée de s'être mis le derrière à l'air ! Ensuite, il donna sa parole que les camarades ne devaient même pas savoir si elle l'avait rond et carré»* (page 296) ;

- celle de Zacharie qui voyant les hommes s'enfermer pour discuter de la grève, cria à l'un d'eux qu'*«ils allaient peut-être bien foutre un enfant à eux tous»* (page 236) ;

- celle de la Mouquette, la fille simple à la *«grossièreté bon enfant»*, qui, avec *«l'indécence de son costume»*, se montrait folle de son corps, se troussait à chaque instant devant les mâles par perversité naturelle, pour montrer *«son derrière, ce qui était chez elle l'extrême expression du dédain»* (page 47) en particulier : lors du défilé des mineurs, elle *«montrait ce qui était pour elle le comble de son mépris : elle releva ses jupes, tendit les fesses, montra son derrière énorme, nu dans un dernier flamboiement du soleil. Il n'avait rien d'obscène, ce derrière, et ne faisait pas rire, farouche»* (page 335) ; devant les soldats, *«elle relevait ses jupes, tendait les reins, élargissait la rondeur énorme»* (page 409). Elle parlait de *«démonter les gendarmes à coups de pied quelque part»* (page 280) ;

- celle des femmes qui se reprochent leurs adultères (*«tu couchais avec tes deux hommes, l'un dessous et l'autre dessus !»* (page 369) ; *«ce n'est pas étonnant que tu sois propre, si tu te fais récurer par les chefs !»* (page 371).

La cruauté est générale :

- celle de la foule qui força Chaval à *«boire à quatre pattes, comme les bêtes, la gueule dans l'auge»*, lui jeta *«une poignée de crottin»* (page 323) ;

- celle des femmes, ces *«brutes démuselées, aboyantes comme des chiennes»* (page 341) qui s'en prirent à Cécile : *«On va t'en mettre au cul, de la dentelle ! [...] Foutez-moi-la donc toute nue, pour lui apprendre à vivre !»* (page 345) ; qui traitent la *«tête fracassée»* de Maigrat de *«sale gueule»*, la remplissent de terre (*«cette terre, tassée dans sa bouche, c'était le pain qu'il avait refusé.»* [page 351]), déculottent le cadavre, l'une *«empoignant cette virilité morte»* et *«finissant par emporter le lambeau, un paquet de chair velue et sanglante»* (page 351), cet épisode de l'émasculatation de Maigrat, que Maupassant même reprocha à Zola, ayant été remplacé par des pointillés lors de la publication en feuilleton.

Le romancier souligna encore que, pour les rescapés au fond de la mine, *«la révoltante promiscuité s'aggravait, avec l'empoisonnement des haleines, l'ordure des besoins satisfaits en commun»* (page 480).

On a pu dire que le véritable personnage de Zola, c'est le groupe. Pour celui des mineurs, il a conçu ses membres à partir d'un traité sur les maladies des mineurs et certains à peine transposés de modèles rencontrés au cours du séjour à Anzin. Cette réduction de l'être humain à la physiologie l'amena à leur donner une psychologie succincte : une sensualité obsédante, des sentiments simples (la résignation puis la révolte et l'espoir fou ; enfin, l'écrasement et pourtant le courage de continuer. Il s'intéressa peu à la psychologie car, pour lui, la classe sociale, l'habitat, l'hérédité, la sociologie, semblaient des explications suffisantes. Son souci de réalisme lui fit exploiter ce qu'il avait appris sur des hallucinations auditives (*«Des bourdonnements d'oreille se déclarèrent, ils entendaient les volées d'un tocsin furieux, le galop d'un troupeau sous une averse de grêle, interminable»* [page 485]) ou visuelles (une hallucination fait voir à Étienne le sang de Chaval envahir *«toute cette eau profonde»* [page 486] - *«Étienne voyait le cadavre de Chaval gonflé, verdi, avec ses moustaches rouges dans sa face broyée. Puis il ne se souvenait plus, il ne l'avait pas tué, l'autre nageait et allait le mordre»* [page

487]), lui fait suggérer des gouffres psychologiques comme la psychanalyse va en découvrir : la folie meurtrière chez le vieux Bonnemort, chez les femmes du coron, chez Étienne («*Le besoin de tuer le prenait, irrésistible, un besoin physique, l'excitation sanguine d'une muqueuse, qui détermine un violent accès de toux. Cela monta, éclata, en dehors de sa volonté, sous la poussée de la lésion héréditaire...*» Il tue, ayant perdu son «*combat contre le poison qui dormait dans ses muscles, l'alcool lentement accumulé de sa race. Pourtant, il n'était ivre que de faim, l'ivresse lointaine des parents avait suffi [...] malgré la révolte de son éducation, une allégresse faisait battre son coeur, la joie animale d'un appétit enfin satisfait.*» [page 481]).

De cette foule, se détachent cependant des personnages de premier plan, dotées d'une psychologie plus fouillée. Ce sont d'abord les membres de la famille Maheu, famille de mineurs typique.

Le vieux Bonnemort était le houilleur né qui a travaillé au Voreux depuis l'âge de huit ans et y a exercé toutes les tâches : «*J'ai tout fait là-dedans, galibot d'abord, puis hersheur, quand j'ai eu la force de rouler, puis haveur pendant dix-huit ans. Ensuite, à cause de mes sacrées jambes, ils m'ont mis de la coupe à terre, remblayeur, raccommodeur, jusqu'au moment où il leur a fallu me sortir du fond parce que le médecin disait que j'allais y rester. Alors, il y a cinq années de cela, ils m'ont fait charretier... Hein? c'est joli, cinquante ans de mine, dont quarante-cinq au fond !*» (page 13). Il était marqué par le travail : «*son effrayant visage, d'une froideur et d'une dureté de pierre*» (page 468) - «*cette face carrée, livide, tatouée de charbon [...] lui gonflé d'eau, d'une laideur lamentable de bête fourbue, détruit de père en fils par cent années de travail et de faim*» (page 469). Il avait réchappé à trois accidents du travail, d'où son surnom de «*Bonnemort*». Il avait vu son père, deux de ses oncles, trois de ses frères, dévorés par la mine. Il était le père de Toussaint. Il avait vécu «*en brave homme, en brute obéissante, contraire aux idées nouvelles*» (page 470), mais soudain, «*ivre de faim, hébété par sa longue misère, sorti brusquement de sa résignation d'un demi-siècle, sans qu'il fût possible de savoir sous quelle poussée de rancune*» (page 346), il saisit une première fois Cécile ; puis, quand ils se trouvèrent de nouveau ensemble et seuls, il la tua de sa «*poigne de géant*» (page 469). Zola laissa mystérieuse la motivation de ce crime qui paraît donc absurde : «*Il fallut croire à un coup de brusque démenche, une tentation inexplicable de meurtre, devant ce cou blanc de fille. Une telle sauvagerie stupéfia chez ce vieillard infirme [...] Quelle rancune inconnue de lui-même, lentement empoisonnée, était-elle montée de ses entrailles à son crâne? L'horreur fit conduire à l'inconscience, c'était le crime d'un idiot*» (page 470) - «*On ne l'a pas condamné pour son affaire [...] Il était question de le mettre chez les fous*» (page 496). Face à Cécile, il représentait le comble du peuple par son travail incessant mais aussi par son inconscience de «*brute obéissante*». Son meurtre serait-il symptomatique de la lutte fondamentale entre les classes sociales, entre les âges, entre les sexes? Son nom serait-il une approbation voilée du meurtre?

Toussaint Maheu, âgé de quarante-deux ans, était «*petit comme le vieux Bonnemort, il lui ressemblait en gras, la tête forte, la face plate et livide, sous les chevaux jaunes, coupés très courts*» (page 22). Ce bon bougre, ouvrier consciencieux, véritable bourreau de travail, fit la conquête de la dignité par la protestation, découvrit le goût amer de la révolte. Mais il faiblit : «*Voyons, ça ne peut pas durer, nous sommes foutus... Il faut se rendre*» (page 376) avant d'être tué, «*frappé en plein coeur*» (page 414).

La Maheude (qui tient de la Fantine des «*Misérables*») est une figure dominante parce qu'une mère est toujours importante chez Zola qui insista sur ses seins («*la coulée énorme des seins*» [page 84] - «*un sein lourd comme une outre*» [page 96] - «*sa mamelle de bonne bête nourricière, qui pendait, roulante, comme allongée par la source continue de son lait*» [page 107] - «*un sein hors du corsage et tombant jusqu'au ventre*» [page 219] - «*la gorge à l'air [...] ce sein énorme dont la blancheur molle tranchait avec le teint massacré et jauni du visage*» [page 220] - «*le sein énorme pendait, libre et nu, comme une mamelle de vache puissante [...] sa gorge, cette coulée de chair blanche*» [page 223] - «*d'un air tranquille, elle avait pris à deux mains sa mamelle et la rentrait. Un coin rose s'obstinait, elle le renfonça du doigt*» [page 224]), sur l'allaitement («*Estelle s'était mise à téter*» [page 23] - «*la Maheude s'était endormie en faisant téter Estelle, la gorge coulée de côté, sa fille en travers du*

ventre, gorgée de lait, assommée elle aussi et s'étouffant dans la chair molle des seins» [pages 83-84] - «la Maheude parut, ayant au sein Estelle» [page 153] - «la Maheude, dégrafée, un sein hors du corsage et tombant jusqu'au ventre, faisait téter Estelle» [page 219]). Âgée de trente-neuf ans, elle avait sept enfants. Elle résume la lente «germination» qui s'accomplit dans la conscience du prolétariat sous les coups terribles de la misère. Elle apparaît d'abord soumise, récitant : «Le mieux [...] c'est de tâcher de faire honnêtement ses affaires, dans l'endroit où le bon Dieu vous a mis. [...] M. Grégoire l'approuva beaucoup : "Avec de tels sentiments, ma brave femme, on est au-dessus de l'infortune.» (page 94). Elle fut hostile à la grève, mais se laissa peu à peu gagner par les discours d'Étienne qui la jetèrent «de l'antique résignation à la révolte actuelle» mais de façon progressive. D'abord, à Maheu, «toujours elle lui répétait qu'on ne gagnait rien à se buter contre la Compagnie» (page 115). À la suite de la protestation d'Étienne contre les conditions de vie dans le coron, elle déclara : «Moi, je ne veux de mal à personne, mais il y a des fois où cette injustice me révolte» (page 161). Mais, encore craintive, elle fut mécontente que Maheu soit délégué («Va, va, mon homme, fais-toi crever pour les autres» [page 207]). Puis «elle était pour la grève raisonnablement. Il aurait mieux valu forcer la Compagnie à être juste, sans quitter le travail. Mais, puisqu'on l'avait quitté, on devait ne pas le reprendre, avant d'obtenir justice. Là-dessus, elle se montrait d'une énergie intraitable. Plutôt crever que de paraître avoir eu tort, lorsqu'on avait raison !» (page 220). Lors de l'attaque de Jean-Bart, elle resta la plus raisonnable : «La Maheude se hâta pour les empêcher de tout casser, de même que son homme avait voulu raisonner les camarades. Elle était la plus calme, on pouvait exiger son droit, sans faire du dégât chez le monde» (page 309). Mais, lorsque Étienne parla de se rendre, elle, dont la conviction était faite, se révélant remarquable par sa dureté, née de la misère, de l'«exaspération lente de la souffrance» qui, sous l'influence d'Étienne, le contredit en le tutoyant : «Ne répète pas, nom de Dieu ! ou, toute femme que je suis, je te flanque ma main sur la figure... Alors nous aurions crevé pendant deux mois, j'aurais vendu mon ménage, mes petits en seraient tombés malades, et il n'y aurait rien de fait, et l'injustice recommencerait... Ah ! vois-tu, quand je songe à ça, le sang m'étouffe. Non ! non ! moi, je brûlerais tout, je tuerais tout maintenant, plutôt que de me rendre» (page 377). Elle se montra menaçante à l'égard des briseurs de grève : «Que personne n'entre et que personne ne sorte ! Faut les pincer là-dedans !» (page 402). Très hardie contre les soldats, elle invectiva celui qui la menaçait de son arme : «Qu'est-ce que ça te fout ? Tire dessus, si tu l'oses» (page 409). Elle fut intransigeante quand il fut question de cesser la grève et que «Catherine avait dit son intention de retourner au Voreux» : «Écoute, le premier de vous autres qui travaille, je l'étrangle... Ah ! non, ce serait trop fort de tuer le père et de continuer ensuite à exploiter les enfants ! En voilà assez, j'aime mieux vous voir tous emporter entre quatre planches, comme celui qui est parti déjà.» (page 421). Quand on se lança au sauvetage des engloutis, de nouveau avant tout la mère, elle s'obstina à attendre le retour de Catherine et de Zacharie : elle «arrivait le matin à Réquillart [...] n'en bougeait pas jusqu'au soir [...] elle attendait encore, sans une parole, le visage dur et fermé.» (page 459) - «toute maigrie de faim, la gorge crevée à force d'appeler au secours» (page 460). Après la sortie de Zacharie, «la Maheude s'était assise de nouveau, muette, le visage immobile. Et elle se remit à attendre» (page 461). «Régulièrement, la Maheude venait toujours s'asseoir à la bouche du puits» (page 463). Quand les restes de Zacharie parurent, «la Maheude les suivit d'un pas machinal, les paupières ardentes, sans une larme [...] tragique, les cheveux fouettés par le vent» (page 464). En elle s'accumulèrent les malheurs de la famille : «cette pauvre femme qui venait de perdre son fils, après avoir perdu son mari, et dont la fille n'était peut-être plus qu'un cadavre, sous la terre ; sans compter qu'on parlait encore d'un grand-père infirme, d'un enfant boiteux à la suite d'un éboulement, d'une petite fille morte de faim, pendant la grève» (page 466). Dégrisée, anéantie même, se rendant compte de la vanité de tout ce qu'Étienne avait annoncé, elle reconnut l'échec de tout ce qu'avait annoncé Étienne : «Moi je rêvassais déjà comme une bête, je voyais une vie de bonne amitié avec tout le monde, j'étais partie en l'air, ma parole ! dans les nuages. Et l'on se casse les reins en retombant dans la crotte.... Ce n'était pas vrai, il n'y avait rien là-bas, des choses qu'on s'imaginait voir. Ce qu'il y avait, c'était encore de la misère, ah ! de la misère tant qu'on en veut, et des coups de fusil par-dessus le marché !». Elle était «toute brisée de sa terrible chute, du haut de l'idéal» (page 423). Pourtant, elle retourna au fond : «Lamentable dans ses vêtements d'homme, la gorge et le ventre comme enflés encore de l'humidité des tailles» (page 495), «si ravagée et finie, avec sa face

livide, ses cheveux décolorés débordant du béguin bleu, son corps de bonne bête trop féconde, déformée sous la culotte et la veste de toile» (page 498). Enfin, elle accepta le malheur, «revenue à son calme de femme raisonnable, elle jugeait très sagement les choses», et conclut que les quatorze morts, «ce n'est la faute de personne [...] c'est la faute de tout le monde» (page 497). Mais elle avait «sa croyance tranquille» (page 498), «la certitude que l'injustice ne pouvait durer davantage, et que, s'il n'y avait plus de bon Dieu, il en repousserait un autre, pour venger les misérables» (page 497). Cette femme d'abord résignée, s'était donc révoltée, avait été vaincue, mais conservait un espoir. En créant un tel personnage, Zola avait voulu répondre aux critiques que lui avait valu l'écrasement de Gervaise dans «L'assommoir».

Les enfants Maheu sont «pitoyables, avec leur chair de cire, leurs cheveux décolorés, la dégénérescence qui les rapetissait, rongés d'anémie, d'une laideur triste de meurt-de-faim» (page 92). Ils s'occupent «à des jeux de petits chiens vicieux». Ils sont sept (page 91), ce qui montre l'importance que Zola donnait à la fécondité naturelle. Mais il voyait bien que, dans une famille ouvrière, les enfants sont une calamité.

Zacharie est «maigre et dégingandé».

Jeanlin est un Gavroche poussé au noir, devenu un monstre. «Avorton de dix ans» (page 112), il était «si petit, les membres grêles, avec des articulations énormes, grossies par des scrofules» (page 19). Il avait un «masque de singe blafard et crépu, troué de ses yeux verts, élargi par ses grandes oreilles» (page 20). Et Zola insista sur «sa dégénérescence d'avorton à l'intelligence obscure et d'une ruse de sauvage, lentement repris par l'animalité ancienne» (page 263), animalité qu'il appuya en lui prêtant une «échine de fouine» (page 394), en notant «le renflement félin de sa maigre échine» (page 395). Dans son dossier préparatoire, il indiqua qu'il voulait lui donner «tous les vices, voleur, paillard, gourmand, meurtrier (par instinct autant que par besoin), le total dégénéré de tous les vices des houillères». En «gamin jouant à la révolution», il commit son pire méfait : il tua par derrière la sentinelle solitaire et innocente qu'était «le petit soldat breton», se mettant ensuite «à ronfler, d'un ronflement d'homme soûl, comme s'il eût cuvé l'ivresse de son meurtre» (page 398).

Catherine est une jeune fille de quinze ans, à la «tête blafarde de Pierrot» (page 43), chétive, frêle, au «corps fluet de fille tardive, où les formes de la puberté hésitaient encore [...] sa gorge d'enfant, son ventre et ses cuisses de petite misérable, déflorée avant l'âge» (page 296), Zola indiquant qu'«elle n'ignorait rien de l'homme ni de la femme» mais qu'Étienne «la sentit vierge de corps, et vierge enfant, retardée dans la maturité de son sexe par le milieu de mauvais air et de fatigue où elle vivait» (page 49), insistant sur l'«éveil tardif de sa puberté dont elle attendait encore la crise» (page 125) qui n'aura lieu qu'à la suite de la fusillade : «le flot de la puberté crevait enfin dans la secousse de cette journée abominable.» (page 419). Avec «son teint de chlorose» (page 43), «elle apparaissait d'une blancheur pâle, de cette neige transparente des blondes anémiques» (page 157). «Elle avait de grosses lèvres d'un rose pâle, avivées par le charbon» (page 49). Écrasée par l'hérédité et par le travail où elle poussait les berlines les plus lourdes, «la croupe tendue, les poings si bas, qu'elle semblait trotter à quatre pattes, ainsi qu'une de ces bêtes naines qui travaillent dans les cirques» (page 44) - «la croupe barbouillée de suie avec de la crotte jusqu'au ventre, ainsi qu'une jument de fiacre» (page 294), elle montrait pourtant beaucoup d'énergie et de générosité. C'est une fleur romantique survivant à l'abrutissement de son milieu..

Le romancier avait décidé de lui donner deux hommes, un bon et un méchant. Et il voulait qu'elle tombe d'abord sous la coupe du méchant et vulgaire Chaval, le «brutal qui dominerait Catherine», dont la brutalité est un peu trop appuyée. C'est «un grand maigre de vingt-cinq ans, osseux, les traits forts» (page 39), qui a des «moustaches» et une «barbiche rouges», un «visage noir», un «grand nez en bec d'aigle» (page 50), qui «se fout de tout». Même s'il est lui-même venu du dehors («il n'est pas d'ici, voilà six mois qu'il est arrivé du Pas-de-Calais» [page 50]), il éprouva, à l'égard du nouveau qu'était Étienne, «une de ces haines d'instinct qui flambent subitement» (page 39), une «hostilité sourde» (page 134), une «envie contre le camarade» (page 173) qui éclatent entre hommes qui se

sentent aux antipodes. Il resta à *«injurier Étienne dont la présence, décidément, l'exaspérait»* (page 46), car il avait *«une jalousie inavouée, la peur qu'on lui volât Catherine»* (page 166). Aussi, alors qu'il était l'amant de la Mouquette (page 31), la prit-il brusquement pour s'opposer à Étienne : *«Il l'empoigna par les épaules, lui renversa la tête, lui écrasa la bouche sous un baiser brutal, tranquillement, en affectant de ne pas se préoccuper d'Étienne. Il y avait dans ce baiser, une prise de possession, une sorte de décision jalouse»* (page 50).

«Prête à subir les choses et les hommes» (page 49), en proie à *«la résignation passive des filles qui subissent le mâle de bonne heure»* (page 222), en dépit ou à cause de *«la peur du mâle»* (page 127), se considérant elle-même comme une proie, Catherine lui céda : *«Il lui faisait des scènes si abominables, elle s'était décidée à se mettre avec lui»* (page 189) - *«La petite, maintenant qu'elle avait ce galant, aimait encore mieux ne pas en changer»* (page 179). Et elle allait ainsi rester longtemps dominée par lui qui, pourtant, jaloux, possessif, se montrait brutal, la traitait *«en gueuse»*, lui *«allongeait une ruade de bête mauvaise»* (page 222), l'accusait *«en termes abominables, de coucher avec le logeur de sa mère»*, avant de la tuer *«de caresses»* quand il était *«repris pour elle d'un sauvage désir»* (page 173). Dans son délire de jalousie, il allait jusqu'à invectiver la Maheude : *«Un joli métier de garder la maison, pendant que ta putain de fille est là-haut, les jambes en l'air ! [...] Quand la fille n'y est pas, c'est la mère qui se fait tamponner. [...] Va, montre-lui ta viande ! Il n'est pas dégoûté, ton salaud de logeur !»* (page 223). *«Pour éviter les reproches, il avait»*, toujours *«dévoré de jalousie, quitté le Voreux, il venait d'être embauché à Jean-Bart»*. Lui qui, dans le conflit avec les patrons, d'abord *«voulait du sang»* (page 166), y continua donc à travailler. Et Catherine l'y suivit, ce qui lui valut les reproches de sa mère : *«Filer avec un homme, se coller à seize ans, lorsqu'on avait une famille dans le besoin ! Il fallait être la dernière des filles dénaturées. On pouvait pardonner une bêtise, mais une mère n'oubliait jamais un pareil tour. Et encore si on l'avait tenue à l'attache ! Pas du tout, elle était libre comme l'air, on lui demandait seulement de rentrer coucher»*. Elle se disait obligée de se soumettre : *«Quand il veut, je suis bien forcée de vouloir, n'est-ce pas ? parce que, vois-tu ?, il est le plus fort»* (page 221).

Cependant, à Jean-Bart, Chaval débaucha *«les camarades, les convainquant qu'il fallait imiter ceux de Montsou»* (page 284). Deneulin, qui *«le sentit vaniteux, dévoré de passion jalouse [...] le prit par la flatterie»*, lui fit miroiter la possibilité *«de passer parmi les chefs»* (page 288). Lors de la folle remontée par les échelles, il eut un moment de sollicitude pour Catherine, un seul moment d'attendrissement après qu'elle ait été victime d'étourdissements et qu'il l'ait portée pour la sauver : *«Une tendresse la pénétrait, dans l'alanguissement de sa fatigue. Elle lui sourit, elle murmura : Embrasse-moi... On est si content quand on s'aime un peu»* (page 297). *«Elle n'avait plus que le désir de vivre jusqu'au bout avec celui-là s'il voulait seulement ne pas la bousculer si fort»* (page 298). Mais, aussitôt après, il fut de nouveau brutal : *«Il se battait, il enfonçait les côtes d'un camarade, à coups de talon, pour être avant lui»* (page 303). Cependant, *«elle courut derrière son galant, elle ne voulait pas le quitter, car on allait le massacrer, bien sûr»* (page 312), *«s'obstinant à trotter près de son amant, pour qu'on ne lui fît pas du mal»* (page 314). D'où ce reproche à l'égard d'Étienne : *«Pourquoi voulait-il qu'elle abandonnât son homme ? [...] c'était son homme, celui qui l'avait eue le premier [...] Elle l'aurait défendu, sans tendresse, pour l'orgueil»* (page 317). *«Plantée devant son homme, elle le défendait»*, criant : *«Tuez-moi donc avec lui. Je vous saute à la figure, moi ! si vous le touchez encore»* (page 324).

Puis, la rivalité amoureuse avec Étienne entraînant le conflit d'ambitions, il fut le traître qui fit venir les gendarmes (page 353) et précipita les choses. *«Dans sa haine»*, il le dénonça (page 356), annonça sa descente dans la mine avec des Belges briseurs de grève (page 385) et les deux rivaux se battirent car *«l'un des deux doit manger l'autre»* (page 386). Quand il vit Catherine descendre dans la mine avec Étienne, il *«affecta de ricaner avec des haussements d'épaules outrageux. Très bien ! il s'en foutait, du moment que l'autre avait occupé la place toute chaude ; bon débarras ! ça regardait le monsieur, s'il aimait les restes ; et, sous l'étalage de ce dédain, il était repris d'un tremblement de jalousie, ses yeux flambaient»* (page 441). Pourtant, il *«compléta l'équipe dont Catherine et Étienne faisaient partie»* (page 442) et *«les deux galants de la herscheuse furent sur le point de s'allonger des gifles»* (page 443). Ce fut ainsi que, dans la mine engloutie où *«tous trois étaient murés»*, *«l'affreuse vie commença»* (page 478). Il *«était repris d'une de ces anciennes fureurs de désir, en la voyant près*

de l'autre. Les regards dont il l'appelait avaient une flamme qu'elle connaissait bien, la flamme de ses crises jalouses, quand il tombait sur elle à coups de poing, en l'accusant d'abominations avec le logeur de sa mère» (page 479). Disposait de provisions qu'il ne voulait pas partager (page 477), il s'en servit pour attirer Catherine : «Chaval entama une autre tartine, et il grogna : "Viens donc, bête !" Catherine eut un frisson. Pour la laisser libre, Étienne s'était détourné. Puis, comme elle ne bougeait pas, il lui dit à voix basse : "Va, mon enfant".» (page 479). Mais, comme «il lui faisait payer chacune d'une caresse, dans son entêtement de jaloux qui ne voulait pas mourir sans la ravoir, devant l'autre» (page 480), Étienne «devint fou» et le tua (page 481).

Il fallait donc que, par une sorte de fatalité, Catherine passe par l'épreuve de Chaval avant de retrouver celui qu'elle aimait, pour lequel elle avait tout de suite eu de l'intérêt : Étienne : «Ils restèrent un instant tous deux à se rire à la face, les joues allumées» (page 33). «En fille obligeante», elle le renseigna sur le métier, elle partagea son repas avec lui (page 46) ; «elle devait le trouver joli [...] Vaguement, elle souriait de plaisir» (page 47). Alors qu'ils vivaient dans la plus grande promiscuité, «elle [...] sans raison apparente, tombait dans un émoi pudique, fuyait, se coulait entre les draps, comme si elle avait senti les mains de ce garçon la saisir.» (page 159). Alors qu'elle se couchait non loin de lui qui l'observait, «elle était tourmentée d'une de ces pudeurs qui la faisaient encore se hâter parfois si maladroitement qu'elle se découvrait davantage» et «elle songeait à lui» (page 167) Quand «il disait sa foi, ouvrant l'avenir enchanté de son rêve social, elle ne quittait pas Étienne de ses grands yeux clairs» (page 163), «restait les yeux fixés sur» lui (page 165). Après le moment d'attendrissement connu avec Chaval, elle se dit : «Il y avait des hommes qui prenaient des femmes pour les avoir en se fichant de leur bonheur à elles [...] si elle était tombée sur un autre garçon dont elle aurait senti toujours le bras ainsi passé à sa taille. Un autre? et l'image, vague de cet autre se dressait dans sa grosse émotion» (page 297). À la sortie de la mine de Vandamme, «elle courut derrière son galant, elle ne voulait pas le quitter, car on allait le massacrer, bien sûr.» (page 312). Quand Chaval a dénoncé Étienne, elle le prévient, «même s'il la chassait, l'injurait en sentant remonter à ses joues le sang des gifles qu'il avait reçues» (page 353). Plus tard, alors que Chaval vint avec elle pour narguer les gens de Montsou, «Catherine, à la vue d'Étienne, saisie, restait toute blanche» (page 385). Mais ils allaient se battre et, «les bras suppliants, Catherine s'avancit entre eux [...] ces deux hommes qui allaient se tuer pour elle» (page 386). «Tout son effort était de ne pas crier, de ne pas en tuer un, en criant sa préférence, si éperdue d'ailleurs qu'elle ne savait même plus qui elle préférait» (page 388). Mais, quand Étienne est menacé, «malgré elle, un grand cri lui sortit du coeur et l'étonna, comme l'aveu d'une préférence ignorée d'elle-même» (page 388). Les voilà enfin ensemble, mais «Étienne, embarrassé de cette femme qu'on lui donnait, ne trouvait rien à dire», connu «un accès de timidité singulière» (page 390). On assiste à une véritable scène de dépit amoureux, Étienne reprochant Chaval à Catherine qui prétendait pouvoir lui reprocher d'avoir la Mouquette et qui se dépréciait : «Quelle patraque je suis [...], si mal fichue que je ne deviendrai jamais une femme, bien sûr !» Allaient-ils se donner «ce baiser dont le désir les avait tourmentés pendant des mois?» Non, «une pudeur les sépara» (page 391). Et elle retourna encore avec Chaval : «Je rentre. Chaval est mon homme, je n'ai pas à coucher ailleurs que chez lui [...] elle disait, pour se consoler, que, sur dix filles, huit ne tombaient pas mieux qu'elle» (page 392). Puis, «attendant toujours qu'il la rappelât ; car ce n'était pas possible, il la guettait, il lui dirait de remonter quand il la verrait grelotter ainsi, abandonnée, sans personne pour la recueillir», elle revint à Réquillart, «dans l'espoir vague d'y rencontrer celui qu'elle avait repoussé quelques heures plus tôt» (page 400). Elle, qui «en avait assez d'être giflée et chassée par son homme», participa au combat contre les soldats, et Étienne la ramena chez les Maheu à demi morte pour voir «le flot de la puberté qui crevait enfin, dans la secousse de cette journée abominable» (page 419). Quand elle retourna à la fosse et qu'«elle lui expliquait ses raisons [...] il demeurait près d'elle, il l'avait prise à la taille, dans une caresse de chagrin et de pitié. En chemise, serrés l'un contre l'autre, ils sentaient la chaleur de leur peau nue, au bord de cette couche tiède du sommeil de la nuit. Elle, d'un premier mouvement, avait essayé de se dégager ; puis, elle s'était mise à pleurer tout bas, en le prenant à son tour par le cou, pour le garder contre elle, dans une étreinte désespérée. Et ils restaient sans autre désir, avec le passé de leurs amours malheureuses, qu'ils n'avaient pu satisfaire. Était-ce donc à jamais fini? n'oseraient-ils s'aimer

un jour, maintenant qu'ils étaient libres? Il n'aurait fallu qu'un peu de bonheur, pour dissiper leur honte, ce malaise qui les empêchait d'aller ensemble, à cause de toutes sortes d'idées, où ils ne lisaient pas clairement eux-mêmes.» (pages 437-438). «*N'oseraient-ils s'aimer un jour, maintenant qu'ils étaient libres?»* qu'ils ressentaient «*un invincible besoin d'être heureux*». Et il déclara vouloir descendre avec elle, «*se demandant d'où venait donc cette décision brusque, sortie de ses lèvres sans qu'il y eût songé, sans qu'il l'eût discutée un instant?»* (page 438). Cela entraîna le terrible huis clos entre les trois personnages qui «*comblait le malheur*» de Catherine, «*de se retrouver entre ces deux hommes*» (page 478), «*la triste fille qu'ils se disputaient jusque dans la terre*» (page 480). Après le meurtre de Chaval par Étienne, ils ressentent le regret de l'amour non vécu, mais «*elle était reprise des superstitions de son enfance, elle vit l'Homme noir, le vieux mineur trépassé qui revenait dans la fosse tordre le cou aux vilaines filles*» (page 489). Mais «*ce fut enfin leur nuit de noces au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu le bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois. Ils s'aimèrent dans le désespoir de tout, dans la mort*», qui, en effet, la prend. Ainsi, Étienne est-il bien le premier à s'être uni avec elle alors qu'elle est vraiment une femme.

Étienne Lantier, s'il n'est pas le seul héros, est un de ces individus moralement supérieurs qui s'émancipent de leur milieu familial, qui n'échappent pas aux drames, mais peuvent trouver leur équilibre, affronter la vie et choisir leur destin au lieu d'être écrasés par lui. Il connaît donc une évolution qu'on peut suivre avec précision, en dégagant le jugement que Zola porte sur lui et celui que nous pouvons porter nous-mêmes, "*Germinal*" pouvant être considéré comme un roman d'apprentissage.

Il était le fils de Gervaise Macquart (qui était «*à Paris... blanchisseuse, rue de la Goutte-d'Or*», page 47), la femme malheureuse de "*L'assommoir*", roman qui se situait dans le monde des artisans parisiens voués à l'alcoolisme et à la misère, et dont le chapitre XI est évoqué : «*il revoyait son enfance, sa mère jolie encore et vaillante, lâchée par son père, puis reprise après s'être mariée à un autre, vivant entre les deux hommes qui la mangeaient, roulant avec eux au ruisseau, dans le vin, dans l'ordure. C'était là-bas, il se rappelait la rue, des détails lui revenaient : le linge sale au milieu de la boutique, et des ivresses qui empuantissaient la maison, et des giffes à casser des mâchoires.*» (page 48). Il était donc le frère de Claude, l'artiste de "*L'œuvre*", de Jacques, le monstre de "*La bête humaine*", et le demi-frère de Nana, ce qui permet de rattacher "*Germinal*" au cycle des "*Rougon-Macquart*".

Descendant d'Adélaïde Fouque, il était victime du courant de folie qui venait d'elle et lui donnait «*toute une prédisposition de révolte*» (page 138), lui faisait conserver une charge héréditaire de criminel, contrôler difficilement ses désirs de meurtre. Il était aussi victime de l'alcoolisme de ses parents (selon la fameuse formule : «*Quand les parents boivent, les enfants trinquent*»). Boire le rendait violent : avouant que, dans son emploi précédent, il a giflé son chef, il ajouta : «*Je dois dire que j'avais bu [...] cela me rend fou [...] je ne peux pas avaler deux petits verres sans avoir le besoin de manger un homme... Ensuite, je suis malade pendant deux jours. [...] il avait une haine de l'eau-de-vie, la haine du dernier enfant d'une race d'ivrognes qui souffrait dans sa chair de toute cette ascendance trempée et détraquée d'alcool*» (page 47). Et il fut traversé de «*la courte angoisse de la lésion dont il couvait l'inconnu, dans sa belle santé de jeunesse.*» (page 48). Cet atavisme le conduira au crime. Avant de partir à l'assaut de la mine de Deneulin, d'«*une bouteille de genièvre*», «*il but coup sur coup trois petits verres, histoire simplement de combattre le froid ; même il en emporta une gourde pleine*» (page 305) ; en route, «*il prenait sa gourde de temps à autre, il avalait une gorgée de genièvre, si frissonnant qu'il croyait avoir besoin de ça pour aller jusqu'au bout. Ses joues s'échauffaient, une flamme allumait ses yeux*» (page 314) ; il a l'occasion de remplir de nouveau sa gourde : «*Peu à peu, une ivresse mauvaise, l'ivresse des affamés ensanglantait ses yeux, faisait saillir ses dents de loup, entre ses lèvres pâlies*» (page 320) ; face à Chaval, «*ses poings se fermaient, ses yeux s'allumaient d'une fureur homicide, l'ivresse se tournait chez lui en un besoin de tuer*», lui revenait «*son envie de manger un homme lorsqu'il buvait, empoisonné dès le troisième verre, tellement ses souïards de parents lui avaient mis de cette saleté dans le corps*» (page 323). Mais il a «*le remords de cette ivresse sauvage, du genièvre bu dans le grand froid, l'estomac vide, et qui l'avait jeté sur Chaval,*

armé d'un couteau. Cela remuait en lui tout un inconnu d'épouvante, le mal héréditaire, la longue hérédité de soûlerie, ne tolérant plus une goutte d'alcool sans tomber à la fureur homicide» (page 358). Se battant de nouveau avec Chaval qu'il «tenait renversé sous son genou», il entend «une voix abominable en lui [...] Cela montait de ses entrailles, battait dans sa tête à coups de marteau, une brusque folie du meurtre, un besoin de goûter au sang. Jamais la crise ne l'avait secoué autant. Pourtant, il n'était pas ivre. Et il luttait contre le mal héréditaire avec le frisson désespéré d'un furieux d'amour qui se débat au bord du viol» (page 389). Dans la mine engloutie, face à Chaval, «le besoin de tuer le prenait, irrésistible, un besoin physique, l'excitation sanguine d'une muqueuse qui détermine un violent accès de toux. Cela monta, éclata en dehors de sa volonté, sous la poussée de la lésion héréditaire. Il avait empoigné, dans le mur, une feuille de schiste [...] avec une force décuplée, il l'abattit sur le crâne de Chaval [...] C'était donc fait, il avait tué. Confusément, toutes ses luttes lui revenaient à la mémoire, cet inutile combat contre le poison qui dormait dans ses muscles, l'alcool lentement accumulé de sa race. Pourtant, il n'était ivre que de faim, l'ivresse lointaine des parents avait suffi. Ses cheveux se dressaient devant l'horreur de ce meurtre, et malgré la révolte de son éducation, une allégresse faisait battre son cœur, la joie animale d'un appétit enfin satisfait. Il eut ensuite un orgueil, l'orgueil du plus fort [...] Lui aussi avait tué.» (page 481)

«Très brun, joli homme, l'air fort malgré ses membres menus» (page 9), de «petite taille» (page 132), c'est un Provençal exilé dans le Nord («Je suis du Midi», page 12 - «Étienne parla de la Provence qu'il avait quittée tout petit», page 366), et cette origine méridionale explique «sa fougue éloquente» (page 207). Il fut d'abord l'étranger qui découvrit la mine et nous la fit découvrir, qui, lors de sa première descente, «éprouvait un vertige anxieux de chute» (page 35), son inquiétude contrastant avec la tranquillité des autres mineurs. Surtout, cet étranger venait bouleverser l'histoire de ce groupe de mineurs, tant par son action politique que par l'amour qui allait le lier à Catherine.

«Machineur», il appartenait à une catégorie supérieure dans la hiérarchie des ouvriers, mais il accepta de se déclasser parce qu'il n'y avait pas d'autre travail, parce qu'il était curieux de toutes les expériences, parce qu'un socialiste doit essayer de connaître toutes les sortes de métiers, et, peut-être, parce qu'il avait déjà remarqué Catherine. C'est donc en position d'infériorité qu'il découvrit la mine (pages 34-35), qu'il accepta d'exercer une tâche réservée aux femmes ; qu'il se laissa guider par Catherine, cette entraide étant à la source de l'amour entre eux.

Cependant, ses manières étaient supérieures : il avait de la tenue, des «instincts de coquetterie et de bien-être» : il portait un chapeau melon en arrivant, se paya ensuite des «bottes fines» (page 166). Il se distinguait de ses compagnons de misère par son air sérieux, renfermé, préoccupé. «Le nez toujours dans un livre», il acquit «une réputation de garçon instruit» (page 166) et, de ce fait, honorait et flattait les mineurs. Son courage à la besogne, son endurance, son expérience de la vie, ne tardèrent pas à lui donner un grand ascendant. Le passage (pages 166-167) décrivant sa «transformation lente» est d'une grande justesse psychologique.

D'autre part, il sait parler, il a des idées, il a déjà fait d'autres expériences. D'une grande sensibilité, il ressentait de la tristesse au spectacle des amours (pages 122, 124, 125, 129 : «Peut-être ne remuait-il confusément ces idées moroses que dans l'ennui d'être seul.»), devant le paysage : «C'était d'une tristesse blafarde et morte d'ensevelissement» (page 118) ; «le temps mou l'étouffait un peu» (page 125) ; il ressentait «la mélancolie affreuse du crépuscule» (page 224) ; il regardait «le galop des nuages sous les coups de fouet du grand vent» (page 393) ; il aimait se promener le long du canal (page 429). La communion avec la nature se fait nette quand, à la fin, il fut sensible à «cette gaieté de la nouvelle saison» (page 499).

S'il a une «instruction plus large» (page 63) d'ouvrier autodidacte, frotté aux idées et aux doctrines socialistes, il a pourtant «la conscience de son manque d'instruction» (page 218) et il veut l'augmenter, est «dévoré surtout du besoin de savoir» (page 141). Zola se fait moqueur : «Il lui venait un orgueil, depuis qu'il se sentait penser» (page 160) ; «il finissait par savoir des choses qu'il n'avait pas comprises» (page 218) ; «il fut pris pour l'étude du goût sans méthode des ignorants affolés de science», se faisant «envoyer des livres dont la lecture mal digérée acheva de l'exalter» (page 160) ; «des lectures mal digérées lui revenaient des exemples de peuples qui avaient incendié leurs villes pour arrêter l'ennemi, des histoires vagues où des mères sauvaient les enfants de l'esclavage en leur cassant la tête sur le pavé, où les hommes se laissaient mourir d'inanition, plutôt que de manger le

pain des tyrans» (page 225). L'auteur se gausse encore de celui qui ne fut jamais qu'un «*demi-savant tracassé par le doute*» (page 427), car, pour lui, si l'ignorance est la plaie du monde ouvrier, l'ouvrier «*savant*», dont la cervelle est peu à peu emplie des idées socialistes, est souvent un ouvrier détraqué. Il le montra encore se voyant «*foudroyant les bourgeois du premier discours prononcé par un ouvrier dans un parlement*» (page 219). Et il prétendit qu'Étienne entraînait ainsi peu à peu lui-même dans la bourgeoisie : il avait «*une sensation de supériorité qui le mettait à part des camarades, une exaltation de sa personnalité à mesure qu'il s'instruisait [...] Lentement, sa vanité d'être leur chef, sa préoccupation constante de penser à leur place, lui soufflaient l'âme d'un de ces bourgeois qu'il exérait*» (page 359) ; il avait «*cette répugnance, ce malaise de l'ouvrier sorti de sa classe, affiné par l'étude, travaillé par l'ambition.*» (page 375) ; «*il montait d'un échelon, entrant dans cette bourgeoisie exécrée avec des satisfactions d'intelligence et de bien-être qu'il ne s'avouait pas*» ; il goûtait «*la montée de tout son être vers une classe supérieure*» (page 427). Mais cette conception est tout à fait indéfendable et elle-même bourgeoise puisqu'elle aurait pour conséquence d'enfermer les ouvriers dans l'ignorance.

Il reste qu'Étienne accède ainsi à une meilleure connaissance de la réalité sociale : «*Jusque-là, il n'avait eu que la révolte de l'instinct [...] Toutes sortes de questions confuses se posaient à lui : pourquoi la misère des uns? pourquoi la richesse des autres? pourquoi ceux-ci sous le talon de ceux-là, sans l'espoir de jamais prendre leur place? Et sa première étape fut de comprendre son ignorance*» (page 159).

Devenu une sorte d'écrivain public et d'«*homme d'affaires*» pour les mineurs, «*sa popularité croissante le surexcitait chaque jour davantage*» et il éprouve «*un continuel gonflement de vanité*» (page 218). Endoctriné par Pluchart, qui était «*frappé de la propagande qu'il pouvait faire au milieu des mineurs*» (page 138), il fut enflammé par la passion politique, eut «*les yeux perdus dans une vision d'avenir*» (page 190), donna de «*longues explications*» à Maheu (page 147), «*des explications où il se perdait lui-même*» (page 165) ; il «*tâchait d'endoctriner Pierron*» (page 155), ayant, se gaussait encore Zola, «*la propagande obstinée des nouveaux convertis qui se créent une mission*» (page 149). Il le montra «*s'écoutant parler*» (page 167). Devenu «*le chef incontesté*» et ressentant alors de l'orgueil, Étienne «*rendait des oracles à mesure que l'étude l'affinait et le faisait trancher en toutes choses*». «*Sa popularité croissante le surexcitait chaque jour davantage. Tenir une correspondance étendue, discuter du sort des travailleurs aux quatre coins de la province, donner des consultations aux mineurs du Voreux, surtout devenir un centre, sentir le monde rouler autour de lui, c'était un continuel gonflement de vanité, pour lui, l'ancien mécanicien, le haleur aux mains grasses et noires*» (page 218). Son comportement exemplaire lui avait en effet valu d'être promu haleur.

Or Étienne, qu'on a pu qualifier de «*Julien Sorel de la classe ouvrière*», a de l'ambition : il caresse un «*rêve de chef populaire*». Cette ambition politique le pousserait à poursuivre la grève pour résoudre son problème personnel. Il se justifie : «*Les chefs, c'est souvent de la canaille ; mais il y aura toujours des chefs*» (page 162). Quand il «*passa chef, tout le monde se groupa autour de lui. Ce furent des satisfactions d'amour-propre délicieuses*» (page 167), «*la joie d'être le chef*», emporté dans «*le rêve élargi de sa puissance*» (page 225). «*Devenu chef incontesté [...] il rendait des oracles*» (page 218), il goûtait «*l'ivresse de la popularité*» (page 275), «*des bouffées d'orgueil l'emportaient plus haut, la joie d'être chef, de se voir obéi jusqu'au sacrifice, le rêve élargi de sa puissance, le soir du triomphe. Déjà, il imaginait une scène d'une grandeur simple, son refus du pouvoir, l'autorité remise entre les mains du peuple, quand il serait le maître*» (page 225). Rejeté «*à la souffrance de tous, aux abominations de la misère*», il craignait de «*les pousser encore, les faire s'entêter à la résistance*», avait «*la vision du désastre*» (page 224) et était empli «*d'une insupportable angoisse*» (page 225).

Car il n'était jamais tout à fait sûr de lui : il alternait de l'espoir au «*désespoir*» (page 243) : il était souvent «*pris d'une tristesse noire*» (page 224), «*prêt à mourir*» (page 340), envisageant de se rendre (page 376), subissant «*l'écrasement même de ses pensées [...] le remords de cette ivresse sauvage, du genièvre bu dans le grand froid, l'estomac vide*» (page 358), «*désespérant de nouveau*» (page 362), ressentant «*la sourde inquiétude de ne pas s'être montré à la hauteur de sa tâche, ce doute du demi-savant qui le tracassait toujours*» (page 427), envisageant de se rendre. Puis il retrouvait l'espoir : «*un nouveau rêve l'emporta. Il ne songea plus à mourir [...] enfiévré par l'espoir d'une victoire encore possible*» (page 399).

De même, à l'exaltation s'opposait «une voix de raison qui s'étonnait, qui demandait pourquoi tout cela», à la suite de la folle équipée à travers les fosses (page 339). Ses «théories communistes» n'avaient pas étouffé «ses vieux scrupules d'éducation» (page 358).

Quand il vit la bande échapper à son autorité (page 308), quand «il sentit passer sur lui ces premiers souffles de l'impopolarité qui annoncent la défaite» (page 381), il souffrit dans son «orgueil de chef», orgueil qui lui interdit d'abord d'abandonner la lutte, puis qui lui fit penser des mineurs que leurs «carcasses d'affamés serviront plus la cause du peuple», orgueil qui, alors qu'il était englouti avec les deux autres, se manifesta encore : il «serait mort d'inanition plutôt que de mendier à Chaval une bouchée de pain» (page 479). Quand «le peu qui restait de sa popularité s'en était allé au vent de la fusillade» (page 420), qu'il subit «le sourd reproche, le revirement des lendemains de défaite, le revers fatal de la popularité, une exécration [...] une malédiction universelle» (page 423), que «tout un peuple le maudissait d'une voix peu à peu tonnante dans le débordement de la haine. C'était lui l'exploiteur, l'assassin, la cause unique de leur malheur» (page 424), il ressentit «le secret désir du vaincu, le refuge où il aurait voulu perdre à jamais son tourment.» (page 382) ; il n'eut «plus que le besoin de disparaître sous la terre, de s'y anéantir» (page 393), «puisqu'il n'osait tuer, c'était à lui de mourir, et cette idée de mort, qui l'avait effleuré déjà, renaissait, s'enfonçait dans sa tête, comme une espérance dernière» (page 398) ; il souhaita qu'«un de ces cochons de soldats pouvait lui loger une balle en plein coeur» et que ce «serait crâne de finir ainsi» ; il se laissa aller au fatalisme : «C'était la fin, il n'y avait plus qu'à se battre et à mourir» (page 405), à l'«impuissance» (page 408) : «il rêvait de la prison comme d'un refuge» (page 419), à la peur, au remords, à la chute du haut de l'idéal (signifié par la Maheude, ironie de Zola), au rejet par le coron (page 426). Constatant «la fin tragique de son ambition», il se souvenait d'avoir entendu «trois mille poitrines battre à l'écho de la sienne», de s'être dit que «ce peuple lui appartenait, il s'en était senti le maître» (page 426). Après l'échec, c'est le retournement : «Il traitait maintenant les camarades de brutes, il s'irritait de les voir inintelligents et barbares au point de s'en prendre à lui de la logique des faits.» (page 424). Il constata que «c'étaient eux qui le menaient» (page 427) ; il avait peur de «cette masse énorme, aveugle et irrésistible du peuple, passant comme une force de la nature, balayant tout, en dehors des règles et des théories» (page 427). Il fait aussi le rêve du bonheur simple avec Catherine (page 438).

Or, sur le plan de l'amour, tout Méridional qu'il est, il manque aussi d'assurance. Mais il y est aussi supérieur aux autres car la seule vraie relation du livre est celle qui l'unit à Catherine. Dans ses notes préparatoires, Zola avait déclaré ne pas vouloir d'un amour «platonique et pleurard». Néanmoins, il avait prévu : «Sur le point d'avoir Catherine, Étienne ne la prendra pas, par un sentiment à analyser». On voit d'abord, Étienne s'étonner : «Tu es donc une fille?» (page 40) ; puis se dit qu'«elle ne lui plaisait pas : sa liberté de garçon, son effronterie naïve le gênaient un peu ; il trouvait trop gamine sa tête blafarde de Pierrot serrée aux tempes par le béguin» (page 43). Cependant, quand il la vit «noire, la face poudrée de charbon fin, elle lui semblait d'un charme singulier» (qui tient donc à la compassion qu'il éprouvait), il se demanda : «Pourquoi donc l'avait-il trouvée laide?» (page 48). Plus tard, «brusquement, il s'était demandé s'il ne devait pas la saisir dans ses bras, pour la baiser sur les lèvres, ignorant comment on devait s'y prendre avec une ouvrière encore dans sa famille» (page 49). Il est décidé, par «une résolution de timide, à la prendre et à la baiser sur ses grosses lèvres roses» et «le moment d'agir était venu» (page 50). Mais il fut précédé par Chaval, ce qui fit que, de nouveau seul avec elle, «l'idée qu'elle était une fille lui causait un malaise parce qu'il se sentait bête de ne pas l'embrasser [ce qui était donc, à l'époque, ressenti comme une obligation par un homme !], et que le souvenir de l'autre l'en empêchait» (page 57). Dans sa déception, il affecta le cynisme machiste : «Lorsque les filles disent non, c'est qu'elles aiment être bourrées d'abord» (page 125). La conscience de l'amour vint avec la jalousie : «une stupeur le cloua lorsqu'il reconnut au passage Catherine et le grand Chaval» (page 128) ; c'est avec une «sorte d'excitation jalouse où montait de la colère» qu'il la vit devenir la maîtresse du brutal. Il réagit avec agressivité : «Quelle catin ! et il éprouvait un furieux besoin de se venger d'elle, sans motif, en la méprisant» (page 129) - «Il aurait mangé cet homme dans un de ces besoins de tuer où il voyait rouge» (page 129). Il «croyait en avoir pris son parti» (page 134), mais il était amoureux d'elle comme elle l'était de lui. Cependant, un enchaînement de timidités,

de malentendus et d'occasions manquées les empêcha de s'unir. Il éprouvait pour elle «*un sentiment fait d'amitié et de rancune, qui l'empêchait de la traiter en fille qu'on désire*» (page 158), une «*crainte de céder à l'envie de la prendre*» (pages 158-159). Il se disait : «*C'était imbécile d'avoir un si gros désir l'un de l'autre, sans jamais se contenter*» (page 167). «*Il était certain qu'elle l'attendait, en étouffant, qu'elle refermerait les bras sur lui, muette, les dents serrées*» (page 167). Mais «*il n'alla pas la prendre [...] Plus ils vivaient côte à côte, et plus une barrière s'élevait, des hontes, des répugnances, des délicatesses d'amitié, qu'ils n'auraient pu expliquer eux-mêmes.*» (page 168). Ainsi le «*sentiment à analyser*» l'a été en une ligne !

Survint l'intermède avec la Mouquette, la fille simple, folle de son corps (page 147), qui s'exprimait en montrant son derrière aux bourgeois (page 335), aux soldats (page 409), mais qui, comiquement, découvrit l'amour. Elle poursuivit Étienne : «*Veux-tu?*» (page 149) - «*Pourquoi ne veux-tu pas m'aimer?*» (page 244). Et il fut «*pris d'un goût qu'il refusait de s'avouer pour cette fille qui l'adorait comme un Jésus*» (page 259). Il rompit avec elle mais fut vu par Catherine. La Mouquette mourut en la sauvant, s'étant «*jetée, d'un mouvement instinctif de bonne fille, devant*» elle (page 413), «*heureuse de les voir ensemble maintenant qu'elle s'en allait*» (page 414). Par la Mouquette est illustrée l'opposition du pur désir physique et du vrai amour fondé sur une pudeur enracinée dans le respect de la pureté.

Lors de l'assemblée du Plan-des-Dames, la violence d'Étienne fut excitée par la présence de Chaval et de Catherine. Et elle s'exerça encore à la sortie des mineurs de Vandame alors qu'il fut «*pris de la fureur de la bande*» (page 311).

Cet échec lancinant de l'amour, qui est aussi une nécessité dramatique, Zola l'attribua aux conditions de vie, à la mentalité ambiante et à une résignation ancestrale. Catherine s'était liée à Chaval par une sorte de fatalité, et les amoureux ne pouvaient se retrouver qu'après le combat chez Rasseneur (page 390). Lorsque Catherine retourna à la fosse, ils furent très émus et très émouvants : «*Il l'avait prise à la taille dans une caresse de chagrin et de pitié. En chemise, serrés l'un contre l'autre, ils sentaient la chaleur de leur peau nue, au bord de cette couche tiède du sommeil de la nuit. Elle, d'un premier mouvement, avait essayé de se dégager ; puis, elle s'était mise à pleurer tout bas, en le prenant à son tour par le cou, pour le garder contre elle, dans une étreinte désespérée. Et ils restaient sans autre désir, avec le passé de leurs amours malheureuses, qu'ils n'avaient plus satisfaire. Était-ce donc à jamais fini? n'oseraient-ils s'aimer un jour, maintenant qu'ils étaient libres? Il n'aurait fallu qu'un peu de bonheur, pour dissiper leur honte, ce malaise qui les empêchait d'aller ensemble, à cause de toutes sortes d'idées, où ils ne lisaient pas clairement eux-mêmes.*» (pages 437-438). Ressentant «*un invincible besoin d'être heureux*», il s'écria : «*Je vais avec toi*», se demandant toutefois «*d'où venait donc cette décision brusque, sortie de ses lèvres, sans qu'il y eût songé, sans qu'il l'eût discutée un instant*» (page 438), mais savourant «*un tel calme, une guérison si complète de ses doutes, qu'il s'entêtait, en homme sauvé par le hasard, et qui avait trouvé enfin l'unique porte à son tourment*» (page 438). Ils étaient seuls dans la mine engloutie, mais, dernière péripétie, Chaval survint et Étienne dut le tuer pour connaître avec Catherine des «*noces noires*» où, comme il se doit, l'amour est proche de la mort : «*Il l'empoigna dans un réveil de sa virilité. Et ce fut enfin leur nuit de noces, au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu le bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois. Ils s'aimèrent dans le désespoir de tout, dans la mort*» (page 489). Si Étienne et Catherine font l'amour, il n'y a rien de plus désespéré que cet embrassement dans la boue noire, et face à la mort.

Or, comme sa puberté s'était déclenchée enfin, il fut ainsi le premier à la posséder alors qu'elle était réellement une femme. Et, comme elle y dépensa son dernier souffle, leurs amours furent tragiquement dénouées, comme la grève avait échoué. Leur amour, opposition du pur désir physique et du vrai amour fondé sur une pudeur enracinée dans le respect de la pureté, est un amour courtois, affonté à des obstacles, malheureux, tragiquement dénoué, symbolique de l'échec de la grève.

Et il fallait qu'Étienne soit libéré de cet amour, qui l'avait fait rester à Montsou, pour que, rescapé, miraculé, il puisse partir vers Paris (page 491). Il se sentait «*fort, mûri par sa dure expérience au fond de la mine. Son éducation était finie, il s'en allait armé, en soldat raisonneur de la révolution, ayant déclaré la guerre à la société, telle qu'il la voyait et telle qu'il la condamnait [...] l'affinement bourgeois*

qui l'avait haussé au-dessus de sa classe le jetait à une haine plus grande de la bourgeoisie» (page 499). «Sa raison mûrissait, il avait jeté la gourme de ses rancunes.» (page 501). Pourtant, il fait encore preuve de son idéalisme invétéré : «Il recommençait le rêve de les changer en héros, de diriger le peuple» (page 493). Zola se moqua encore de «sa foi absolue à une révolution prochaine, la vraie, celle des travailleurs, dont l'incendie embraserait la fin du siècle de cette pourpre de soleil levant» (page 500) : Étienne semble oublier vite le drame qu'il vient de vivre, car la vie doit reprendre ses droits.

Étienne connut donc une évolution intéressante. Il est le type de ces ouvriers qui entendirent le message de la première Internationale, qui se vouèrent à la lutte du travail contre le capital et qui, non sans beaucoup d'illusions, s'employèrent à faire prendre conscience de sa force au prolétariat moderne. Par la supériorité que lui donnait sa formation d'autodidacte, il était une sorte de déclassé, et il n'échappa pas tout à fait aux pièges de l'ambition personnelle : fort de l'estime de tous, l'agitateur idéaliste commença à se prendre au sérieux, savoura la jouissance d'être à la tête des autres, rêva de jouer un rôle important dans la révolution prochaine. La grève tragique, les heures d'angoisse passées au fond de la mine inondée, le meurtre de Chaval, son rival auprès de Catherine Maheu, tous ces événements furent pour lui une épreuve salutaire. Lorsqu'il quitta Montsou, il avait mûri, avait perdu beaucoup d'illusions, avait trouvé son véritable chemin. Et il avait vécu une histoire d'amour qui, par son romantisme, s'opposait au naturalisme du projet de Zola. S'il a fait preuve de vertus individuelles exceptionnelles, elles ne pouvaient vraiment changer la société. De toute façon, dans le cadre étroit des "*Rougon-Macquart*", il n'était donné à aucun personnage de déboucher sur «la vraie vie» : sous l'Empire, elle était absente.

Bien que Zola n'ait pas manqué de mettre en valeur les petitesesses du personnage et de rappeler que des facteurs héréditaires ont leur part dans sa révolte, non sans exagérer la stigmatisation du romantisme de la révolte, c'est sans conteste à lui qu'il donna sa sympathie.

"*Germinal*" est le seul livre complet de Zola car le personnage central y est un homme pour qui les autres existent et qui s'efface devant le héros collectif du roman : le peuple mineur.

Intérêt philosophique

Zola prétendait, se limiter à l'observation, rester objectif : «*Le naturalisme ne se prononce pas. Il examine, il décrit. Il dit : Ceci est. Au public de tirer la conclusion [...] Je veux donner à voir. Ce sera au spectateur de penser et de réfléchir.*». Mais, dans "*Germinal*", roman qui est un cri, il ne put maintenir cette prétendue impassibilité et osa de très nettes prises de positions qui soulèvent des polémiques.

On peut distinguer une réflexion politique et sociale inspirée par le tableau de la France sous le Second Empire et du monde des mineurs en grève, une réflexion morale inspirée par le comportement des personnages, une réflexion philosophique inspirée par la vision de la condition humaine.

La réflexion politique et sociale : L'oeuvre de Zola, dénonciatrice de la société de son temps, fut plus généreuse, plus audacieuse, plus progressiste, qu'il ne l'était lui-même. Il avait «le coeur à gauche», mais, selon Henri Guillemin, il appartenait à «la bonne gauche conservatrice, anticléricale et propriétaire». Il ne fut donc d'abord qu'un adversaire du pouvoir personnel pris par Napoléon III, un dénonciateur du Second Empire, contre lequel, en dépit de la prétention à l'objectivité du naturalisme, il prononça, avec "*Les Rougon-Macquart*", un réquisitoire vibrant d'indignation, car il le considérait comme responsable de l'horreur de la réalité sociale et voyait sa chute comme un préalable à l'instauration d'une société meilleure, davantage éclairée par la justice et la vérité : la république (qui «*sera naturaliste ou ne sera pas*» !).

Avant "*Germinal*", il avait déjà des préoccupations sociales, était déjà un lecteur de Proudhon et de Marx. Mais il n'avait considéré que l'aspect politique de l'opposition populaire à l'Empire, en étant resté à la constatation de l'impasse que fut ce régime, qu'est tout régime autoritaire. Comme il avait permis

aussi le triomphe de la bourgeoisie qui, «*usant et abusant du pouvoir volé et gardé*», tirait son opulence d'un peuple asservi, Zola en arriva à mettre en question la division de la société en classes et à se tourner, avec "*Germinal*", vers l'aspect social, à présenter la condition ouvrière et la «*guerre du travail contre l'argent*» (page 225), à montrer le déploiement d'une force abstraite : celle du Capital qui broyait les ouvriers.

Cependant, il fit d'abord des déclarations précautionneuses au reporter du "Figaro", journal de droite, venu l'interviewer : «Ces mineurs dont votre livre, paraît-il, raconte la vie, les souffrances, vous êtes avec eux, je pense?» lui avait demandé le journaliste. - «*Je ne suis pas plus en leur faveur que contre eux*», avait répondu Zola qui avait repris son thème : «*Le naturalisme ne se prononce pas ; il examine ; il décrit : Ceci est. Au public de tirer la conclusion*». Parlait ainsi l'homme qui vivait de sa plume, qui ne voulait pas indisposer la clientèle, surtout celle du "Figaro". À quoi bon susciter d'avance des froncements de sourcil, un réflexe défensif, une hostilité toute prête? C'est contre-indiqué pour un homme de lettres que de susciter, par ses propres soins, un accueil malveillant.

Dans la même volonté d'objectivité, il affirma aussi : «*J'ai mis à nu les plaies d'en haut, je n'irai pas cacher les plaies d'en bas. Mon œuvre n'est pas une œuvre de parti et de propagande, elle est une œuvre de vérité*». En effet, on ne peut guère le taxer de manichéisme quand on compare les bourgeois et les gens du peuple. Il ne s'est livré à aucune apologie simpliste des déshérités : ils ne sont point fardés comme le sont les paysans de George Sand ; ils sont, au contraire, montrés constamment en proie à la frénésie sexuelle, à la ruée des instincts. Les bourgeois même ne sont pas coupables ; pas une seconde ils n'en éprouvent le sentiment. Dans une interview donnée après la parution du livre, Zola indiqua : «*Aurai-je réussi à faire comprendre, dans mon roman, les aspirations des misérables vers la justice? Je ne sais. Mais j'ai voulu aussi bien établir que le bourgeois lui-même n'est pas coupable, individuellement. C'est la collectivité qui a toute la responsabilité.*»

Le romancier constate : c'est ainsi, voilà tout ; c'est l'ordre établi, le train du monde, l'état normal. On peut considérer que son roman est un témoignage honnête, tout empli de cette passion de l'authentique, de cette avidité du vrai qui le caractérisaient.

Mais, au début même de son «*plan*», dès les premiers mots de "*L'ébauche*", qu'il écrivit vers le 10 février 1884, il indiqua une nette prise de position en s'efforçant de définir les grandes lignes de l'intrigue : «*Le roman est le soulèvement des salariés, le coup d'épaule donné à la société, qui craque un instant : en un mot la lutte du capital et du travail. C'est là qu'est l'importance du livre, je le veux prédisant l'avenir, posant la question la plus importante du XXe siècle. La révolution par la faim.*» Et, le 4 avril 1885, toute réserve écartée, dans une lettre publique à Francis Magnard, il se jeta en avant : «*Eh bien oui ! c'est vrai, ces misérables, ces exploités, ces asphyxiés, je n'ai eu qu'un désir, dans mon livre : les montrer tels que notre société les fait, et soulever une telle pitié, un tel cri de justice que la France cesse enfin de se laisser dévorer .*» Après la parution, il s'expliqua sur ses intentions : «*Je dois même dire, dût-on m'accuser d'être un socialiste, que, quand j'ai étudié la misère des travailleurs des mines, j'ai été pris d'une immense pitié. Mon livre, c'est une œuvre de pitié, pas autre chose, et si quiconque en le lisant éprouve cette sensation, je serai heureux, j'aurai atteint le but que je m'étais proposé.*»

En effet, "*Germinal*" est ouvrage polémique en faveur d'un nouvel ordre social. Cette histoire est celle de l'échec d'une grève, mais cet échec est contredit par l'espoir qu'indique le titre. On a vu que le nom «*Germinal*» fait référence à la Révolution française qui peut être, elle aussi, considérée comme ayant été un échec, alors qu'elle a, en fait, permis l'essor de la démocratie, non seulement en France mais dans le monde. De même, l'échec de la grève, échec collectif des mineurs face à la Compagnie (mais ils se sont comptés, les antagonismes sont devenus irréductibles, la troupe ayant tiré et fait de nombreux morts ; la victoire du Capital n'est qu'apparente) et échec personnel d'Étienne, n'empêcha pas Zola d'exprimer l'espoir en un avenir meilleur. C'est bien ce qu'avaient compris les mineurs qui, à ses funérailles, sont venus déposer des fleurs rouges en criant «*Germinal !*», cri repris par la foule.

Zola considérait que la Révolution devait être dépassée par une révolution sociale, l'évolution de la société au XIXe siècle ayant fait apparaître le prolétariat, ayant vu le développement de son exploitation, ayant fait naître le socialisme. Il reste que le livre, s'il montre la lutte des classes, le conflit

dramatique entre le capital et le travail, le déterminisme économique auquel pourrait remédier le socialisme, n'est pas pour autant un manifeste socialiste.

Le romancier exposa d'ailleurs différentes conceptions de la lutte, et on peut se demander quelle est exactement sa position idéologique. Il ne pouvait évidemment pas accepter le nihilisme de Souvarine dont il ne s'était servi que pour provoquer l'apocalypse finale, et qui, en détruisant le lieu de travail, n'avait fait qu'accroître les malheurs des ouvriers. Il ne pouvait non plus se contenter du réformisme de Rasseneur qui condamnait à la résignation. Il penchait donc vers les théories socialistes, le collectivisme, qu'il a fait exposer par Étienne, non sans les discréditer en lui prêtant des idées un peu floues, un itinéraire philosophique sinueux. C'est que lui-même n'avait, à cette époque, qu'une connaissance parcellaire du socialisme et n'y voyait que «*des élucubrations de songe-creux, de cerveaux échauffés par le malheur*». Il ne s'y est vraiment converti qu'à la suite de ses enquêtes préparatoires et, surtout, de l'écriture de "*Germinal*". Et lui, qu'on s'est plu pourtant à qualifier de sectaire et d'utopiste, se posait le grand problème de toutes les révolutions, celui du réalisme des moyens d'action.

Il fit constater par Étienne l'échec de «*cette fameuse Internationale qui aurait dû renouveler le monde*», mais qui «*avortait d'impuissance après avoir vu son armée formidable se diviser, s'émietter dans des querelles intérieures.*» (page 500). Mais il lui fit conserver l'espoir : «*N'était-ce pas le peuple, vivace, neuf encore, qui mangerait la bourgeoisie épuisée de jouissance?*» (page 500) - «*La révolution renaîtrait sans cesse, demain peut-être, avec la grève générale, l'entente de tous les travailleurs*» (page 501) - il fallait «*s'enrégimenter tranquillement, se connaître, se réunir en syndicats, lorsque les lois le permettaient ; puis, le matin où l'on se sentirait les coudes, où l'on se trouverait des millions de travailleurs en face de quelques milliers de fainéants, prendre le pouvoir, être les maîtres. Ah ! quel réveil de vérité et de justice ! Le dieu repu et accroupi en créverait sur l'heure, l'idole monstrueuse, cachée au fond de son tabernacle, dans cet inconnu lointain où les misérables la nourrissaient de leur chair, sans l'avoir jamais vue*» (page 502).

Et Zola a bien révélé le souci d'engagement qui l'animait dans cette œuvre de justice sociale qui prônait la solidarité et la fraternité : «*C'est là qu'est l'importance du livre : je le veux prédisant l'avenir, posant la question qui sera la plus importante du XXe siècle : la lutte du capital et du travail. [...] Ces misérables, ces exploités, ces asphyxiés, je n'ai eu qu'un désir, les montrer tels que notre société les fait et soulever une telle pitié, un tel cri de justice que la France cesse enfin de se laisser dévorer, car on va à la royauté triomphante de l'argent, des gros capitaux sur le travail, sur l'effort même des patrons.*»

Il avait découvert intuitivement le rôle révolutionnaire de la violence, le livre étant marqué (pages 334-335) par «*l'allusion au "Grand Soir" de la révolution sociale*» et se terminant par «*l'évocation de la solidarité des "camarades"*» (page 502) unis dans un travail de sape contre une société capitaliste vouée à la ruine et à l'éclatement, comme le prouvent ces annonces de la résurrection : déjà page 277 («*Le mineur n'était plus l'ignorant, la brute écrasée dans les entrailles du sol. Une armée poussait des profondeurs des fosses, une moisson de citoyens dont la semence ferait éclater la terre, un jour de grand soleil.*») et surtout dans les derniers mots du livre, qui sont essentiels où le thème est enfin développé : «*Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre*» (page 503).

On peut se demander si cet espoir est encore possible (nécessaire?) de nos jours. La terre n'a pas éclaté, du moins pas de la manière dont Zola l'imaginait. Mais il ne faut pas lire le roman comme une prophétie ni comme une vérité d'aujourd'hui, encore moins comme une doctrine pour l'action : ce n'est pas un roman à thèse. Et il ne faut pas reprocher à Zola de n'avoir pas proposé de solution à la question sociale car il patageait entre utopie, rêve et nostalgie d'un âge d'or qui jamais n'exista.

Maintenant que ce siècle futur qu'évoquait Zola est passé, on peut en évaluer «*les récoltes*». Il faut remarquer qu'elles ont été maigres. On pourrait même croire que les choses n'ont pas changé en profondeur depuis "*Germinal*", malgré les progrès du XXe siècle. C'est du moins l'avis de 54% des Français selon un sondage fait à l'occasion de la sortie du film de Claude Berri. La révolution espérée a eu lieu en Russie en 1917, en Chine, en Corée du Nord, à Cuba, etc.. Mais elle a conduit aux excès

que l'on sait, et les régimes communistes, n'ayant surtout pas assuré au peuple ce bonheur qu'ils promettaient, ont connu la chute.

La révolution n'a pas eu lieu dans les pays occidentaux, mais, en France, le Front Populaire de 1936, coalition des partis de gauche et des syndicats, a fait accéder les travailleurs à bien des avantages (augmentation des salaires, semaine de quarante heures, congés payés, lois du travail qui permettent des syndicats solides pouvant mieux négocier et lutter par la grève, etc.). De façon générale, dans les pays occidentaux, les conditions des travailleurs se sont améliorées : un chômeur d'aujourd'hui vit mieux qu'un mineur d'il y a cent ans, l'allocation accordée aux plus pauvres leur donne plus de pouvoir d'achat que jadis un salaire de « gueule noire ».

Cependant, rien n'est définitivement acquis, la lutte entre patronat et salariés existe toujours et des reculs sont subis, par exemple à l'occasion des crises économiques où les patrons et ce grand patron qu'est le gouvernement réduisent les salaires qu'ils n'augmentent pas en temps de prospérité, du fait du nouveau phénomène de la mondialisation de l'économie. Il faut même constater que le mouvement ouvrier est en pleine régression, que l'État réduit son rôle de providence, que le libéralisme économique triomphe, que la loi du marché s'impose partout, que la nature même du travail change, que le travail lui-même s'évanouit, que la grève apparaît comme un moyen de lutte tout à fait obsolète. Et, la nature humaine étant ce qu'elle est, nous voyons toujours des puissants tricheurs et rapaces et des malheureux asservis et exploités.

Cependant, au-delà de l'idéologie, "*Germinale*", « cri de ralliement des damnés de la terre », qui prône la solidarité et la fraternité, est un hommage à toutes les souffrances des êtres humains qui travaillent et subissent des iniquités, pour assurer le profit de ceux qui les dominent. Toutes ces morts du roman n'ont pas été inutiles. Certes la condition ouvrière qu'il décrit n'existe plus aujourd'hui dans la plupart des pays occidentaux. Et, pourtant, des mineurs subissent des conditions terribles et meurent encore dans des accidents de la mine, en Turquie, en Amérique latine, en Chine...

La réflexion morale : En son temps, Zola s'était vu traiter de « pornographe », voire de « coprophage ». Il s'est vu reprocher, pour "*Germinale*" comme pour l'ensemble des "*Rougon-Macquart*", son immoralité, mais il rétorqua qu'« *ici l'immoralité tient aux conditions mêmes de l'existence* ».

Et, en fait, soucieux de moralité, il montra bien :

- l'entremêlement des douleurs personnelles aux drames collectifs (la souffrance d'Hennebeau trahi par sa femme, la souffrance d'Étienne et de Catherine dont la conquête est une allégorie de la conquête du bonheur par une classe) ;
- le scandale de la corruption des classes supérieures, ici la bourgeoisie qui a cessé de donner l'exemple de la rigueur morale, comme l'aristocratie l'avait cessé à la fin de l'Ancien Régime, ce qui avait causé sa perte ;
- le rôle de l'individu dans les mouvements sociaux : pour que le progrès s'effectue réellement, il doit être le fait du peuple. Mais même le mouvement le plus égalitaire, le plus démocratique, semble avoir besoin de l'impulsion d'un individu, d'un éveillé de consciences, d'un catalyseur, d'un meneur, d'un bouc émissaire aussi. Il vient d'ailleurs (car on juge mieux avec du recul) mais est, de ce fait, d'autant plus facilement désavoué. Il doit avoir déjà atteint un niveau supérieur d'instruction et d'éducation (car la misère noire ne permet pas de prendre conscience). C'est le cas dans "*Germinale*" où Étienne joue tous ces rôles. On peut même voir en cet apôtre d'une société meilleure, un autre messie, un autre Christ, qui est renié par ces premiers chrétiens rassemblés dans leurs catacombes que sont les mineurs.

Au-delà encore, Zola croyait à la Fécondité, au Travail, à la Vérité, à la Justice ; et il fit plus tard de ces mots les titres de ses « *Évangiles* ». Il y avait donc chez lui une véritable volonté philosophique.

La réflexion philosophique : "*Germinale*" peut être considéré, au-delà de la description réaliste d'un métier et d'un milieu, comme une tragédie du malheur universel, comme l'évocation pleinement symbolique de la lutte de tout être humain dominé par un pouvoir oppresseur, et qui, après avoir connu la résignation, recouvre sa dignité, subit un échec, mais conserve l'espoir car, grâce à la fraternité, il est possible d'envisager une issue, une libération.

Illustration d'aspects essentiels de l'existence, la Liberté, l'Amour, la Justice, le Droit au bonheur, le Mal, la Mort, la Nature de l'être humain, c'est aussi le roman de la pesanteur et de la chute, où l'être humain plonge dans la matière dense et opaque, dans l'animalité, dans la bestialité de ses instincts, dans le déterminisme de l'hérédité et de la sexualité. Dans cette nuit qui l'écrase, où l'on peut voir l'obscurité mystérieuse et inquiétante de l'inconscient, il parcourt un labyrinthe, dont les boyaux étroits et obscurs sont comme les multiples rouages d'un monde complexe. Mais il faut justement passer par le souterrain, consentir à y vivre pour pouvoir le décrire et ensuite s'en libérer à jamais, remonter vers la surface, l'air pur et le soleil. Ainsi est cultivé le fantasme du complot ténébreux près d'éclater au grand jour pour ruiner la société.

On a vu que le titre suggère un espoir puisqu'il évoque le printemps où a lieu la germination, thème qui traverse les ténèbres du roman. Zola semble aussi reprendre la parabole évangélique qui veut que, si une graine n'a pas poussé, d'autres le pourront, qu'il faut donc en semer un grand nombre pour qu'une ait la possibilité de germer. Cependant, il faut remarquer que la métaphore suggère aussi que ce phénomène naturel ne peut être hâté par l'action de l'être humain.

On peut se demander si cette œuvre est finalement optimiste ou pessimiste. Pour Jules Lemaître, un de ses premiers critiques, elle est «une épopée pessimiste de l'animalité humaine». Un jugement plus nuancé et plus intéressant a été posé par un critique : «Zola est un peintre pessimiste de la société présente, doublé d'un annonciateur très optimiste de la société future». Mais le pessimisme sur le présent, sur ce qu'on connaît, n'empêche pas l'optimisme sur l'avenir, sur ce qu'on espère. S'il avait le pessimisme des réalistes, si son naturalisme devait le rendre pessimiste (d'ailleurs, sous le règne du réalisme socialiste, le naturalisme était honni du fait du pessimisme auquel il conduit), lui dont assurément le cœur battait avec le peuple, sans perdre sa lucidité, il adhéra, dans "*Germinale*", à un socialisme dont le messianisme est fondamentalement optimiste. Ce qu'on pourrait considérer comme du pessimisme de la part de Zola était en fait de l'idéalisme blessé ; il aurait été encore un romantique. En tout cas, il se tint à égale distance du pessimisme désespéré et de l'optimisme béat, qui tous deux paralysent : il prôna un pessimisme actif qui nous incite à réfléchir. À partir du moment où un peuple se révolte, manifeste son mécontentement, il fait un pas en avant. Une révolte est un progrès quand ses causes sont plus fortes que ses conséquences.

On assiste à l'échec collectif des mineurs face à la Compagnie, sur l'échec personnel d'Étienne. Mais il lui a permis aussi de prendre conscience de la réalité du combat à mener. Et les mineurs, s'ils sont alors vaincus et abattus, garderont le souvenir de cet affrontement qui leur rappellera la nécessité de s'organiser. Apparaît donc, dans cette histoire de l'échec d'une grève qui est contredit par l'espoir qu'indique le titre, l'utilité même de l'échec. Un échec peut être considéré d'une façon positive comme une expérience nécessaire qui, mieux qu'un succès arraché de justesse permet une prise de conscience plus approfondie en vue d'un succès plus réel. D'ailleurs, n'y a-t-il pas des échecs qui sont des victoires? Le caractère messianique du livre permet de développer une analogie avec la mort du Christ sur la croix : a-t-elle été un échec? n'a-t-elle pas été suivie par la Résurrection? n'a-t-on pas fait de l'instrument même du supplice, de la Croix, un signe de ralliement et d'espoir?

Cette première grande oeuvre sur le peuple, qui se clôt sur l'espoir dans «*les récoltes du siècle futur*», n'est donc ni désespérée ni négative. Elle recèle un message d'espoir au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Le peuple est présenté comme doué d'une grande fécondité naturelle, d'une capacité de régénération constante. Plus général encore, il y a l'espoir en la vie qui, la nature étant éternellement féconde, fabrique toujours de la vie.

Destinée de l'oeuvre

Le roman parut d'abord en feuilleton dans "Gil Blas" du 26 novembre 1884 (alors qu'il n'était pas encore terminé) au 25 février 1885. Puis, le 2 mars, vendu au prix de 3,50 francs, le volume, le treizième volume de la série des "*Rougon-Macquart*", sortit en librairie sous la célèbre couverture jaune de la Bibliothèque Charpentier. C'était donc quelques semaines avant que Victor Hugo ne soit emporté par la mort, comme si le destin avait voulu signifier que l'auteur des "*Misérables*" avait le droit de s'en aller puisque sa succession se trouvait désormais assurée par le roman de Zola qui l'égalait

par le nombre des personnages comme par la puissance de ses évocations. Mais, malgré un grand mouvement de curiosité, les ventes de "*Germinal*" furent loin d'atteindre celles de "*L'assommoir*" ou de "*Nana*".

La critique s'était déchaînée. "Le Figaro" qui avait eu l'imprudence, le 4 mars, de laisser Philippe Gille couvrir d'éloges le roman, rectifia le tir, et Antoine Claveau se livra à un éreintement : "*Germinal*" n'était point qu'un pur travail d'artiste. D'abord, disait-il, Zola s'était servi de sa plume «comme d'un pilon ou d'un hachoir pour broyer la langue française» et la muer en «chair à pâté». Surtout, c'est un «roman socialiste», et du genre le plus «détestable». Il fit des observations sur l'immoralité de l'ouvrage et son odeur nauséabonde. Il s'abandonnait aux transports d'une vertu souffletée, en présence d'un tel «étalage» obscène, d'un tel triomphe de la «bestialité». Zola était «le pourceau sur son fumier». "*Germinal*", c'était «le naturalisme dans toute sa gloire» et, en matière de «cochonnerie», enfonçait «non seulement "*L'assommoir*" et "*Nana*" mais "*Pot-Bouille*" et "*La joie de vivre*" où les amateurs croyaient pourtant avoir touché le comble du régal».

Le 4 avril, parut dans le même "Figaro" un troisième article où l'auteur, Henry Duhamel, usa du procédé de l'ironie attristée, sur le ton de la compétence souriante opposée à de regrettables facéties romanesques. Quiconque, affirma-t-il benoîtement, «connaît» réellement «les pays miniers», ou seulement a «eu l'occasion de les voir de près» (ce qui impliquait que Zola, de toute évidence, ne savait pas de quoi il parlait) ne saurait que «s'étonner» beaucoup du «tableau» que "*Germinal*" en propose. «Cette population houillère [...] si douce, si calme, si honnête», qu'était-elle devenue, Seigneur, dans l'étrange optique du romancier? Un ramassis d'ivrognes et de débauchés !» Et de conclure : «La plupart des types inventés par l'auteur se rapprochent autant du véritable mineur que le sublime, par exemple, des réunions publiques se rapproche de l'ouvrier honnête et laborieux des villes». L'adjectif «honnête» figurait là avec insistance, et non point par hasard : l'ouvrier «honnête» était celui dont les «honnêtes gens» étaient satisfaits, et qui témoignait d'une qualité première : sa soumission à l'ordre établi. L'ouvrier mécontent et revendicateur cessait ipso facto d'être «honnête» ; il était déshonnête, malhonnête; et s'exposait aux plus justes châtiments.

Le journal "La République française", où l'esprit «républicain» s'unissait à la plus grande sagesse bourgeoise, dénonça en "*Germinal*" une «diffamation de la société».

"La patrie" du 6 mars s'écria : «Cette fois, M. Zola a jeté le masque ; il est bien ce que nous pensions : un révolutionnaire, un malfaiteur.» Et la vieille méthode se déploya qui consistait à traiter de «pornographe», voire de «coprophage» l'homme dont on visait, en fait, la nocivité sociale. On se servait de l'alibi du mouchoir devant le nez, afin de maintenir intact et immuable le bandeau appliqué sur les yeux du public. On conseillait de se tenir à l'écart de Zola et de ses ouvrages, sous peine d'asphyxie.

"Le journal des débats" du 17 mars déplora la «sensualité obsédante» de M. Zola.

Brisson, dans "Les Annales" du 8 mars estima que «l'amour de la vérité» a des bornes, et que, ces bornes, "*Germinal*" les avait dépassées.

Quelle chance, pour les petits journaux du bon bord, que le personnage de la Mouquette ! Quelle aubaine, cette fille qui se trousse à chaque instant devant les mâles, pour rien, pour rire, par perversité naturelle ! Les petits journaux s'en donnèrent à cœur joie et firent leur besogne de valets. Ils se plurent à réduire aux fesses d'une fille excitée ce dangereux «roman socialiste», cette mise en accusation de l'iniquité régnante.

Zola ne resta pas muet. Il répondit à Claveau : «*Pourquoi retrancher de la vie, par convenance, le grand instinct génésique, qui est la vie même?*» L'article de Duhamel l'ayant pratiquement taxé de mensonge, il fit tenir au directeur du journal une lettre violente : «*Ah ! j'ai menti, dites-vous? Qu'on veuille bien consulter les statistiques, se renseigner sur les lieux. Sur chaque point, je pourrais répondre par un document. Pourquoi veut-on que je calomnie les misérables? Je les ai vus, de mes yeux vus, ces écrasés. Leur condition est atroce, et quel homme, s'il a seulement un peu de cœur, peut rester impassible devant un tel spectacle? [...] Quant à la promiscuité, à l'immoralité qui tient aux conditions mêmes de l'existence [...] Qu'on ne me contredise pas avec des raisons sentimentales [...] La misère sera bien proche d'être soulagée le jour où l'on se décidera à la connaître dans ses*

souffrances et dans ses hontes. On m'accuse de fantaisie ordurière et de mensonge prémédité sur de pauvres gens qui m'ont empli les yeux de larmes [...] Je n'ai eu qu'un désir, les montrer tels que notre société les fait et soulever une telle pitié, un tel cri de justice, que la France cesse enfin de se laisser dévorer par l'ambition d'une poignée de politiciens, pour s'occuper de la santé et de la richesse de ses enfants.»

Toutefois, Zola reçut très vite des témoignages d'admiration de ses pairs. Guy de Maupassant lui envoya une lettre, en mai ou juin 1885, où il lui écrivait : «Vous avez remué là-dedans une telle masse d'humanité attendrissante et bestiale, fouillé tant de misères et de bêtise pitoyable, fait grouiller une telle foule terrible et désolante au milieu d'un décor admirable, que jamais livre assurément n'a contenu tant de vie et de mouvement, une pareille somme de peuple. On sent, en vous lisant, l'âme, l'haleine et toute l'animalité tumultueuse de ces gens.» J.-K. Huysmans, dans une lettre inédite (1885), s'écria : «Quelle poigne ! [...] un sacré beau livre [...] Ça dégage une sacrée, sacrée tristesse [...] c'est un lamento des ténèbres, un "lamma sabachthani" de la faim.» Mais il évoqua aussi «ces nappes de tétons qui dégoulinent tout le long des pages.»

Un drame en cinq actes et douze tableaux fut tiré du roman par William Busnach et Émile Zola. Mais il ne fut signé que par Busnach. En octobre 1885, le ministre Goblet interdit la pièce au motif qu'elle «offrirait les plus grands dangers au point de vue de l'ordre social». Zola attaqua ce Goblet aux «yeux durs», ce «bourgeois dont l'ambition a fait un républicain sous la République», et il quitta toute prudence, demandant : «Pourquoi suis-je censuré? Uniquement parce que la pièce est républicaine et socialiste». La pièce ne fut représentée que le 21 avril 1888, au théâtre du Châtelet, après de longs démêlés avec la censure et en l'absence de l'auteur qui entendait ainsi protester contre les coupures imposées au texte. Elle n'eut guère de succès d'ailleurs et quitta l'affiche après dix-sept représentations et le texte en demeura inédit.

Le même gouvernement laissa condamner à la prison pour outrage aux bonnes mœurs, Louis Desprez, le jeune auteur d'un roman de paillardises rurales, "Autour d'un clocher". Déjà phtisique, il en mourut, et Zola cloua au pilori, dans un premier "J'accuse !", les hiérarques de cette justice puritaine.

Le 15 novembre 1885, il donna au journal socialiste de Bruxelles "Le peuple" l'autorisation de publier gratis "*Germinal*" en feuilleton : «Prenez [...] Je ne vous demande rien, puisque votre journal est pauvre et que vous défendez les misérables.»

Jules Lemaitre, qui, en 1886, déclara avoir vu dans le roman «une épopée pessimiste de l'animalité humaine.», en 1903, ajouta : «Je ne sache pas que dans aucun roman on ait fait vivre ni remuer de pareilles masses. Cela tantôt grouille et fourmille, tantôt est emporté d'un mouvement vertigineux par une poussée d'instincts aveugles. Le poète déroule avec sa patience robuste, avec sa brutalité morne, avec sa largeur d'évocation, une série de vastes et lamentables tableaux composés de détails monochromes qui s'entassent, s'entassent, montent et s'étalent comme une marée : une journée dans la mine, une journée au coron, une réunion de révoltés la nuit dans une clairière, la promenade furieuse des trois mille misérables dans la campagne plate, le heurt de cette masse contre les soldats, une agonie de dix jours dans la fosse noyée... M. Zola a magnifiquement rendu ce qu'il y a de fatal, d'aveugle, d'impersonnel, d'irrésistible dans un drame de cette sorte, la contagion des colères rassemblées, l'âme collective des foules, violentes et aisément furieuses.»

Anatole France, dans "Le temps" du 20 avril 1890, reconnut que, «durant sa lourde et rude tyrannie, le naturalisme a accompli de grandes choses. Telle des œuvres qu'il a plantées sur notre sol semble indestructible.» Et il cita «la beauté d'un roman épique tel que "*Germinal*". Dans le même journal, le 25 juin 1892, il réitéra son jugement : «Zola avait déjà montré, dans "*Germinal*" surtout, qu'il avait le sens épique et l'instinct des foules.»

Octave Mirbeau s'écria : «Qu'il soit vivant ou non, le naturalisme, est-ce que Zola ne demeure pas l'artiste énorme, l'évocateur puissant des foules, le descriptif éblouissant qu'il a toujours été?»

Au XIXe siècle, "*Germinal*" ne se situait, dans la liste des succès de Zola, qu'à la cinquième place, derrière "*La débâcle*", "*L'assommoir*", "*Nana*" et "*La terre*".

Pour Henri Barbusse, «Zola voyait surtout la révolte ouvrière en dramaturge, comme un simple coup de fureur et de représailles de l'homme noir poussé à bout. Dans tout intellectuel qui se réveille aux réalités du monde vivant, se réveille d'abord l'anarchiste.» ("*Zola*" [1932]).

Gustave Geoffroy, dans "*La justice*", célébra le poète qu'on se refuse généralement à voir, le poète panthéiste qui sait superbement augmenter et idéaliser les choses».

Pour Hans Rehfisch (auteur de "*L'affaire Dreyfus*", pièce jouée à Berlin), «Il n'y a pas d'écrivain du XIXe siècle qui soit aussi actuel pour nous. Il l'est plus que Tolstoï, plus que Dostoïevski, plus même que Balzac. Il représente, bien plus qu'eux, une nouvelle position du monde, les nouveaux problèmes de la vie collective et de la vie prolétarienne. [...] Il est à l'entrée du monde nouveau.» (cité par Jules Romains dans "*Saints de notre calendrier*" (1952).

M. Bernard, dans "*Zola par lui-même*" (pages 99-100) [1952], écrit : «Par-delà un groupe de personnages qui sont au premier plan, le véritable héros de "*Germinal*", c'est la foule des mineurs : c'est elle qui emplit les pages du livre, qui lui donne puissance et grandeur. Le chœur de la tragédie antique reparait dans le roman le plus moderne, il y retrouve l'importance qu'il avait chez Eschyle. [...] "*Germinal*", c'est l'affaire Dreyfus de la classe ouvrière.»

Pour Armand Lanoux, «Un vague panthéisme l'habite. C'est tout. Est-ce un pessimiste? On ne peut voir en lui le pessimisme rationnel de Taine. Il n'a qu'un pessimisme d'expérience. [...] L'esprit feuilleton persiste cependant (dans "*Germinal*"), par la simplicité extrême des personnages, le romantisme involontaire, et surtout le relâchement de l'écriture. [...] Quelles seraient aujourd'hui les caractéristiques du contenu Zola? La plus évidente est le romantisme de son univers, personnages, caractères, actions, décors. Croyant s'opposer au romantisme, Zola le continuait étroitement. ("*Où en est Zola?*" (Revue des hommes et des mondes) [août 1952].

Pour Henri Mitterand, dans "*Zola, l'Histoire et la fiction*" (1990), «Étienne Lantier fait songer à Thésée, mais aussi à Orphée, mais aussi à Jésus, et peut-être encore à Prométhée, selon les épisodes, mi-réels, mi-fantastiques qui constituent la trame de "*Germinal*" [...] Mais "*Germinal*" véhicule aussi le mythe, plus historiquement identifiable, de la Terreur.»

Aujourd'hui, "*Germinal*" est le roman de Zola le plus lu (plus de 3 millions d'exemplaires vendus en format de poche).

Zola ayant déjà eu, en composant "*Germinal*", la technique d'un cinéaste, le roman, devenu un mythe, devait donc tout naturellement conduire à des adaptations cinématographiques et il y en eut six et ce, dès les débuts du cinéma, au temps du muet :

En 1903, en France, F. Zeccca réalisa "*La grève*".

En 1912, Victorien Jasset réalisa "*Au pays des ténèbres*".

En 1913, en France, Alberto Capellani réalisa "*Germinal*".

En 1963, Yves Allégret réalisa "*Germinal*".

En 1971, J. Archimbaud réalisa le téléfilm "*Germinal*".

En 1993, Claude Berri réalisa "*Germinal*" avec Renaud dans le rôle d'Étienne Lantier.

Le film de Claude Berry : C'est un réalisateur qui s'est toujours efforcé, à sa manière et avec ses moyens, d'explorer l'âme humaine. Il était naturellement tentant pour lui de reprendre une œuvre telle que "*Germinal*" dans la langue du cinéma d'aujourd'hui, essayer d'en faire un grand film épique.

Il est né passage du Désir, au Faubourg Saint-Denis, un quartier populaire de Paris. Son père, artisan fourreur, avait vécu le front populaire en 1936, votait communiste après la guerre, lui avait, dès sa plus tendre enfance, parlé des injustices de ce monde, l'emmenait, alors qu'il avait une dizaine d'années, dans des manifestations qui rassemblaient des dizaines de milliers de personnes où il fut impressionné par l'enthousiasme de la foule, l'espoir que pouvait susciter, à cette époque, le communisme pour des millions de gens honnêtes et sincères. Son père avait rêvé d'un monde meilleur, puis avait perdu ses illusions.

Il a eu une vie différente de celle de son père. Matériellement, il a basculé de «l'autre côté», mais son cœur bat encore à l'unisson avec le sien : «Quand je lis "*Germinal*", quand je pense à "*Germinal*", je suis à côté de mon père, aux côtés des mineurs qui crient parce qu'ils ont faim. Je crois que dans une autre vie, j'aurais pu, j'aurais voulu être Étienne Lantier.» Et le roman l'habitait, consciemment ou inconsciemment, depuis longtemps.

Il a commencé par faire des films autobiographiques comme "*Le vieil homme et l'enfant*", ayant longtemps cru que son regard sur le monde devait s'exprimer à travers son expérience personnelle. Mais il a compris qu'il pouvait être lui-même en passant par le génie intemporel de Zola. Il a adapté son roman en privilégiant l'émotion, en élaguant énormément, en accordant une importance capitale au rythme.

Le budget de cent soixante-cinq millions de francs fut le plus gros de tous les temps pour un film français. Cela a permis de satisfaire un souci d'authenticité dans les lieux, les décors hyper-réalistes et les figurants (jusqu'à quatre cents par jour) qui étaient «de vrais mineurs du Nord», selon Berri, alors que cela importe peu puisque le cinéma est un art d'illusion.

À l'étape du scénario, il a bien fallu élaguer puisque la première journée s'étend sur cent cinquante pages, des scènes d'exposition trop longues risquant de susciter l'impatience. Des intrigues et des personnages secondaires ont été sacrifiés. Berri est cependant, avec une scrupuleuse honnêteté, resté fidèle à l'essentiel de l'histoire, rivé à la plupart des faits, à la réalité de la mine et des mineurs. Mais peut-être cette fidélité l'a-t-elle empêché de s'investir lui-même, à cause d'une modestie ou d'une gêne qui, dirait-on, le rendent allergique à l'émotion.

Le tournage a duré vingt-trois mois et le film dure deux heures et quarante minutes. Claude Berri a encore coupé près d'un quart d'heure deux semaines avant la sortie : pour la ducasse et le bal, il aurait voulu montrer plus de sueur et plus de sexe ; il a coupé aussi une très belle scène de Souvarine.

Le film est d'abord un film de «gueules», de chair traquée au plus intime ; puis le récit de l'échec d'une grève avec ce qu'il suppose de foules d'élan, d'éclats devient épique : la vision de la grande roue et la musique qui l'accompagne ; à la fin du travail de l'équipe, l'ensemble du chantier et la musique ; le champ de blé qui annonce déjà le tableau final ; Étienne parlant à la foule une première fois ; le discours sous la croix ; le cri «*Tous à Jean-Bart !*» ; les affrontements dans la mine entre ouvriers ; la calèche contre les mineurs ; la destruction de Jean-Bart (Maheu s'attaquant à la roue, le feu, la vapeur s'échappant des chaudières) ; les grandes scènes de foules opprimées marchant sur l'opresseur, Zola ayant été un incomparable évocateur des foules, surtout des foules en mouvement, avec la diversité des vêtements, des attitudes, des visages, en montrant la course hagarde des mineurs ; le combat entre Maheu et Chaval dans l'eau ; la foule qui s'en va vue de loin, qui déferle (tandis que résonne "*La Marseillaise*") ; la hache contre la porte de Maigrat ; la foule marchant sur les soldats ; la mort de Maheu et la catharsis subséquente ; la panique après le sabotage de Souvarine ; le combat entre Étienne et Chaval.

Le travail d'Yves Angelo à la caméra a été remarquable. Les éclairages maintiennent l'équilibre entre la masse des figurants et chacun des visages. Des images saisissantes ont été données : la roue, la plongée dans le puits, la file des mineurs qui vont à la mine croisant celle de ceux qui en reviennent (elle fait songer à celles des travailleurs de "*Metropolis*" de Fritz Lang), l'horreur du huis clos, l'inondation des galeries, le coup de grisou. Le côté épique est toujours efficacement appuyé par la musique. Or il n'y a rien de plus difficile à transmettre que le souffle épique sans faire lourd, pompier et mélo, sans donner dans le pathos, le misérabilisme et l'outrance.

Cette immense fresque populaire à la fois intimiste et spectaculaire possède un souffle.

La distribution a été prestigieuse, comportant nombre de comédiens chevronnés, mais aussi un néophyte : Renaud, sans qui Claude Berri n'aurait pu envisager de faire le film. Il avait la tête de l'emploi, le physique grêle et le charisme d'Étienne, mais il n'en avait malheureusement pas la présence : sa voix porte à peine, il soupire son texte et on sent qu'il se forçait dans son discours sous la croix ; il manquait d'expérience devant la caméra, n'ayant que des gestes saccadés. Le réalisateur a dû reconnaître qu'il faiblit à l'heure de haranguer les foules. C'est vrai que j'ai dû le diriger plus étroitement que les autres (au point d'en avoir été tyrannique). Mais ce qui m'intéressait, c'était le regard, le charisme de Renaud. Si "*Germinal*" était à refaire, je reprendrais Renaud».

Gérard Depardieu, dans le rôle de Maheu, s'est imposé avec la force qu'on lui connaît (même s'il est curieux que cet obèse ait joué un gréviste mourant de faim !) et son absence dans la dernière partie du film crée une chute dramatique.

Miou-Miou, dont le physique ne convient guère pour rendre l'opulente maternité de la Maheude, manque d'intériorité et, si elle montre de la dignité quand elle vient hurler sa douleur, bébé sur la hanche, elle a beau en rajouter, donner dans la composition, elle ne réussit pas à rendre la puissance de la Maheude : ce rôle trop lourd pour elle fut certainement une des pires performances de sa carrière.

Jean Carmet est sublime dans le rôle quasi-muet de Bonnemort.

Judith Henry rend honorablement la misère affolée de Catherine.

Jean-Roger Millo, dans la peau de Chaval, montre bien sa rage, mais il crie son texte en détachant chaque syllabe et en roulant des yeux fous dans leurs orbites.

Laurent Terzieff compose avec une fièvre glaçante un Souvarine qui est un mélange de Raspoutine et de Lénine assez caricatural.

Rasseneur fut joué par Jean-Pierre Brisson, Deneulin par Bernarrd Fresson, Mme Hennebeau par Anny Duperey

Pour représenter la foule des mineurs, il y avait parfois quatre cents figurants d'un coup, recrutés sur place, masse anonyme qui sonne juste, qui bouge, s'anime, encadre les comédiens, les enveloppe.

Le montage est parfois carré : on passe brusquement à la ducasse après la conversation entre les révolutionnaires chez Rasseneur ; après la douleur de la Maheude à la mort de Maheu, on passe brusquement à la pièce montée du repas des bourgeois.

À la sortie en octobre 1993, la critique a été divisée : si "Le monde" a été élogieux, en général, en France, on s'est livré à un véritable éreintement, "Libération" s'amusant à des jeux de mots assassins : «Germinable», «Germinator», «Germinal Park» ! On y a vu du «cinéma à la soviétique» soumis au «réalisme socialiste», ou un grand spectacle de folklore kitsch, succession d'images pieuses, de stéréotypes et de clichés.

Cependant, l'accueil du public a été enthousiaste : sept ou huit millions d'entrées en France. Il est vrai que le battage publicitaire avait été particulièrement appuyé, sans compter le TGV spécial menant à Lille une crème de trois cent cinquante Parisiens remontant le temps à trois cent kilomètres à l'heure, l'appui cérémonial donné par le gouvernement de gauche, Président en tête, qui tendait à faire croire que voir "*Germinal*" était un devoir civique.

Analyse du passage

depuis «*L'étable, bâtie au bord de la route...*» (page 332)

jusqu'à «*ne faisait pas rire, farouche*» (page 335)

Soulevés par la faim et excités par les destructions qu'ils viennent d'opérer, les grévistes affluent vers Montsou. Leur défilé rappelle le souvenir de la Révolution et semble en annoncer une autre.

Il se trouve que les bourgeois que sont Mme Hennebeau, Négrel, Cécile, Lucie et Jeanne, surpris dans leur promenade et effrayés, ont dû se réfugier dans une étable. Le point de vue adopté dans la description est le leur. On le constate par les nombreuses allusions à leur regard, et la façon de regarder de chacun est en effet mentionnée :

- Cécile, dont le nom, d'ailleurs, renvoie étymologiquement à la cécité, se cache les yeux : «*Non, non, je ne veux pas regarder, dit Cécile en allant se blottir dans le foin*», montrant bien ce refus de la réalité qui est propre aux Grégoire.

- Mme Hennebeau regarde à demi : elle «*se tenait en arrière, avec un regard oblique et répugné (sic)*».

- Lucie et Jeanne, elles, veulent voir à tout prix : elles «*avaient mis un œil à une fente, désireuses de ne rien perdre du spectacle*».

- Négrel, «*malgré ses convictions républicaines*», affiche d'abord la condescendance du chef à l'égard de ceux qu'il appelle «*nos brailards*» ou «*la canaille*» («*qu'il aimait à plaisanter avec les dames*», la narration étant ici un discours indirect libre), puis affirme une bravoure qu'il prouvera en effet plus tard («*Allons du courage ! dit-il. Nous vendrons notre vie chèrement.*»).

Le fait qu'ils épient les mineurs à travers les fentes des planches de l'étable est d'ailleurs rappelé plus bas pour souligner encore l'effroi : «*L'idée qu'il suffisait d'un regard, entre les planches de cette porte disjointe, pour qu'on les massacrât, la glaçait.*» De manière éminemment tragique, ils ne peuvent s'empêcher de contempler le danger qui les menace, et qui représente pour eux leur destin («*Et les autres, malgré leur désir de détourner les yeux, ne le pouvaient pas, regardaient quand même...*»). La description du cortège est entrecoupée de leurs commentaires. Enfin, c'est très habilement que leur est attribuée «la vision rouge de la révolution qui les emporterait tous, fatalement» : ils l'auraient intériorisée, ce qui prouve leur sentiment de culpabilité.

Le romancier réaliste qu'est d'abord Zola suggère la misère des mineurs. Avec «*cheveux épars, dépeignés par la course*», on voit que la misère a fait perdre aux femmes leur pudeur car, à l'époque, les cheveux étaient d'habitude attachés et même cachés sous une coiffure. C'est encore plus net avec «*guenilles montrant la peau nue*», l'insistance sur la nudité étant marquée par la répétition dans ce chiasme : «*guenilles montrant leur peau nue, des nudités de femelles*». Dans «*lasses d'enfanter des meurt-de-faim*», le raccourci (marqué par le retour de l'assonance «*an*») est puissant entre le début et le terme de la vie chez les enfants qui, à peine nés, étaient déjà condamnés par une fatalité rendue encore plus atroce par le caractère populaire du mot.

Plus loin, sont désignées trois catégories de mineurs («*des galibots, des haveurs, des raccommodeurs*») bien qu'il soit peu probable que rien ne les différencie dans leurs habits «civils». Surtout, la misère a déshumanisé les uns et les autres. Pour Zola, elle explique leur attitude. Mais il n'est pas sans éprouver un certain dégoût, marqué, il est vrai dans la vision prophétique, par ce remarquable effet de contraction : «*cohue de peau sale, d'haleine empestée*».

En dépit de sa volonté de réalisme, il a su donner une beauté sinistre à cette misère en révolte. Sa description obéit à certaines exigences artistiques. D'ailleurs, on peut penser qu'il s'identifie à Lucie et à Jeanne qui manifestent leur esthétisme, étant «*remuées dans leurs goûts d'artistes par cette belle horreur.*» C'est en peintre habile qu'il a composé une grande fresque ; qu'il a fait se détacher des gestes au symbolisme évident (le petit qui est «*un drapeau de deuil et de vengeance*» : les enfants semblent ainsi à la fois voués à la tragédie et porteurs d'un espoir - «*cette hache unique qui était comme l'étendard de la bande*») ; des attitudes éloquentes («*brandissaient des bâtons*») ; des détails significatifs («*les cordes de leurs cous décharnés semblaient se rompre*» - non sans une certaine contradiction : «*les culottes déteintes*» et «*les tricots de laine en loques*» qu'on n'est pas censé distinguer ! - la «*hache*» «*parmi le hérissément des barres de fer*») ; qu'il a fait dominer le rouge du sang auquel il joindra l'effet du soleil couchant.

Mais, en fait, Zola fut plutôt un véritable cinéaste qui procéda à un long travelling et qui indiqua aussi la bande sonore.

Pour le travelling, sont montrés d'abord les observateurs cachés ; puis les femmes (les placer en tête, et d'abord les mères, est logique puisqu'elles sont concernées par la grève à laquelle elles ont poussé et que, habileté stratégique, on hésitera plus à tirer sur elles ; enfin les hommes. On peut même considérer que c'est par une sorte de zoom que Zola part de la masse pour distinguer ensuite les trois groupes de femmes : «*quelques-unes*», «*d'autres*», «*tandis que*» qui correspondent à trois âges. Pour le premier, constitué de femmes mûres avec des enfants, on remarque la gradation des verbes : «*tenaient*», «*soulevaient*», «*agitaient*», qui marquent l'intensification de la colère. D'autres actions caractéristiques sont données aux plus jeunes et aux plus vieilles. Le même mouvement de zoom est effectué pour les hommes dont la masse est encore plus importante. L'impression du mouvement de cette foule est rendue grâce à des verbes qui en sont expressifs et qui marquent un crescendo : «*avaient paru*», «*déboulèrent*», «*roulait*» (qui double le précédent), «*charrier*», «*galoper*», «*plus loin emporterait*», «*peuple lâché*», «*débridé*», «*galopait*», «*ruisselait*», etc.. Puis une focalisation se fait sur la hache qui symbolise la mort, un contraste étant donc établi entre les hommes, pour lesquels la

hache est un «*étendard*», et les femmes pour qui sont un drapeau les enfants, qui, eux, sont du côté de la vie.

Brutalement, le montage alterné montre de nouveau les bourgeois, donne la parole à Mme Hennebeau et à Négrel. Cette coupure est dramatique par le contraste entre le mouvement des mineurs et l'immobilité des bourgeois, entre le bruit et les paroles étouffées. Négrel ne reconnaît pas ses ouvriers et, en chef méfiant, pense tout de suite à la possibilité d'une subversion par des éléments étrangers à la mine. En effet, les mineurs n'ont même plus de visage, n'ont plus que des «*mâchoires de bêtes fauves*».

Puis, pour la caméra, «*le soleil se couchait, les derniers rayons, d'un pourpre sombre, ensanglantaient la plaine*».

De ce film, on suit aussi la bande sonore : «*le bruit*», «*le roulement de tonnerre*», «*la corne*» de Jeanlin, «*l'ouragan des cris*», le chant de «*la Marseillaise*» qui devient «*un mugissement confus accompagné par le claquement des sabots*» (appuyé par l'allitération en «*k*»).

Plus encore, le tableau, rouge (à la fois par le sang et par le feu), atteint une dimension épique. Et on retrouve bien dans le texte différentes caractéristiques de l'épopée :

L'épopée se réfère à de grands souvenirs historiques : ici, c'est celui de la Révolution française rendue à travers :

- «*les trous des bouches noires chantant "la Marseillaise"*» ;
- les «*gorges gonflées de guerrières*», souvenir évident des femmes qui figurent sur la sculpture «*la Marseillaise*» de Rude sur l'Arc-de-Triomphe à Paris, qui semblent hurler la colère et la douleur ; une belle gradation fait passer d'un mot d'une syllabe à un mot de deux puis à un mot de trois, l'effet étant appuyé par l'allitération en «*gue*» puis par l'allitération en «*b*» dans «*brandissaient des bâtons*» ;
- «*cette hache unique qui [...] avait, dans le ciel clair, le profil aigu d'un couperet d'une guillotine*» ;
- les têtes qu'«*on promènerait*», rappel de celle de la princesse de Lamballe, surintendante de la maison de Marie-Antoinette dont elle fut l'amie dévouée et qui, enfermée à la prison de la Force, fut tuée lors des massacres de septembre 1792, sa tête placée au bout d'une pique ayant été montrée sous les fenêtres de la reine ;
- le cri «*Du pain ! du pain ! du pain !*» lancé par le peuple de Paris venu se plaindre à Versailles, plainte que la reine aurait commentée ainsi : «*S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche !*».

L'épopée fait participer la nature : ici, c'est «*le vent de tempête*», «*ces rafales brusques qui précèdent les grands orages*», «*le roulement de tonnerre*», «*la terre ébranlée*», le coucher du soleil, la «*nouvelle terre qui repousserait peut-être*». Enfin, il est bien indiqué que «*ces choses*» étaient «*comme une force de la nature*», le tableau donnant l'idée d'un raz de marée.

L'épopée tend à la généralisation, à la création de vastes ensembles dans lesquels il n'y a plus d'individus : les mineurs sont «*effacés dans la même uniformité terreuse*» (page 333) ; les seuls personnages individualisés sont Jeanlin et la Mouquette qui apportent, au début et à la fin, deux notes d'espièglerie au milieu de la tragédie. Les autres sont une multitude dont l'importance est nettement indiquée : «*un millier de femmes*», «*deux mille furieux*». «*Les hommes continuaient à galoper, saignants comme des bouchers en pleine tuerie*» (page 334). Ils forment une «*masse compacte*» qui les déshumanise, leur donne un aspect d'une part minéral («*un seul bloc*», «*la même uniformité terreuse*»), d'autre part animal («*galopa*» - «*femelles*» - «*petit*» (pour «*enfant*») - «*mugissement*» - «*claquement des sabots*» (ce sont les chaussures des mineurs mais on peut penser à ceux d'un troupeau de bétail) - «*mâchoires de bêtes fauves*» - «*galoper*» - «*lâché, débridé, galoperait*» - «*mâchoires de loups, ouvertes pour mordre*» - «*le grand rut*»). Cette animalisation des mineurs peut être considérée comme une conséquence du point de vue adopté (celui des bourgeois). Mais le narrateur ne la dénonce pas ; il la justifie au contraire dans ce commentaire qui est une intrusion de sa part : «*Et, en effet, la colère, la faim, ces deux mois de souffrance et cette débandade enragée au travers des fosses, avaient allongé en mâchoires de bêtes fauves les faces placides des houilleurs de Montsou.*» Il accrédite la réalité de cette animalisation, dans un but à la fois didactique et idéologique : c'est la misère qui transforme les êtres humains en bêtes sauvages. Ainsi, Zola rendit sensible l'existence d'une âme collective, d'un être aux dimensions colossales.

L'épopée tend au grossissement et à l'élargissement. Ici, c'est obtenu par une anticipation, «*la vision rouge de la révolution*» qui aurait lieu «*par une soirée sanglante de cette fin de siècle*», Zola reprenant donc le mythe communiste du «Grand Soir» et semblant en même temps adhérer à un nouveau millénarisme qui apparaît encore plus loin : «*un envahissement des barbares régénérant les vieilles nations caduques, [...] une révolution prochaine, la vraie, celle des travailleurs, dont l'incendie embraserait la fin du siècle de cette pourpre de soleil levant*» (page 500). À la fin du XIXe siècle était en effet courante l'idée que la décadence de la civilisation ne pouvait entraîner que sa destruction, en partie salutaire, qui aurait, d'ailleurs, été commise par les Allemands qui, après la guerre de 1870, étaient considérés en France comme des barbares, et de ce fait forcément vainqueurs.

Des mineurs de Montsou, on passe au «peuple» entier. On assisterait à la vengeance des «pauvres» contre les «riches». Mais le tableau est, cette fois-ci, désordonné : Zola évoque d'abord les meurtres, puis passe aux pillages, n'en vient que plus loin au «*grand rut*», à «*la grande ripaille*» où «*les pauvres, en une nuit, efflanqueraient les femmes et videraient les caves des riches*», goûtant ainsi à une double ivresse : par le viol et par le vin.

Pour Jules Lemaître : «Cela grouille et fourmille, emporté dans un mouvement vertigineux par une poussée d'instincts aveugles.» -

De cette apocalypse, qui est aussi un thème classique de la science-fiction, la course hagarde des mineurs serait comme un événement avant-coureur, d'où l'insistance sur «*mêmes [...] même [...] même*». La «*poussée débordante de barbares*» «*balayerait le vieux monde*», comme a été balayé l'empire romain. À la fin du livre sera encore évoqué «*un envahissement des barbares régénérant les vieilles nations caduques*» (page 500). On croit déjà entendre Paul Valéry : «Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.» Le vieux monde serait détruit totalement pour rejeter l'humanité dans une sauvagerie originelle (annoncée déjà par les «*guenilles montrant la peau nue*») : Zola n'est donc guère convaincu du progrès qu'apporterait la révolution. Cependant, dans cette sombre prédiction, il y a un espoir qui correspond d'ailleurs à l'esprit général du roman dont le titre n'est pas pour rien «*Germinal*» : «*une nouvelle terre repousserait peut-être*».

L'amplification que demande l'épopée est obtenue par différents effets littéraires :

- les nombreux pluriels ;
- les hyperboles («*pas une pierre des villes*» : forte opposition d'un singulier et d'un pluriel) ;
- les répétitions anaphoriques («*plus rien*», «*plus un sou*», «*plus un titre*») ;
- l'accumulation de verbes ;
- les allongements syntaxiques, les longues phrases à l'allure puissante et au rythme envoûtant ;
- le recours, après un déferlement de mots comme malgré tout insuffisants, à «*c'étaient ces choses*».

Il faut remarquer que cette hallucination prophétique, qui fait apparaître le goût du fantastique de Zola, Étienne l'évoquait déjà pour ses camarades, dans la forêt ; mais, ici, ce sont les bourgeois qui l'ont, du fait de la crainte et de la culpabilité qu'ils ressentent. Ils comprennent qu'ils appartiennent à une classe figée, campée sur son argent et son pouvoir, face à un peuple en mouvement et même en révolte, menaçant de nouveau de sa violence, en marche pour obtenir de meilleures conditions sociales, voulant accomplir ce que n'avait fait que commencer la Révolution de 1789, puisqu'elle avait simplement remplacé la noblesse par la bourgeoisie. Zola voulait d'ailleurs que «*le lecteur bourgeois ait un frisson de terreur*», que cette terreur soit bonne conseillère, que, si la générosité leur manque, si le sens du devoir humain leur est étranger, que la peur du moins contraigne les nantis à un commencement d'équité qui les protégera eux-mêmes, qu'ils sentent qu'est annoncé le crépuscule de leur classe, la marche inéluctable de l'Histoire. Cependant, cette vision de cauchemar a pour but de susciter une prise de conscience, afin, justement, d'éviter qu'elle se réalise : l'exploitation du peuple et sa trop grande misère ne peuvent qu'entraîner l'écroulement de la civilisation dans un bain de sang.

Cette page est justement célèbre par la beauté sinistre de cette misère en révolte, par l'ampleur épique et lyrique du tableau de ce flot humain qui déferle, par le prolongement de la scène dans une hallucination prophétique. Zola a donc dépassé son strict naturalisme théorique en raison de son art et de sa vision du monde. Il a magnifiquement rendu ce qu'il y a de fatal, d'aveugle, d'impersonnel, d'irrésistible, dans un drame de cette sorte, la contagion des colères rassemblées, l'âme collective

des foules, violente et aisément furieuse. Il apparaît ici comme un des grands maîtres de la prose française, même comme un grand poète épique comparable à Victor Hugo.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)